

Université de Montréal

**Le chez-soi et la construction des identités géographiques individuelles :
Habiter en communauté fermée à São Paulo (Brésil)**

Par

Catherine Gingras

Institut d'urbanisme

Faculté de l'Aménagement

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maître en urbanisme (M. Urb)

Mars, 2011

© Catherine Gingras, 2011

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Le chez-soi et la construction des identités géographiques individuelles : habiter en
communauté fermée à São Paulo (Brésil)

Présenté par :
Catherine Gingras

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Juan Torres
président-rapporteur

Sandra Breux
directrice de recherche

Mario Bédard
membre du jury

Résumé

Ce mémoire propose d'aborder la relation entre le chez-soi et la construction des identités géographiques. Plus précisément, il s'agit de se pencher sur l'importance que revêt cette dimension intime et familière de l'habitat dans la part des identités qui mobilise les lieux, territoires et paysages comme référents. S'interroger à cet égard s'avère d'autant plus pertinent aujourd'hui, dans un contexte de fragmentation socio-spatiale à l'échelle urbaine et de prolifération d'enclaves résidentielles qui témoignent d'un enfermement et d'une introversion de l'habitat. Nous abordons la question à travers le cas du projet AlphaVille São Paulo (Brésil), un large développement résidentiel composé de plusieurs communautés fermées. Les entretiens semi-directifs réalisés auprès de onze habitants de ce projet permettent de confirmer l'importance du chez-soi dans leur construction identitaire. En effet, le chez-soi en communauté fermée représente l'aboutissement d'un parcours géographique et permet au regard des habitants rencontrés une expérience de l'espace résidentiel qui s'approche de celle qu'ils ont connue au cours de l'enfance et qu'ils ont perdue à mesure que la ville s'est transformée en un milieu de plus en plus hostile. Ainsi, il leur permet dans une certaine mesure de revivre un idéal perdu. Néanmoins, habiter en communauté fermée contraint les territorialités : au sein de la métropole, le chez-soi fait figure de refuge. Il n'en demeure pas moins que les réponses des résidents révèlent une conscience que leur choix d'habitat constitue en quelque sorte une fuite de la réalité. Ainsi, ils entretiennent à l'égard de leur milieu de vie une relation qui oscille entre illusion et désillusion.

Mots-clés : chez-soi, habiter, identité géographique, territorialité, communautés fermées, AlphaVille, São Paulo

Abstract

This thesis proposes to study the relationship between the home and the formation of geographic identities. More precisely, it aims understanding the role of this intimate and familiar place in the part of human identity that is defined through the individual's interaction with places, territories and landscapes. This question appears particularly relevant in the present urban context, largely characterised by socio-spatial fragmentation and the proliferation of residential enclaves, which express a confinement of the home environment. We approach this question through the case of the AlphaVille São Paulo project (Brazil), a large residential development composed of various gated communities. The semi-directed interviews that were conducted with eleven residents allow us to confirm the relevance of the home in their identity formation. Indeed, the dwelling inside a gated community represents the final destination of the residents' geographical trajectories. According to the inhabitants, this allows for a residential experience similar to the one they underwent during childhood and that was subsequently lost as the city transformed into a more hostile environment. Thereby, it allows, to a certain extent, for the revival of a lost ideal. However, living in a gated community constrains territorialities: within the urban context, the home place becomes a refuge. Nonetheless, the residents' answers reveal a degree of consciousness that their choice of residence represents an escape from reality. Thus, their relationship towards their living environment oscillates between illusion and disillusion.

Keywords : home, dwelling, place identity, territorial identity, territoriality, gated communities, AlphaVille, São Paulo

Table des matières

Introduction générale	1
1. Identités géographiques individuelles et habiter : quelles relations?.....	6
Introduction.....	6
1.1 Identification individuelle : processus dynamique territorialisé	7
1.1.1 Le sujet individuel : construit temporel, social et géographique	7
1.1.2 Identification individuelle : processus en constante définition	9
1.1.3 Identité et territorialité : relations en mutation.....	11
1.2 Habiter, du monde à la maison : participation à la construction identitaire	13
1.2.1 Habiter : saisir le rapport de l'homme au monde.....	13
1.2.2 Chez-soi : quelle échelle de l'habiter?	15
1.2.3 Mode d'habiter, demeure et appartenance : configurations diverses.....	18
Conclusion : quel habiter, quelle identité?	22
2. Identités géographiques individuelles et chez-soi : démarche méthodologique ...	25
Introduction.....	25
2.1 Définition des concepts et variables.....	25
2.1.1 Le chez-soi en communauté fermée.....	26
2.1.2 Les identités géographiques individuelles	28
2.1.3 Définition des variables.....	28
2.2 Les indicateurs du chez-soi en communauté fermée et des identités géographiques.....	29
2.2.1 Les indicateurs de la variable indépendante : le chez-soi en communauté fermée	29
2.2.2 Les indicateurs de la variable dépendante : les identités géographiques individuelles	32

2.3 Stratégie de vérification, collecte et traitement de l'information	36
2.3.1 La stratégie de vérification : le cas d'AlphaVille São Paulo	36
2.3.2 Les instruments de collecte de données	42
2.3.3 La constitution de l'échantillon.....	45
2.3.4 Le traitement de l'information	50
Conclusion : vers l'explication empirique	52
3. Habiter en communauté fermée : présentation des résultats de l'enquête.....	53
3.1 Parcours géographiques et résidentiels.....	53
3.1.1 Parcours géographiques	53
3.1.2 Expérience résidentielle	60
3.2 Pratiques et territorialités	63
3.2.1 L'espace de vie des résidents d'AlphaVille : quelle pratique des espaces de la métropole?.....	63
3.2.2 Valeurs associées aux lieux fréquentés : des pratiques aux territorialités	68
3.3 Résidence actuelle : choix d'habitat, sens et usages	71
3.3.1 Description et choix de la résidence actuelle	71
3.4 Chez-soi et idéal : aspirations résidentielles	80
3.4.1 Types de résidence appréciés et non appréciés	80
3.4.2 L'idéal résidentiel des habitants d'AlphaVille.....	83
3.4.3 Satisfaction résidentielle : demeurer sur place ou déménager?	85
Conclusion.....	88
4. Quelle place du chez-soi dans la construction des identités géographiques?	89
4.1 Les habitants d'AlphaVille et le chez-soi	90
4.1.1 Le chez-soi, une construction temporelle : des maisons du passé à la maison idéale	91
4.1.2 Sens et usages du chez-soi	93
4.1.3 Du choix d'habitat.....	95

4.2 Les identités géographiques des habitants d'AlphaVille.....	98
4.2.1 Parcours géographique : construction d'un patrimoine identitaire	100
4.2.2 Espace de vie, espace social et espace vécu : quelles territorialités chez les habitants d'AlphaVille?	102
4.2.3 Entre histoire des lieux habités, territorialités au présent et idéaux : quelles identités géographiques?	106
4.3 Le chez-soi des habitants d'AlphaVille et les identités géographiques : quelles relations?	108
4.3.1 Habiter en communauté fermée : aboutissement d'un parcours géographique	109
4.3.2 Habiter en communauté fermée : territorialités contraintes	110
4.3.3 Habiter en communauté fermée : le chez-soi comme lieu de fuite	112
Conclusion générale	115
Bibliographie	119
ANNEXE 1 : Localisation des municipalités de São Paulo, Barueri et Santana de Parnaíba au sein de la région métropolitaine de São Paulo	ix
ANNEXE 2 : Photographies du cas d'analyse.....	x
ANNEXE 3: Guide d'entretien (versions française et portugaise).....	xvi
ANNEXE 4: Formulaires de consentement à la participation à la recherche (versions française et portugaise).....	xxi
ANNEXE 5 : Carte des régions géographiques du Brésil	xxv

Liste des tableaux

Tableau I: Indicateurs de la variable indépendante.....	32
Tableau II : Indicateurs des variables indépendante et dépendante	35
Tableau III : Prix indicatifs de vente de propriétés pour les huit ensembles résidentiels ...	42
Tableau IV : Distribution des répondants par ensemble résidentiel	47
Tableau V : Répartition par sexe et âge des participants	48
Tableau VI : Répartition par profession des répondants.....	49
Tableau VII : Répartition des répondants par durée de résidence à AlphaVille et dans la résidence actuelle	50
Tableau VIII : Parcours géographiques des habitants d'AlphaVille.....	54

Liste des figures

Figure 1 : Entrée <i>Residencial 1</i>	40
Figure 2 : Vue vers le <i>Residencial 12</i>	40
Figure 3 : Localisation des ensembles résidentiels	41

Remerciements

L'écriture de ce mémoire, entreprise tout aussi exigeante que passionnante, aurait été bien différente sans les multiples échanges, commentaires, conseils, ou simple écoute de nombreuses personnes.

À cet égard, je tiens tout particulièrement à exprimer ma reconnaissance à ma directrice de recherche, Sandra Breux. Le support et l'écoute qu'elle m'a offerts au cours des deux dernières années dépassent largement le seul encadrement pour la rédaction de ce mémoire. Je tire de nos échanges et collaborations une expérience et un apprentissage extrêmement précieux.

Je remercie également Juan Torres et Mario Bédard, président et membre du jury, qui ont chacun à leur façon contribué à ma réflexion avant même d'entamer la première lecture de ce travail lors d'échanges brefs, mais pas moins significatifs.

Mon passage au Brésil a également été ponctué de rencontres marquantes, surtout entre les murs de la FAU. Tout d'abord, celle du professeur João Whitaker, qui m'a accueilli avec grande générosité au sein du LabHab. J'ai également une pensée toute spéciale pour les chercheuses et stagiaires du laboratoire, Karina, Daniela, Juliana et Luciana, qui ont su m'écouter et me supporter dans les moments de réflexion ou d'angoisse.

Finalement, un grand merci à ma famille et aux êtres chers éparpillés entre le Québec et le Brésil, toujours bien présents au fil des dernières années, et ce malgré la distance qui nous séparait parfois.

Introduction générale

Au fil des dernières décennies, la popularité de diverses formes d'ensembles résidentiels fermés et sécurisés a augmenté dans de nombreuses régions du monde (Vesselinov, 2010). Le degré de fermeture et de sécurité n'est cependant pas le même partout; il s'étend en effet de la simple présence d'un digicode pour accéder à un groupe de résidences collectives jusqu'au contrôle de l'accès et de l'identité des visiteurs par des gardiens à l'entrée de vastes développements de maisons individuelles. Dans tous les cas, le phénomène semble traduire une introversion et un enfermement croissants de l'habitat. Bien que la fermeture résidentielle à l'échelle de la parcelle ne constitue pas une nouveauté dans plusieurs contextes, comme c'est le cas en France (Madoré, 2004) ou en Amérique latine, ce qui diffère dans le cas de ces nouveaux développements, c'est la privatisation d'équipements normalement publics : les rues, les trottoirs, les places, les espaces de loisirs et parfois de services. Également, alors qu'une telle fermeture se limitait auparavant à l'habitat d'un groupe restreint d'individus les plus nantis et faisait ainsi figure d'exception, elle devient de plus en plus courante au sein des classes moyennes. L'appellation de ces ensembles de logements varie d'un pays à l'autre : on les nomme *gated communities* aux États-Unis, *bairros cerrados* ou *privados* en Argentine, *fraccionamientos cerrados* au Mexique ou encore *condomínios fechados* au Brésil (Capron, 2004). En France, il n'existe pas d'appellation générique partagée par tous, mais Billard et Madoré (2010) choisissent de parler d'ensembles résidentiels fermés ou sécurisés. Pour le cas canadien, Grant (2005) parle d'enclaves, de *gated projects* ou de *gated developments*.

C'est aux États-Unis et en Amérique latine que l'implantation de ces ensembles résidentiels s'avère la plus abondante. Bien que les recensements de l'ampleur exacte de leur existence soient plutôt rares, les quelques statistiques disponibles donnent une idée de l'étendue que prend le phénomène. Selon Coy (2006), aux États-Unis, plus de 3,5 millions de familles, c'est-à-dire 8 millions de personnes, résideraient dans de tels ensembles. En Amérique latine, le phénomène de clôture résidentielle s'avère encore davantage présent qu'en Amérique du Nord (Blakely, 2007). Pour l'agglomération de Buenos Aires, 450 *barrios cerrados* émergent au cours de la seule décennie 1990, ce qui représente environ un demi-

million d'habitants. Du côté de la région métropolitaine de Mexico, durant la même période, 700 *condominios cerrados* apparaissent, contenant environ 50 000 unités de logement. Au Brésil, le phénomène n'est pas moins présent. Au contraire, on y trouve parmi les plus grands développements du genre. Par exemple, le seul projet AlphaVille São Paulo, constitué de plusieurs communautés fermées, comporte environ 40 000 habitants (Coy, 2006).

Parmi les motifs qui poussent les individus à s'installer dans de tels ensembles résidentiels, on note le désir de la réalisation d'un certain entre-soi (Chevalier et Carballo, 2004), voire plus encore, de l'atteinte d'un sentiment de communauté (Vesselinov, 2010). Ceux qui choisissent de s'y établir aspireraient donc à une résidence à partir de laquelle il serait possible de déployer un sentiment d'appartenance à un espace de proximité, au sein duquel se déploieraient des relations sociales et une identification mutuelle entre voisins. Pour Young (1990), cette aspiration apparaît souvent en réaction à la ville moderne, qui se voit associée aux figures du désordre, du danger ou du crime. Le retour à la communauté perdue, qui renvoie à un monde passé sécuritaire à la connotation nostalgique, permettrait d'échapper à ces maux de la ville. Dans un pareil contexte, où la ville, effrayante, détient peu de sens comme espace social, l'aspiration communautaire peut donc signifier la fuite, vers des identités locales et micro-locales (Gervais-Lambony, 2004), vers un espace familial et contrôlé. Ce désir remet donc en question l'espace urbain en tant qu'espace partagé, en tant que support d'un *vivre-ensemble*. Il « amène [également] à s'interroger sur la manière dont la ville se construit, sur les capacités à promouvoir aujourd'hui une intégration sociale collective qui ne peut seulement être la somme d'entre-soi isolés et dispersés » (Chevalier et Carballo, 2004: 334).

Pour certains auteurs, les rapports de l'individu à l'espace résidentiel et à son espace de référence ne se définiraient pas par cette aspiration communautaire. C'est le cas d'Ascher (1998) et de Fourny (2002), pour qui l'échelle du quartier revêt une importance décroissante en termes de développement de relations sociales. Plus précisément, pour

Ascher (1998), les nouveaux territoires urbains deviennent des métapoles, notion qu'il définit comme suit : « vastes zones de la quotidienneté urbaine des ménages et des entreprises, espaces discontinus, hétérogènes, aux limites imprécises, qui englobent des fractions de territoires et de groupes de population de plus en plus éloignés » (1998 : 183). Selon l'auteur, au sein de la métropole, aire métropolitaine étendue, la grande mobilité individuelle donne lieu à des pratiques de plus en plus spécialisées. Les activités de proximité ainsi que les relations de quartier perdent en importance, au profit des échelles extrêmes que représentent le logement et l'agglomération. Malgré cet ancrage à la résidence, Ascher souligne toutefois que l'habitant métropolitain se trouve loin du repli domestique. Si le lieu de résidence peut devenir « instrument d'identification », ce dernier devient « rarement fondateur d'une "identité sociale", d'une "appartenance" à un groupe particulier » (1998 : 195). En somme, dans un tel contexte, l'identification sociale, c'est-à-dire la dimension de l'identité individuelle qui renvoie à l'appartenance à différents groupes et collectifs, ne s'ancrerait pas à l'échelle de la proximité, mais plutôt de façon ponctuelle et étendue à l'échelle de l'agglomération.

Fourny (2002), tout comme Ascher, conçoit le logement comme le point fixe de l'habitant de la métropole contemporaine. Toutefois, selon elle, il se voit investi de sens de façon plus intense : c'est à cette échelle que se fonderait l'enracinement, l'« habiter » dans ses dimensions existentielles. On peut donc déduire qu'il s'avère décisif dans la construction de l'identité des habitants : l'appropriation, l'identification à l'échelle de la résidence renverrait à la construction d'un chez-soi intimement liée à la construction de soi. D'autre part, Fourny souligne qu'à partir de ce lieu pivot, des pratiques spatiales en réseaux se déploieraient vers différents pôles spécialisés, étendus à l'échelle de l'agglomération. Quant à l'espace intermédiaire de la commune ou du quartier, il ne tiendrait plus le rôle de territoire de pratique ou de communication sociales. En effet, si ce dernier tient un rôle identitaire, c'en serait un « [d'instrumentalisation] de l'image sociale véhiculée par la localisation » (Fourny, 2002 : 38). Les habitants déploieraient donc une stratégie identitaire qui guiderait le choix d'habitat et conduirait à la production « d'un espace conforme aux

représentations du groupe social dont on veut afficher l'appartenance » (Fourny, 2002 : 34). Dans ce contexte apparaissent des zones résidentielles qui se caractérisent par l'homogénéité sociale et qui affichent des signes de l'existence d'un territoire. En effet, puisqu'ils s'inscrivent dans une stratégie d'identification (qu'ils « font » identité), le logement et son espace de référence, le quartier, doivent faire territoire.

En somme, les visions divergent en ce qui a trait à l'existence et à la forme des liens d'appartenance qui se déploient à partir du lieu de résidence. Ce qu'interroge l'aspiration communautaire qu'on attribue aux résidents d'ensembles résidentiels sécurisés et les thèses d'Ascher (1998) et de Fourny (2002), ce sont les rapports de l'habitant aux territoires urbains, et plus précisément, au sens et à l'importance qu'y tiennent la résidence et son espace de référence. Ces dimensions relatives aux rapports aux territoires et aux pratiques spatiales renvoient également à une interrogation sur l'habiter. En effet, c'est bien la façon dont les habitants pratiquent les lieux et territoires, tout comme les valeurs qui sont associées à de tels lieux qui se voient questionnés. Puisque l'habiter renvoie à l'établissement de lieux d'ancrage et d'appartenance (Stock, 2004), ou autrement dit au développement d'appartenance à des collectivités *situées*, cette notion se voit intimement liée à la composante géographique des identités individuelles. En effet, il s'agit de se demander : au sein des villes contemporaines, quels lieux et quels territoires sont mobilisés par l'habitant dans sa construction identitaire individuelle? Quelle place y tient la résidence, le chez-soi? Ces interrogations permettent d'appréhender la question du vivre-ensemble puisqu'elles interrogent le processus de la construction identitaire individuelle et sa situation entre le pôle du repli sur soi et le familial puis le pôle du rapport à l'altérité, à la cité dans son ensemble.

À notre sens, cette question de la place de l'espace de l'intime dans la construction des identités géographiques se pose particulièrement dans le cas des communautés fermées, au sein desquels les résidents semblent s'enfermer chez eux. L'apparent repli sur le logement d'une part et sur une communauté de semblables d'autre part questionnent le sens que revêt

la ville entière pour les citoyens, le rôle que cette dernière peut jouer comme support d'un *vivre-ensemble*. La barrière matérielle dont s'entourent les ensembles résidentiels en est-elle une identitaire, communautaire? De simple identification relative au maintien d'un statut? Quel est l'impact du choix que font de plus en plus d'individus d'y établir leur chez-soi sur la capacité de la ville, ou plus précisément, de la cité, à faire société?

Les quatre chapitres subséquents visent à approfondir de telles interrogations. À cet effet, nous abordons dans un premier temps les écrits relatifs à la construction des identités géographiques et à l'habiter. Cette recension permet de mettre en lumière les relations étroites qui existent entre ces deux notions et l'intérêt d'approfondir le rôle du chez-soi au sein d'un habiter plus large, de comprendre comment ce dernier place l'individu à son milieu, comment à partir du centre qu'il constitue, l'individu se lie à l'altérité. Dans un deuxième temps, nous exposons l'approche méthodologique adoptée pour l'opérationnalisation de la démarche de recherche. Il s'agit plus précisément de présenter les différents éléments pertinents à l'étude empirique que nous proposons pour étudier la relation entre le chez-soi et la construction des identités géographiques d'habitants de communautés fermées. Finalement, les deux derniers chapitres visent respectivement à présenter les résultats de cette étude ainsi qu'à les traiter et analyser pour répondre à notre interrogation de départ. Nous verrons ainsi qu'au-delà de l'enfermement et de la simple réalisation d'un entre-soi, le choix de s'établir en communauté fermée témoigne de la quête d'un idéal géographique perdu, idéal qui ne peut désormais revivre qu'entre les murs de l'ensemble résidentiel. En effet, les nombreuses mutations qui affectent la ville depuis les dernières années en font désormais un milieu de vie hostile aux yeux des habitants rencontrés.

1. Identités géographiques individuelles et habiter : quelles relations?

Introduction

Les travaux de Yi Fu-Tuan (1975, 1977) s'avèrent marquants en géographie : ils amorcent un tournant qui amène à reconsidérer la conception d'universalité de l'espace du paradigme occidental moderne. Selon cet auteur, la géographie ne devrait plus seulement traiter d'espace, à travers des perspectives géométrique et idéographique, mais dorénavant intégrer la perspective de l'expérience et s'intéresser aux lieux. Contrairement à l'espace vaste, ouvert et vide de contenu, le lieu (*place*) représente : « the past and the present, stability and achievement » (Tuan, 1975: 165). Il est créé par l'homme à des fins humaines, et contribuerait même à forger son identité. L'individualisme moderne, selon lequel l'homme serait lui-même « dans l'absolu, indépendamment de l'étendue terrestre » (Berque, 2004 : 386) se voit donc également questionné. La contestation des dichotomies qui séparent le sujet individuel du corps et du lieu constitue d'ailleurs un trait majeur de la philosophie contemporaine, et particulièrement de la phénoménologie (Casey, 2001). D'autre part, au cours des décennies 1970 et 1980, la vision fonctionnaliste de l'habiter se voit également remise en cause (Woessner, 2003). Plusieurs auteurs attribuent à la notion une dimension existentielle; elle est donc reconnue comme beaucoup plus qu'une seule fonction de la ville.

L'objectif du présent chapitre est donc de se pencher sur les notions de construction des identités géographiques et d'habiter. D'abord, nous pouvons voir à travers les contributions de différents auteurs que la notion d'identité, loin d'être statique, se trouve constamment redéfinie au fil du temps à travers les rapports que l'individu entretient avec divers environnements. Ensuite, les significations contemporaines de l'habiter sont abordées, en accordant une attention particulière à la place que tient le chez-soi, l'espace domestique, au sein de ce concept plus large. En dernier lieu, nous identifions une relation entre chez-soi et identité géographique qui nous semble négligée au sein des écrits, ce qui permet de formuler notre question de recherche.

1.1 Identification individuelle : processus dynamique territorialisé

1.1.1 Le sujet individuel : construit temporel, social et géographique

Le virage au sein de la géographie amorcé par Tuan (1975, 1977) pousse à questionner la façon dont se lient les lieux et l'identité des individus et des groupes. À cet égard, Gustafson avance :

meaningful places emerge in a social context and through social relations, they are geographically located and at the same time related to their social, economic, cultural, etc. surroundings, and they give individuals a sense of place, a "subjective territorial identity" (2001: 6).

D'autre part, Somers (1994) évoque la pertinence d'éviter la catégorisation rigide et statique des identités en y incorporant les dimensions déstabilisatrices de temps, d'espace et de *relationnalité*. Ainsi, on comprendra qu'il convient dorénavant de considérer et de définir les cadres temporel, collectif et géographique à travers lesquels le sujet individuel se construit.

Tout d'abord, la construction identitaire possède une composante temporelle qui relève de la généalogie. Selon le courant de la psychologie culturelle, c'est dans le cadre d'une généalogie que l'individu lie passé, présent et avenir pour donner sens à son être. Cette dynamique évolutive renvoie à la redéfinition des identités au fil du temps : « Si l'identité tisse au présent un lien de reconnaissance entre les êtres, elle leur confère aussi une légitimité lignagère, une cohérence qui les relie au passé tout en les projetant vers l'avenir » (Di Méo, 2004 : 342). Gervais-Lambony souligne le dynamisme de cette dimension temporelle en parlant de sédimentation identitaire, qui « ne se fait cependant pas par strates superposées : chacun est tout ce passé à la fois dans le temps présent » (2004 : 482). Bref, le sujet n'existe pas dans l'absolu, car s'il existe au présent, il existe dans un présent qui s'inscrit dans une vision dynamique de son histoire.

Bien qu'on ne puisse nier la dimension individuelle de l'identité, elle demeure indissociable du cadre social, collectif dans laquelle elle se construit. En effet, « il n'est pas

jusqu'à l'identité personnelle, même en tant que réalité psychologique, qui ne se nourrisse de l'intériorisation par l'individu des valeurs, des normes, des idéaux et des mythes propres à la société à laquelle il appartient » (Di Méo, 2004 : 342). De plus, la relation entre individu et collectivité en est une de réciprocité : alors que l'identité collective « s'élabore par projection sur le groupe des attributs de l'individu » (Di Méo, 2004 : 347), l'agrégation ainsi formée contribue à son tour à définir les identités individuelles. Cette dimension collective s'avère d'autant plus primordiale que la construction identitaire s'élabore dans un rapport à l'altérité : « On n'est pas soi-même dans l'absolu, mais dans un rapport en devenir à l'altérité, que ce soit celle d'autrui, des animaux, des plantes ou des pierres; et chacun de ces êtres nous rattachera toujours à l'étagement des identités communes qui font le lieu de notre propre identité » (Berque, 2004 : 399). À cet effet, Olivier Lazzarotti (2004) parle de placement : la manière à la fois existentielle, biologique et sociale d'être soi-même parmi les autres. L'individu, tout comme le groupe d'ailleurs, se place, se positionne face à autrui dans des rapports de similitude ou de différence, réelles ou représentées.

Les identités, qu'elles soient individuelles ou collectives, entretiennent une relation étroite avec les lieux. En effet, les individus et les groupes, en plus de se définir et de chercher leur place au sein de la société, le font aussi au sein de l'espace. « L'identité fait de l'individu le miroir d'une ou de plusieurs collectivités *situées*. Elle trouve dans les lieux, territoires et paysages des référents, concrets et symboliques, qui contribuent à la renforcer en lui conférant une sorte de matérialité, même virtuelle » (Di Méo, 2004 : 350). D'autres auteurs, pour exprimer la façon dont les lieux contribuent à forger les identités individuelles, parlent de *place identification*, processus qui s'apparente à l'identification sociale. Plus précisément, cette notion peut être définie ainsi : « the aspects of identity and those of the self-categorization on the basis of the membership to a locally defined group » (Rollero et De Piccoli, 2010: 1). Droseltis et Vignoles (2009) relèvent les approches du lieu au sein des écrits (principalement anglophones) et soulignent la présence de l'idée du lieu en tant qu'extension du soi. Ils mentionnent également les notions d'« ecological self » (Bragg,

1996 dans Droseltis et Vignoles, 2009) et d'« environmental identity » (Clayton et Opatow, 2003 dans Droseltis et Vignoles, 2009), qui renvoient à la façon dont l'individu tend à développer le sentiment de faire partie de son environnement physique. Pour Casey (2001), le sujet individuel (*self*) et le lieu sont co-constitués : il n'y a pas de lieu sans sujet et pas de sujet sans lieu. Berque possède une vision similaire et avance que la subjectivité s'enracine d'abord, ontologiquement, dans le milieu géographique. Son étude de la spatialité japonaise, à travers le travail d'un philosophe japonais (Watsuji Tetsurô) d'inspiration heideggérienne appliqué à un questionnement géographique, l'amène à penser que « l'identification de la personne est situationnelle » (2004 : 395). Ainsi, l'identité individuelle possède une composante géographique dans laquelle elle s'enracine, individu et milieu devenant indissociables. En d'autres mots, « où que nous allions, nous transportons dans notre identité une part du milieu où elle s'est construite; et cette part [...] est la condition de notre saisie des environnements que nous découvrons au fur et à mesure » (Berque, 2004 : 395). Au cours de sa vie, l'individu se déplace et entre en relation avec différents milieux. Par conséquent, son identité se trouve également en mouvement, sous différentes influences au fil du temps; elle n'est pas immuable.

1.1.2 Identification individuelle : processus en constante définition

On choisit souvent de parler d'identification plutôt que d'identité, soulignant ainsi le processus constant à travers lequel l'individu ou encore la collectivité cherchent à donner sens à leur être. On remplacera les « identités » stables par des « identifications » en cours, en construction. Ce processus dynamique de constante définition s'effectue dans un contexte également changeant. Ainsi, l'identité « se forge en permanence et au présent, dans un cadre en perpétuelle transformation » (Di Méo, 2004 : 340). Ces rapports que l'individu entretient avec des milieux multiples, sociaux et géographiques, donnent lieu à des hybridations. Ces hybridations semblent être le propre de l'époque contemporaine, alors que les référents identitaires et les appartenances se multiplient comme jamais auparavant. Dans un même ordre d'idées, Haesbaert (2005) souligne les caractéristiques

contemporaines des identités : multiples et hybrides, elles se forgent à travers différentes échelles spatiales ([g]locales, régionales, nationales, inter et transnationales), et se modifient au gré des changements d'ordre culturel, économique, politique et géo-historique. Bref, elles ne sont jamais uniformes ou totalement cohérentes. En l'absence d'une essence assignée et devant la pluralité des référents identitaires, Di Méo parle de *choix* d'identité : « [en] fonction des occurrences, des moments, des enjeux ou de nos intérêts, nous affirmons et privilégions l'une ou l'autre de nos appartenances. Il y a donc du choix, pour chacun de nous, en matière d'identité » (2004 : 349). Cette notion de choix rend l'individu lui-même actif dans sa construction, qui devient « l'œuvre contemporaine et transformable d'acteurs sociaux compétents, dotés de réflexivité et de la capacité de produire du sens dans un environnement aux références changeantes » (Di Méo, 2007 : 3). Pour Gervais-Lambony (2004), ce rôle d'acteur dans le choix individuel que constitue l'identité explique sa nature multiple, qui fera qu'on choisira de mobiliser une ou l'autre de ses composantes selon le moment ou le milieu auquel on fait face.

On comprendra donc que ce processus d'identification, selon certains exacerbé à l'époque contemporaine, tient en grande partie du rapport renouvelé à l'espace d'individus de plus en plus mobiles. En effet, c'est à la fois cette mobilité accentuée ainsi que les réseaux étendus - issus entre autres du cyberspace - qui apparaissent à travers l'actuelle « compression espace-temps » (Haesbaert, 2005) qui contribuent à la multiplication des référents identitaires. Di Méo (2007) mentionne comment le milieu urbain, et peut-être encore plus métropolitain, tend à amplifier ces caractéristiques. Dans un tel milieu, on devrait plus qu'ailleurs « mettre l'accent sur les métissages, sur les hybridations permanentes qui président à la plupart des productions identitaires » (Di Méo, 2007 : 17). Il souligne également comment ce contexte tend à accentuer les rapports entre identités et territoires, qui y trouvent une étonnante force. En effet, le rôle d'acteur que tient l'individu en termes d'identité transparait dans la façon dont Casey (2001) décrit le sujet (*self*) contemporain : « stronger », « more autonomous, self-directive » (2001 : 685). Il souligne cependant que ses relations avec les lieux ne s'en voient pas atténuées pour autant, elles

s'en trouveraient même accentuées : « I believe that, rather than a logic of *more from less* (and, equally, *less from more*), what we in fact find in the place-self relationship is a logic of *more with more* » (Casey, 2001: 685). Il serait donc inapproprié d'associer le caractère changeant, la tension constante des identités d'individus mobiles à l'absence d'un ancrage dans un territoire. Nous verrons effectivement comment elles se lient étroitement aux territorialités, c'est-à-dire aux relations avec les territoires multiples à travers lesquels les hommes évoluent, et comment elles contribuent à les redéfinir.

1.1.3 Identité et territorialité : relations en mutation

Tout d'abord, le concept de territorialité renvoie à la fois à la notion de pouvoir, de contrôle politique d'un territoire et à celle de l'identité territoriale individuelle et collective (Di Méo, 2003). Il semble que cette deuxième dimension s'avère en fait le point central de sa définition (Simard, 2000). Pour bien comprendre ce qui lie l'identité et la territorialité, il convient en premier lieu de préciser ce qu'est le territoire, à savoir une portion d'espace vécu, approprié et chargé de sens par ses habitants¹. « Ainsi, les processus identitaires et communautaires n'impliqueraient pas que des relations entre les individus sur un espace abstrait ou neutre, ils supposeraient des relations à un territoire particulier, bref le développement d'une territorialité » (Simard, 2000 : 6). Dans le cadre de questions sur la construction identitaire, la territorialité peut donc se comprendre comme les « rapports spatiaux des individus [...] vécus, profonds et affectifs » (Lazzarotti, 2006), rapports avec des lieux et territoires chargés de sens auxquels l'individu s'identifie.

En admettant l'actuelle mouvance dans le contexte de la construction des identités, au sein d'une société dans laquelle tout semble fluctuant, on pourrait tendre à discréditer leur ancrage territorial. En effet, la mobilité et des référents multiples et changeants ne se

¹ La notion de territoire réfère à de multiples définitions. Celle utilisée ici s'apparente à celle de Debardieux, dans laquelle les questions de la matérialité, de l'appropriation, de la configuration spatiale et de l'auto-référence s'avèrent centrales. Le territoire devient un « agencement de ressources matérielles et symboliques

trouveraient-ils pas à l'opposé de quelconques attaches? Il apparaît au contraire que « la multiplication contemporaine des référentiels identitaires, loin de déraciner l'individu ou le groupe en quête de sens, l'invitent et même le contraignent à rechercher une cohérence sociale et spatiale autour de son histoire et de la construction de sa propre territorialité » (Di Méo, 2007 : 5). Il serait donc question d'un changement dans le processus d'élaboration des territorialités, et non pas d'une réduction de leur importance. À cet effet, Simard soulève l'hypothèse de « l'émergence d'une nouvelle forme de territorialité qui viendrait affecter un système géographique d'appartenances multiples » (2000 : 3).

De telles mutations amènent certains auteurs à conceptualiser cette recomposition des territorialités. Notamment, Haesbaert (2005) cherche à définir la reconfiguration des territorialités et parle du « mythe de la déterritorialisation ». Cette restructuration s'explique selon lui par la possibilité qui a toujours existé, mais jamais autant qu'à l'heure actuelle de faire l'expérience simultanée ou successive de territoires différents, qui se reconstruisent constamment tout en reconfigurant du même coup les territorialités. Dans un même ordre d'idées, Vanier (2008) parle pour sa part d'interterritorialité, concept qui renvoie à la façon dont on vit aujourd'hui moins *dans* les territoires et davantage *à travers* eux, territoires qui traduisent désormais les pratiques passagères d'individus qui s'y croisent, s'y mêlent de façon éphémère plutôt que l'existence d'un groupe fixe. Étonnamment, on assiste simultanément à une apparente volonté de maintenir l'unité de l'espace, ce qui s'illustre par exemple par la cristallisation des comportements des ménages autour de la résidence principale, qui tend à se sanctuariser. L'individualisation des pratiques et la différenciation des territorialités ne sont pas incompatibles avec cette aspiration territoriale puissante, car « c'est bien la chaîne [des territoires] telle que je la construis qui constitue désormais ma temporalité et ma territorialité, et elles relèvent d'une combinatoire, et non plus d'une unité homogène pré-construite dans l'espace où je n'avais plus qu'à m'inscrire. Le résultat est forcément interterritorial » (Vanier, 2008 : 24). En somme, ces nouvelles formes de

capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et

territorialisation engendreraient non pas une déterritorialisation, mais bien de multiples territorialités. Celles-ci, associées à des appartenances plurielles qui influencent la construction identitaire, questionnent un mode d'habiter également en mutation dans le contexte contemporain. Ce mode d'habiter, de plus en plus marqué par la mobilité, se traduit par des pratiques spatiales de plus en plus étendues et diversifiées, qui reconfigurent la relation entre les habitants et leurs espaces de vie.

1.2 Habiter, du monde à la maison : participation à la construction identitaire

1.2.1 Habiter : saisir le rapport de l'homme au monde

Plusieurs champs d'étude (philosophie, phénoménologie ontologique (cf. Heidegger, 1975) et de la perception (cf. Merleau-Ponty, 1976), sciences politiques (cf. Lefebvre, 1970), urbanisme (cf. Paquot, 2005, 2007)) se sont penchés sur la notion d'habiter. Tous s'entendent sur la richesse et sur la très large portée du mot. Heidegger, qui s'avère très influent dans le renouveau de l'étude des lieux amorcé dans les décennies 1970-1980, propose une définition assez englobante de l'habiter : « Être présent au monde et à autrui » (Heidegger, 1975). Lazzarotti (2006) propose de son côté l'habiter comme science géographique, dans le cadre de laquelle on ne s'intéresserait plus aux lieux, mais bien à l'*habitant*, individu qui détient une géographie propre et qui est qualifié par les différents lieux qu'il fréquente. L'étude de l'habitant mettrait en lumière un monde inversé : le monde dans l'habitant plutôt que l'habitant dans le monde. Ainsi :

Après s'être demandé comment les hommes, en l'habitant, faisaient le monde, on peut se proposer d'envisager, réflexivement, comment le monde peut faire les hommes qui l'habitent. Et cela revient à proposer une conception géographique de l'homme à partir de sa *dimension* géographique. Elle s'incarne dans la notion d'habitant (Lazzarotti, 2006 : 90).

C'est dans cette étude de l'habitant que la relation étroite entre habiter et identité individuelle devient claire :

d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité » (2003 : 910).

Tracer la carte d'identité d'un habitant revient à l'aborder dans sa triple dimension, locale, territoriale et mondiale : l'habitant se définit par un espace habité propre, mais qui réfléchit aussi l'espace habité du monde et, à l'occasion, contribue à l'infléchir. Du coup, cette démarche sollicite une approche géographique de l'identité, considérée comme le rapport de soi à soi qui passe par le monde (Lazzarotti, 2006 : 91).

Le même auteur identifie la mobilité accrue qui caractérise aujourd'hui l'acteur géographique comme facteur central de la pertinence d'une telle science dans le contexte contemporain. Une étude de l'habitant s'avère en effet d'une grande utilité pour saisir le rapport de l'homme au monde. On cherche à saisir la « spatialité² des acteurs individuels », sachant qu'aujourd'hui, les hommes ne se font plus dans un seul lieu, mais plutôt dans et par plusieurs lieux. Stock (2004) insiste également sur cette idée de la mobilité géographique et sur la façon dont elle modifie le rapport de l'individu aux lieux qu'il fréquente. Il avance qu'elle « procède à une recomposition des pratiques et des valeurs assignées aux lieux géographiques, une recomposition qui touche notamment le rapport entre identité/altérité, familiarité/étrangeté exprimé par les lieux » (Stock, 2004 : 1). En d'autres mots, il semble qu'un mode d'habiter marqué par la mobilité entraîne une recomposition des lieux d'ancrages et des lieux de l'ailleurs. Tout comme Di Méo (2004) parlait de *choix* en matière d'identité, l'étude de l'habiter proposée par Stock s'intéresse à la signification que revêtent les différents lieux pratiqués par l'individu et à ceux qu'il sélectionne comme référents identitaires.

Bref, s'intéresser à l'habitant et à la façon dont il pratique différents lieux, c'est accéder à une partie de son identité. En effet, « on ne fait pas *là-bas* ce que l'on fait ici. Et s'il faut en déduire que le *où l'on est* met en cause le *comment on y est*, on peut aussi s'entendre sur le fait qu'à l'intersection de l'un et de l'autre, se trouve un des lieux du *qui l'on est...* »

² Il importe de distinguer la spatialité de la territorialité, notion abordée précédemment. En fait, on peut considérer la territorialité comme une composante de la spatialité, notion plus générale (Lussault, 2003). Tout comme l'espace se divise en types distincts (le lieu, le territoire, le réseau), on peut indexer l'habiter, l'action spatiale, la pratique spatiale, l'usage, le parcours et la territorialité à la spatialité. La territorialité renvoie plus spécifiquement aux relations entretenues avec un *territoire*, c'est-à-dire une portion d'espace affectée de sens « par les sociétés et par les hommes qui l'organisent et y vivent » (André, 1998 :75). Ainsi, elle peut être comprise en tant qu'identité territoriale d'un individu ou d'un collectif.

(Bruston, 1996 dans Lazzarotti, 2006 :88). L'étude de l'habiter et de la construction des identités auraient donc en commun le fait de s'intéresser aux multiples rapports qui s'opèrent entre l'homme et le monde, et le fait de chercher à comprendre comment les lieux contribuent à définir l'individu, qui détient dans son identité une part de spatialité.

1.2.2 Chez-soi : quelle échelle de l'habiter?

La définition de l'habiter des architectes et urbanistes laisse généralement une place centrale au fait de *résider*, à la question de la maison. Toutefois, ils soulignent que les deux notions ne sont pas synonymes, et que l'habiter ne peut être contenu dans la seule résidence. À cet effet, Paquot rappelle que « le verbe "habiter" est riche, que son sens ne peut se limiter à l'action d'être logé, mais déborde de tous les côtés et l'"habitation" et l'"être", au point où l'on ne puisse penser l'un sans l'autre » (2005 : 50). Une résidence bien conçue devient ainsi une contribution à un habiter plus global : « une habitation confortable [...] et un habitat plaisant constituent des atouts pour "habiter", c'est-à-dire construire votre personnalité, déployer votre être dans le monde qui vous environne et auquel vous apportez votre marque et qui devient vôtre » (Paquot, 2005 : 54). Ainsi, on comprendra qu'il devient pertinent de se pencher sur la question du chez-soi, de l'espace domestique, dans le cadre d'un questionnement sur l'habiter, et du même coup dans une recherche de compréhension de la construction des identités géographiques individuelles.

Le regain d'intérêt pour la notion de chez-soi, dans les décennies 1970-1980, s'effectue en quelque sorte en réaction à la vision très fonctionnaliste de l'habiter proposée par les modernistes³, à travers laquelle la maison devient machine à habiter. À cet effet, Woessner

³ Nous nous référons ici aux architectes et urbanistes du mouvement moderne, qui apparaît au début du XX^e siècle et qui connaît son apogée entre les deux guerres mondiales. Les réalisations architecturales de ce mouvement sont guidées par une volonté d'innovation radicale, en rupture avec la tradition et intégrant des symboles du monde nouveau comme la machine. C'est au sein de ce mouvement que Le Corbusier développe l'idée du logement comme « machine à habiter ». Cherchant à créer un « cadre de vie pour l'homme nouveau » et proposant ainsi d'un mode de vie *a priori*, les réalisations de voient confrontées aux limites de ce déterminisme spatial et obtiennent rarement la faveur populaire (Merlin et Choay, 2000 : 513-519).

(2003) souligne la contribution de Heidegger, notamment de son essai *Building, Dwelling, Thinking* (1975), qui rappelle l'essence d'un réel habiter et qui renvoie à des questions d'ordre éthique beaucoup plus que fonctionnel. Sur cette dimension éthique de l'habiter, Serfaty-Garzon souligne que « l'appropriation de la maison, les efforts, la persévérance, les soins et les égards dont celle-ci devient l'objet, dépassent la maîtrise d'un territoire domiciliaire pour entrer dans l'ordre de l'éthique des rapports humains mais aussi de la construction même de l'habitant » (2002c : 3).

Moore (2000) mentionne pour sa part l'apport des phénoménologues et des géographes humanistes tels que Relph (1976), Tuan (1977, 1980), Seamon (1979) et Buttimer (1980) sur l'étude du *home*, concept presque équivalent au français *chez-soi*. Pour Tuan (1975), le sens premier du *home* est celui du « nurturing shelter » (1975 : 154). Feldman identifie pour sa part les principales figures associées à cette notion. Elle mentionne celles du confort, de la sécurité, de l'attachement et également de la construction identitaire : « a place in which the personal meanings of home become tied to the individual's conception of self » (1990 : 184). Un intérêt renouvelé s'exprime également envers l'œuvre de Bachelard (1964), *La poétique de l'espace*, qui présente une conception du logis chargée d'un riche symbolisme largement repris par la suite. On associe à la maison bachelardienne l'image du nid, propice au repli sur soi et à la rêverie. Le Scouarnec (2007) qualifie de demeure cette maison du repos ultime et de l'intériorité. Par demeure, il entend un certain ancrage physique et temporel, en quelque sorte une certaine immobilité, qui induit un recueillement. « Ainsi, *demeurer* et *recueillir* se rencontrent dans le fait d'habiter chez soi, dans ce lieu où on repose en soi dans le recueillement » (Le Scouarnec, 2007 : 16). Cependant, on ne peut négliger que ce retour à soi-même dans sa demeure prépare à un retour vers l'autre, essentiel dans l'habiter. Paquot avance d'ailleurs que s'il y a « cohabitation dans l'indifférence réciproque », alors « le monde est inhabité, [il] est orphelin de l'humanité de l'humain » (2005 : 54). Car le monde qu'on habite, au-delà de sa dimension physique, est bel et bien un monde humain, humains qui façonnent le monde de chacun et le monde commun. Un réel habiter en serait donc un qui intègre un *vivre-ensemble*.

Pour Le Scouarnec, l'idée de maison, associée au fait de demeurer, se trouve donc complétée par la maisonnée, associée au fait d'appartenir. Le couple maison – maisonnée permet de prendre en compte cette relation à l'altérité que suppose l'habiter, soulignée entre autres par Heidegger dans sa « présence au monde et à autrui » (Paquot, 2005 : 52). C'est à travers le concept de maisonnée que l'on réussit à comprendre comment se déploient les différentes appartenances de l'habitant. Cette reconnaissance de l'importance du cadre collectif ou social n'est pas sans rappeler le travail fait en matière d'identité par les géographes abordé plus haut. Ce concept de maisonnée, d'appartenance, offre une compréhension de l'individu à travers sa façon de se lier aux autres. Tout comme dans son processus d'identification, l'individu cherche à se définir dans un rapport à l'altérité : il se définira en quelque sorte par ses appartenances. Bref, on comprendra pourquoi limiter l'habiter à la seule résidence peut s'avérer une conception réductrice, car finalement, « [pour] nous qui sommes humains, habiter c'est comme trouver son propre pas en marchant sur les pas de l'autre; c'est demeurer, mais peut-être davantage appartenir » (Le Scouarnec, 2007 : 30).

Ce dernier n'est pas le seul à chercher à dépasser la définition bachelardienne de la maison : Serfaty-Garzon (1989, 2003) aborde également la question du logis et des relations horizontales entre individus dans son étude du chez-soi et de l'hospitalité. Elle s'intéresse à l'accueil, à la façon dont la demeure s'ouvre pour laisser entrer autrui. Cependant, cette étude s'avère essentiellement centrée sur l'espace habité lui-même puisqu'elle s'intéresse à ce que l'auteure nomme la sociabilité privée, celle qui s'effectue au sein même du logis. La maison qu'elle étudie en est une assez introvertie : l'objectif est de saisir les pratiques de sociabilité que l'individu admet en son sein. Or, si la maison peut s'ouvrir pour laisser entrer autrui, elle peut également s'ouvrir pour que ses habitants entretiennent des relations avec l'extérieur. Capron (2006a, 2006b), à travers son étude des communautés fermées, effectue un pas dans le sens de la compréhension des relations horizontales qui s'articulent du lieu de résidence vers d'autres lieux. Elle s'intéresse aux territorialités des habitants de ces communautés et à l'étanchéité de la limite territoriale dont elles s'entourent. Toutefois,

l'unité spatiale de référence est davantage le quartier que l'espace domestique, le chez-soi, ce qui l'amène vers des questions qui touchent la notion de contrôle politique du territoire. De telles logiques d'ouverture/fermeture, qui s'expriment à travers les relations à l'altérité qui se déploient à partir du chez-soi renvoient en quelque sorte à une tension entre les deux termes du couple demeure – appartenance associé à l'habiter. Elles sont d'ailleurs susceptibles de s'accomplir selon des modalités différenciées en fonction des différentes formes d'habitat.

1.2.3 Mode d'habiter, demeure et appartenance : configurations diverses

En supposant que le chez-soi se définisse par le couple demeure – appartenance identifié précédemment, on peut questionner la façon dont chacune de ses composantes se traduit à travers différents contextes d'habitation. En effet, alors que dans certains cas le repli et l'investissement personnel au sein du logis sembleront plus forts, dans d'autres, le développement de liens sociaux semblera facilité.

Dans cette optique, certains questionnent par exemple la capacité des grands ensembles, construits en grand volume par le gouvernement français entre les années 1950 et 1970, à faire demeure pour leurs occupants. La monotonie, la banalité et l'anonymat de l'environnement rendraient difficile la personnalisation du milieu de vie. Ainsi, dans les cités HLM, l'« antivaleur esthétique se répercutera sur l'impossibilité d'un enracinement identitaire positif », l'« antivaleur du lieu » allant jusqu'à se traduire en « antivaleur du sujet » (Koci, 2008 : 517). Ceux-ci, à l'origine conçus dans l'optique d'un progrès social et technique, deviennent « les figures urbaines de l'exclusion et du mal vivre » (Lahmini, 2002 : 209), soulevant du même coup la question de la marginalisation de ses habitants par rapport aux autres groupes sociaux présents dans leur milieu à une plus large échelle.

Dans d'autres régions du monde, comme en Amérique latine, l'habitation des classes plus pauvres prend des formes tout à fait différentes. En effet, la traditionnelle faible intervention de l'État en la matière se traduit par la présence considérable d'un habitat

informel (Maricato, 2006). Par exemple, au Brésil, bien que le gouvernement national ait pris des mesures de gel de loyers et qu'il ait financé la construction de maisons individuelles, le déficit de logement reste considérable. Les maisons auto-construites sur des lots occupés illégalement en périphérie (*favelas*) ou encore les unités dans des édifices collectifs abandonnés des secteurs centraux (*cortiços*) constituent donc le chez-soi de plusieurs. D'un cas à l'autre, les pratiques spatiales ainsi que les contacts sociaux diffèrent sans doute, de même que le sens accordé aux lieux fréquentés. Dans un tel contexte, quel ancrage dans une demeure parfois précaire, mais qui est construite par l'occupant lui-même?

Les cas précédents, qui font état du logement de groupes qui subissent de fortes contraintes financières, soulèvent la question centrale du choix d'habitat pour saisir le rapport que l'individu entretient avec son lieu de résidence. En effet, alors que les options de ces derniers sont grandement limitées, d'autres se trouvent totalement libres de choisir (Lévy, 1994). Par conséquent, il convient de considérer la « complexité du rapport entre contraintes et libertés tel qu'il se présente à l'habitant » (Lévy, 1994 : 234). Il n'en reste pas moins que la majorité de la population des sociétés dites développées ainsi qu'une portion de celles en voie de développement a l'opportunité de choisir entre de multiples options d'habitat. Ces options s'avèrent d'autant plus variées alors qu'on assiste à une « fragilisation des systèmes holistes de normes de vie », donnant lieu à un « marché des normes » et que les occasions professionnelles et interpersonnelles s'avèrent de plus en plus nombreuses (Lévy, 1994 : 144). L'individu, face à un choix spatial permanent, devient acteur. Ainsi, « [l]'espace individuel s'organise autour d'un lieu décisif pour la construction et le développement de l'identité, celui où l'ensemble du spectre relationnel, du moins au plus intime, peut prendre place » (Lévy, 1994 : 243). Le contenu de ce lieu variera d'un habitant à l'autre, selon qu'il accorde davantage d'importance à ses diverses dimensions comme le confort, la localisation, ou au statut de locataire ou de propriétaire.

Alors que dans le cas des grands ensembles, l'exclusion constituait une conséquence de fortes contraintes, le repli et l'individualisation s'insèrent parfois dans un choix résidentiel tout à fait délibéré. À ce titre, l'habitat pavillonnaire, figure emblématique de l'habitat nord-américain, constitue un bon exemple. Selon Mercier, l'explication de la passion que suscite la maison individuelle aurait son origine « au cœur même de ce qui serait une *identité* nord-américaine, voire occidentale » (2006 : 208). Il réfère à ce titre à Nemo (2004), pour qui l'Occident se caractérise par « l'État de droit, la démocratie, les libertés intellectuelles, la rationalité critique, une économie de liberté fondée sur la propriété privée » (dans Mercier, 2006 : 208). L'explication de la « passion pavillonnaire » tient selon lui à l'intrication de ces différents éléments, c'est-à-dire au système de valeurs propre à la société nord-américaine. Dans une société qui valorise liberté et propriété individuelle, les cours de maisons détachées se munissent d'équipements de jeux, de piscines ou de jardins alors que ces derniers existent souvent sous forme collective à proximité. Ainsi, on peut se demander ce qu'il advient du lien social alors que l'espace privé s'aménage avec autant d'attention, dans la recherche du confort maximal.

Parfois, le repli s'exprime de façon encore plus explicite : jusqu'à travers des manifestations matérielles, comme dans le cas des communautés fermées. Ces formes surviennent alors que l'enfermement chez soi, la ségrégation et la fragmentation socio-spatiales définissent de plus en plus les milieux urbains, spécialement en contexte latino-américain (Coy et Pöhler, 2002 : 355). Ces quartiers fermés, qu'on appelle *condominios fechados* au Brésil, possèdent tous des attributs communs, tels des dispositifs de sécurité, des entrées contrôlées par des gardiens, et souvent des équipements de loisirs et de services intégrés. Ils prennent toutefois différentes formes selon leur localisation : constitués surtout de maisons individuelles en périphérie et de tours d'habitation dans les secteurs plus centraux (Coy, 2006). Comme le souligne Capron, « [c]'est la matérialité forte de ses limites qui pose problème : elle jouerait supposément un rôle dans la construction identitaire de *communautés* d'habitants. La frontière matérielle est fréquemment interprétée

comme une frontière sociale et identitaire » (2006b : 499). En effet, alors qu'on s'enferme à la maison et qu'on se retrouve entre semblables, qu'advient-il des appartenances?

Une telle question s'avère d'autant plus pertinente que les écrits existants sur les communautés fermées abordent peu cette dimension. Vesselinov (2010) propose une recension thématique des études entreprises au cours des dernières années aux États-Unis et reconnaît d'abord l'œuvre de Blakely et Snyder (1997) comme pionnière, avec l'établissement de la première typologie de *gated communities*. Elle identifie ensuite trois sous-domaines de recherche propres aux enclaves résidentielles dans ce contexte: un premier relatif à la planification et aux politiques publiques, un deuxième qui mobilise la théorie de l'économie de club pour comprendre la similarité entre les *gated communities* et d'autres clubs privés et finalement un dernier lié à l'expérience des résidents, auquel aurait surtout contribué Low (2003). Des chercheurs se sont intéressés à d'autres contextes, notamment à celui de l'Afrique du Sud et de l'Amérique latine. On tente entre autres d'appliquer la typologie développée aux États-Unis (cf. Coy et Pöhler, 2002) ou encore on s'interroge sur les impacts en termes de polarisation et de fragmentation sociales (cf. Murray, 2004). Cela se fait cependant souvent sans mener d'entretiens auprès des habitants. Nous partageons donc le point de vue de Capron (2006a, 2006b) selon lequel les résidents de ces ensembles résidentiels demeurent souvent stigmatisés : on leur attribue caractéristiques et désirs sans toutefois mener d'étude empirique pour approfondir la compréhension de leurs motivations, de leurs expériences habitantes, de leurs appartenances. Conséquemment, il convient à notre sens d'approfondir davantage ces dimensions.

Conclusion : quel habiter, quelle identité?

Au cours des pages précédentes, nous avons mis en relief les relations étroites qui existent entre les identités géographiques individuelles et l'habiter. Nous avons également souligné de quelle façon le chez-soi s'inscrit dans un habiter plus global et comment il constitue un lieu pivot, un centre à partir duquel l'individu déploie ses rapports aux autres lieux, et à l'altérité de façon plus générale. Nous avons également questionné la nature que prennent les composantes du chez-soi – demeure et appartenance – à travers différentes formes d'habitat. Il semble que certains aspects de ces relations gagneraient à être approfondis davantage.

D'une part, au sein des études portant sur le chez-soi, même celles amorcées par les géographes, on analyse souvent une maison plutôt introvertie. Staszack étudie par exemple l'espace domestique à travers une « géographie de l'intérieur » (201 : 354). De tels travaux peuvent être apparentés davantage à l'étude de la maison-nid de Bachelard, la demeure; on y traite des pratiques, de l'appropriation et de l'adaptation qui ont cours au sein même de la maison. Certes, plusieurs soulignent la pertinence de considérer les rapports horizontaux, c'est-à-dire entre individus, que modulent cette demeure. Cependant, ceux-ci s'étudient généralement sous le thème de l'accueil ou de l'hospitalité, donc dans un mouvement centripète, vers la maison. D'autre part, les analyses qui s'intéressent à la façon dont l'individu se déploie à partir du centre que constitue le lieu de résidence nous semblent particulièrement pertinentes. En ce sens, le travail de Guénola Capron (2006) constitue un apport considérable. Néanmoins, son analyse s'effectue davantage avec le quartier comme échelle de référence, l'individu est considéré en tant qu'habitant d'un quartier, et non d'un chez-soi, d'un espace domestique. L'auteure cherche en effet à mesurer l'étanchéité de la *limite territoriale* dont s'entourent les ensembles résidentiels sécurisés.

Bref, il semble qu'une relation demeure peu étudiée : la façon dont la maison *place* l'individu à son milieu, question particulièrement pertinente dans un contexte où de plus en plus d'individus choisissent d'habiter des enclaves résidentielles, donc en quelque sorte de

s'enfermer chez eux. De nombreux écrits (Coy et Pölher, 2002; Del Rio, 2004; Grant et Mittelsteadt, 2004; Murray, 2004; Coy, 2006; Blakely, 2007) traitent des différentes formes que prennent ces communautés fermées à travers le monde, du profil de leur population et de leur impact morphologique sur l'espace urbain. Cependant, nous l'avons souligné, très peu adoptent la perspective de leurs habitants. Certes, les travaux de quelques auteurs font exception (Low, 2003; Roitman, 2005; Capron, 2006a; Álvarez-Rivadulla, 2007). Nous avons identifié précédemment ce qui distingue le propos de Capron de notre approche. Celui des autres auteurs s'en distingue aussi puisqu'elles s'intéressent davantage à la question de la ségrégation sociale. L'objectif poursuivi par la présente recherche est donc d'étudier comment le chez-soi en communauté fermée module les rapports à l'altérité, vers les autres lieux et groupes qui s'offrent à lui, rapports qui participent de la construction identitaire individuelle. Conséquemment, il devient pertinent de poser la question suivante : quelle place la maison occupe-t-elle dans la construction identitaire? Plus précisément :

Quelle place le chez-soi occupe-t-il dans la construction des identités géographiques d'individus résidant en communauté fermée?

L'intérêt d'une telle question réside d'abord dans l'étude de l'articulation des différentes échelles spatiales qu'elle cherche à mieux définir. En effet, dépasser les limites du lieu de résidence et tenter de comprendre comment se modulent les rapports à l'extérieur permet d'aller au-delà du fonctionnement de l'« objet » que constitue la maison en soi. L'objectif devient plutôt d'identifier la place que tient le logis à une échelle plus large, la place qu'il occupe parmi les autres lieux. Il semble d'ailleurs que ces imbrications d'échelles aient été négligées dans les précédentes études sur le logement, en grande partie menées par des architectes (Paquot, 2005). S'intéresser aujourd'hui à l'habitant, alors qu'« un lieu ne fait plus l'homme quand les hommes se font dans et par plusieurs lieux » (Lazzarotti, 2006), permet de comprendre sa relation renouvelée avec l'espace. Une telle étude apparaît d'autant plus pertinente alors que la ségrégation socio-spatiale et le repli sur la résidence

marquent de plus en plus d'espaces résidentiels. Une meilleure compréhension de la place du chez-soi en communauté fermée dans la construction des identités géographiques pourrait à notre sens constituer un apport considérable au sein d'une large réflexion sur l'habitat contemporain.

2. Identités géographiques individuelles et chez-soi : démarche méthodologique

Introduction

À travers la section précédente, il a été possible d'explorer les nombreuses relations théoriques entre les notions d'identités géographiques et d'habiter. Également, nous avons relevé comment, au sein des études précédentes sur le chez-soi, ce dernier est dépeint comme une entité plutôt introvertie, laissant peu de place à la façon dont il module les relations aux autres lieux de vie de l'individu, et par le fait même aux autres individus et groupes sociaux. L'objectif de notre démarche devient donc de comprendre la place qu'occupe le chez-soi dans la construction des identités géographiques individuelles d'habitants de communautés fermées. Ce questionnement posé, il convient maintenant de rendre explicite la façon nous entendons saisir cette relation à travers un cas concret. Il s'agit donc de développer, à travers plusieurs étapes, le cadre opératoire qui guidera notre étude empirique.

Par conséquent, l'exposé de notre démarche méthodologique se divise en trois parties. Dans un premier temps, nous définissons les concepts clés ainsi que les variables pertinentes à l'opérationnalisation de notre démarche. Dans un deuxième temps, nous identifions les indicateurs pertinents à la mesure empirique des variables. Finalement, la stratégie de recherche est élaborée.

2.1 Définition des concepts et variables

La recension des écrits abordant les thèmes des identités géographiques et de l'habiter a permis de prendre connaissance d'une variété d'approches de ces notions. Dans un souci de rigueur, il convient de définir de façon plus précise les différents concepts sur lesquels se base la suite de l'analyse : le chez-soi en communauté fermée et les identités géographiques individuelles.

2.1.1 Le chez-soi en communauté fermée

Les mots pour décrire l'espace résidentiel, parmi lesquels celui de *maison* apparaît souvent comme le plus commun, s'avèrent nombreux. Ces derniers évoquent la dimension matérielle d'un univers familial et quotidien qui peut prendre différentes formes. En effet, tel que le souligne Frey, « [l'établissement] où l'on demeure (demeure), l'habitation où l'on réside (résidence), le domicile que l'on occupe peuvent prendre la forme d'autres types de constructions que celles qui correspondent à l'image que l'on se fait couramment d'une maison » (Frey, 2002 : 186). Les mots « d'abris, de logis, de refuge, de gîte, d'asile » (Frey, 2002 : 187) pourront remplacer celui de maison, sans pour autant modifier son rôle premier. Paquot (2005), de façon similaire, souligne que plusieurs termes sont utilisés de façon interchangeable pour nommer le logement, que ce soit maison, foyer ou encore logis.

La question du logement peut également se poser dans une perspective plus globale. De Villanova souligne par exemple qu'il est possible de l'aborder « dans un ensemble plus vaste, comme la cité, le grand ensemble, le système résidentiel » (2002 : 262). En effet, il devient bien souvent délicat « d'isoler les qualités du logement de sa socialisation » (2002 : 263), puisqu'en fonction du contexte, il pourra être valorisé ou dévalorisé, et ainsi susceptible de générer des représentations différentes. En ce sens, l'auteure illustre en quelque sorte pourquoi aborder le logement dans sa seule dimension matérielle constitue une approche limitée. Il s'avère donc difficile de trouver parmi ces *mots de la maison* une définition qui puisse opérationnaliser l'espace résidentiel de façon appropriée dans le cadre de la présente démarche.

À la lumière de ces considérations, il semble plus pertinent de parler d'habitat, qui peut être défini comme l'« [ensemble] des conditions matérielles, sociales et culturelles qui exprime un mode de vie. Plus spécifiquement, en géographie, [il représente l'organisation] des espaces de vie des individus et des groupes » (Lussault, 2003 : 437). Serfaty-Garzon précise qu'en termes individuels, l'habitat constituerait « une création délibérée par l'habitant d'un rapport dynamique d'appropriation de son espace propre. [...] En ce sens, l'habitat est le

projet d'engager l'espace habité dans la construction de soi » (Serfaty-Garzon, 2002a : 66). Selon la même auteure, on peut distinguer une part de l'habitat liée à l'intimité : le chez-soi. Cette expression française traduirait deux dimensions distinctes, mais intimement liées :

celle de la maison, qui traduit l'essence même du " home ", est véhiculée par le mot " chez " qui dérive du nom latin " *casa* ". L'autre est celle transmise par le pronom personnel " soi " qui renvoie à l'habitant, à sa maîtrise de son intérieur, mais aussi à sa manière subjective d'habiter. Le chez-soi est ainsi plus que le " home ". Il est l'espace de la constitution d'une identité et de la dynamique d'évolution de cette dernière (Serfaty-Garzon, 2002a : 68).

Nous retiendrons ici la définition du chez-soi en tant que dimension intime de l'habitat plus global décrit par Lussault (2003). Cette définition s'avère pertinente pour l'angle selon lequel nous désirons ici aborder la question de l'habiter, en s'intéressant à l'aspect des lieux les plus familiers pour l'individu que constitue l'univers du domicile, de la maison.

Dans le cadre de la présente recherche, le chez-soi possède la particularité de se situer en communauté fermée, notion qu'il convient de définir. Comme souligné par Capron (2004), les appellations de ces ensembles résidentiels varient d'une langue à l'autre, illustrant les spécificités locales qui les caractérisent. Par exemple, le vocable *community* dans l'expression anglaise *gated community* met l'accent sur les notions d'appartenance, de partage d'un territoire. Dans d'autres cas, c'est plutôt la nature juridique qui est mise de l'avant, comme pour les *condomínios fechados* brésiliens, qui font référence à une association de propriétaires. Dans le présent contexte, nous opterons toutefois pour la définition générale donnée par Blakely : « Gated communities are residential areas with restricted access, such that spaces normally considered public have been privatized. Physical barriers—walled or fenced perimeters—and gated or guarded entrances control access » (2007 : 475). Il s'avère toutefois pertinent de compléter cette définition avec un aspect soulevé par Coy et Pöhler (2002), qui ajoutent qu'ils sont souvent munis d'équipements de loisirs. En somme, la fermeture par des barrières matérielles qui restreignent l'accès à des espaces normalement publics devenus privés ainsi que la présence d'équipements de loisirs constituent les points fondamentaux de la définition des ensembles résidentiels fermés que nous utiliserons ici. Effectivement, c'est la dimension de

l'enfermement de la résidence et de son espace de référence qui motive l'application de notre questionnement sur le rôle du chez-soi dans la construction des identités géographiques individuelles à ce type spécifique de développement.

2.1.2 Les identités géographiques individuelles

Comme vu précédemment, aborder les composantes géographiques des identités individuelles signifie également s'intéresser aux contextes collectif et temporel dans lesquels elles se forment. À cet effet, la définition que propose Berque (2004) apparaît comme particulièrement adéquate puisqu'elle considère l'ensemble des dimensions utiles à une approche géographique des identités. Il affirme en effet que l'identité individuelle prend racine dans le milieu géographique, duquel elle devient indissociable. Il spécifie également la forme que prend la relation entre identité individuelle, identité collective et milieu géographique : « notre être est constitué de deux " moitiés " indissociables, et relatives l'une à l'autre, dont l'une est notre corps (individuel), et l'autre notre milieu (collectif), à savoir une combinaison de systèmes écologiques, techniques et symboliques » (Berque, 2004 : 394). Il mentionne également la façon dont intervient la dimension temporelle des identités : « où que nous allions, nous transportons dans notre identité une part du milieu où elle s'est construite; et cette part [...] est la condition de notre saisie des environnements que nous découvrons au fur et à mesure » (Berque, 2004 : 395).

2.1.3 Définition des variables

Les définitions de nos concepts opératoires établis, nous devons maintenant définir de façon plus précise la nature des relations qui existent entre eux. Afin de préciser cet aspect, il importe d'établir les variables indépendante et dépendante à travers lesquelles nous pourrions répondre à notre interrogation. Dans le cadre de cette recherche, qui aborde les relations entre le chez-soi et la construction identitaire individuelle, spécifiquement chez les habitants de communautés fermées, la variable indépendante devient le *chez-soi en communauté fermée* alors que les *identités géographiques individuelles* constituent la

variable dépendante. Toutefois, puisque « les variables constituent des référents empiriques trop larges pour orienter concrètement la vérification empirique de l'hypothèse » (Mace et Pétry, 2000 : 61), nous devons augmenter le niveau de précision en associant des indicateurs aux deux variables. Nous serons ainsi en mesure d'établir les référents nécessaires à la mesure du chez-soi en communauté fermée tout comme des identités géographiques individuelles.

2.2 Les indicateurs du chez-soi en communauté fermée et des identités géographiques

En plus de constituer un niveau de mesure empirique plus pointu, les indicateurs permettent également « d'articuler en langage concret le langage abstrait utilisé à l'étape de la formulation du problème » (Mace et Pétry, 2000 : 62). L'objectif devient donc d'identifier la face concrète de la construction des identités géographiques, de trouver un moyen de saisir de manière empirique le sens que revêtent le lieu d'habitat et les différents lieux fréquentés par les résidents des communautés fermées.

2.2.1 Les indicateurs de la variable indépendante : le chez-soi en communauté fermée

Les indicateurs du chez-soi en communauté fermée peuvent être divisés en trois groupes, qui possèdent chacun leurs objectifs spécifiques : le premier vise à saisir le parcours résidentiel de l'individu, le deuxième aborde le chez-soi actuel ainsi que les usages qui y sont associés et le dernier traite du chez-soi idéal.

On distingue deux indicateurs liés au parcours résidentiel : le type de résidence à la naissance ainsi que les différents types de résidences occupés au cours des déménagements. Le type de résidence renvoie ici au type de construction (maison détachée, semi-détachée, appartement, etc.), mais également au contexte dans laquelle elle se situe : en milieu urbain, en milieu rural, ou encore en communauté fermée. Il s'avère que les lieux habités du passé étendent leur influence jusque dans le présent : « En effet, la dimension mémorielle de l'expérience géographique des lieux habités a une incidence notable sur les stratégies et les

choix résidentiels, sur le bien comme sur le mal-être ressenti dans les lieux » (Morel-Brochet, 2007 : 25). Il devient donc pertinent d'insérer cette dimension temporelle et éventuellement de s'interroger sur la façon dont les individus lient ces précédentes résidences avec celle qu'ils occupent à l'heure actuelle, car toutes ces résidences contribuent à forger l'idée de chez-soi. De plus, ce parcours résidentiel permet de connaître l'étendue des formes de logement dans lesquels ils ont vécu. Ont-ils toujours habité des logements de types similaires, ou au contraire de types variés au cours de leur vie?

Le chez-soi actuel est abordé à travers une série d'indicateurs associés à des dimensions variées de l'espace domestique. Nous avons mentionné dans le chapitre précédent le rôle d'acteur que tient l'individu en matière de choix d'habitat (Lévy, 1994). En ce sens, à travers un choix spatial permanent, l'espace résidentiel devient un lieu décisif pour la construction identitaire. D'autre part, dans leur étude des choix résidentiels, Bonvalet et Dureau (2000) relèvent plusieurs logiques à l'œuvre dans ces processus, qui dépassent la seule rationalité économique. Il semble en effet qu'à travers « une certaine position résidentielle (définie par la localisation, le type d'habitat et le statut d'occupation), ce sont bien un statut social et un niveau de développement qui sont recherchés » (Bonvalet et Dureau, 2000 : 135). La valeur associée à ces différents facteurs varie selon les contextes; il deviendra donc intéressant d'aborder cette dimension dans le cas particulier de l'habitat en communauté fermée. Les raisons du choix de la résidence constituent donc le premier indicateur du chez-soi actuel.

D'autre part, nous nous attarderons également au temps et aux ressources accordés à la maison. En ce sens, la part de temps passé à la maison, la part de temps passé à s'occuper de la maison ainsi que la part du budget qui y est consacrée deviennent révélateurs de l'importance que revêt le logis pour ses habitants. À notre sens, une plus grande attention accordée à l'espace résidentiel, un plus grand soin porté à son aménagement et à son entretien s'avèrent des dimensions révélatrices de la nature significative qu'il tient par rapport aux autres lieux de vie de l'individu. Le déploiement de ressources financières et l'attention portée à l'aménagement du chez-soi se voient d'ailleurs associées à la notion de

cocooning, « une recherche de confort et de sécurité chez-soi qui traduit le besoin de se protéger contre les réalités, perçues comme dures et imprévisibles, du monde extérieur » (Serfaty-Garzon, 2003 : 74). De plus, chercher à projeter une image soignée à travers le chez-soi peut en quelque sorte être attribué à une volonté de maintenir, à travers l'image, un certain statut social. Fourny (2002) relève d'ailleurs cet aspect de l'espace résidentiel.

Il devient également intéressant de comprendre dans quelle mesure le chez-soi des habitants de communautés fermées constitue un espace de sociabilité, de rencontre avec autrui. Selon Capron (2006a), l'accueil et l'hospitalité, qui tendraient à se faire rares dans les villes contemporaines, sont particulièrement mis à l'épreuve au sein de ces ensembles résidentiels. Serfaty-Garzon et Condello, dans leur étude sur l'hospitalité, formulent plusieurs questions en lien avec le rapport à autrui dans la maison : « Ouvre-t-on volontiers sa porte? Est-on indifférent à autrui? Qui met-on à distance, et pourquoi? » (1989 : 3). Dans le présent contexte, ces pratiques de l'hospitalité seront questionnées, et une attention particulière sera portée à celles qui engagent les résidents d'une même communauté fermée.

Finalement, les trois derniers indicateurs ont pour objectif de saisir quels types de résidences sont valorisés par les individus, tout comme de savoir si leur résidence actuelle correspond à cet idéal. Puisque les choix résidentiels constituent des choix contraints (Lévy, 1994), il devient pertinent de s'intéresser à cet aspect en dehors des limites auxquelles font face les ménages dans la réalité. En effet, tel que mentionné par Gervais-Lambony (2004), les lieux auxquels s'identifient l'individu peuvent s'avérer aussi bien connus qu'imaginés, vécus que rêvés. Nous chercherons donc à comprendre à quels types de résidence les individus sont attachés, quels sont les types de résidences aimés et au contraire ceux qui ne le sont pas, ainsi que les types de résidences qui constituent un idéal, auxquels ils aspirent. Nous questionnerons finalement les habitants sur leur désir de quitter leur résidence actuelle, s'ils pouvaient le faire.

TABLEAU I: Indicateurs de la variable indépendante

	VARIABLE INDÉPENDANTE Chez-soi en communauté fermée
INDICATEURS	<p>Parcours résidentiel</p> <ul style="list-style-type: none"> • Type de résidence à la naissance • Types de résidences au fil des déménagements <p>Résidence actuelle</p> <ul style="list-style-type: none"> • Raisons du choix du lieu de résidence • Pourcentage de temps passé à la maison • Pourcentage de temps passé à s'occuper de la maison • Pourcentage du budget consacré à la maison • Interactions des habitants de la communauté fermée chez eux <p>Résidence et idéal</p> <ul style="list-style-type: none"> • Types de résidences auxquels ils sont attachés, qu'ils aiment • Types de résidences pas aimés • Résidence idéale

2.2.2 Les indicateurs de la variable dépendante : les identités géographiques individuelles

Les identités géographiques ne peuvent être abordées directement. Pour réussir à les saisir, nous devons d'abord distinguer trois types d'espace et spécifier leur relation avec la territorialité, centrale dans la formation des identités géographiques. À cet effet, comme vu précédemment, Simard (2000) souligne que les processus identitaires impliquent des relations à un territoire, c'est-à-dire à une portion d'espace chargée de sens par ses habitants, et ainsi impliquent le développement d'une territorialité. La relation entre ces notions de territoire et de territorialité et celles d'espace de vie, d'espace social et d'espace vécu oriente le choix des indicateurs des identités géographiques. Tout d'abord, l'espace de

vie est l'espace forgé au cours des pratiques spatiales : celles des trajectoires routinières entre le logis et les lieux du travail, des sorties et des achats quotidiens tout comme celles plus rares des endroits fréquentés sur une base mensuelle ou annuelle. « Seule importe en fait la pratique concrète des lieux et la trace forcément déformée qu'elle laisse dans les mémoires » (Di Méo, 1996 : 58). Pour Tizon (1996), cet éventail de pratiques, plus ou moins étendu selon les individus, constitue une dimension spatiale du vécu individuel qui marque profondément les rapports aux lieux. Cet espace des pratiques, l'espace de vie, se ponctue de lieux d'interactions et d'échanges individuels, qui forment progressivement l'espace social. « Espaces de vie et espace social forment à leur tour le substrat d'un espace vécu plus large, plus conceptuel et plus imaginaire. Appréhendé de la sorte, l'espace vécu ouvre la voie de la territorialité et du territoire » (Di Méo, 1999 : 78).

Les indicateurs des identités géographiques individuelles se divisent donc en deux groupes : un premier qui permet de tracer le parcours géographique des habitants de la communauté fermée et un deuxième qui cherche à saisir leurs pratiques spatiales actuelles, qui constituent un accès à la compréhension de leurs territorialités.

Les deux indicateurs du premier groupe visent à saisir le parcours géographique des habitants. Gieryn (2000) affirme à cet égard que l'attachement aux lieux se forge au fil de l'expérience biographique de chacun. D'autre part, Morel-Brochet spécifie que la compréhension de l'expérience géographique individuelle s'effectue en allant « à la rencontre de tous ses lieux, présents ou passés, permanents ou marquants : tous construisent au gré des expériences vécues son histoire géographique » (2007 : 25). Il s'agit en fait de relever des « récits de lieux de vie » (Morel-Brochet, 2007), à travers des indicateurs tels le lieu de naissance et les lieux de vie subséquents au fil des déménagements. Aborder cette dimension historique permet également de connaître l'étendue de l'expérience géographique des individus. Ont-ils fréquenté plusieurs types de milieux? Urbains, centraux, périphériques, ruraux? Dans une même région du pays, dans un même pays?

Le second groupe d'indicateurs des identités géographiques vise à saisir, à travers les pratiques spatiales, la territorialité des habitants de communautés fermées. Ces pratiques seront appréhendées à travers les indicateurs suivants : les lieux fréquentés, la nature de ces lieux, les lieux du travail, des achats quotidiens et des loisirs, ainsi que la fréquence des sorties. Ces pratiques, selon Capron (2006a), constituent un bon analyseur de la forme sociale et spatiale des villes. Également, elles permettent de comprendre quelle échelle est privilégiée par les résidents. Celle du quartier, de la proximité? Ou celle de la métropole? Traiter des pratiques spatiales des occupants des ensembles résidentiels sécurisés peut s'avérer délicat, puisque cela suppose d'aborder les thèmes de la sécurité, de l'enfermement et de l'exclusion. Capron (2006a) suggère de les aborder d'une manière indirecte. Des indicateurs tels les lieux évités, mis en contraste avec les lieux aimés, permettront une telle approche. D'ailleurs, Droseltis et Vignoles (2009) rapportent les résultats de plusieurs études qui relèvent la façon dont les lieux préférés sont associés à la sécurité et au contrôle, alors que ceux qu'on cherche à éviter sont associés à des sentiments d'insécurité et de manque de contrôle. Finalement, Capron souligne que « [la] proximité spatiale n'est pas garante de proximité sociale, en l'occurrence, de liens sociaux forts, au contraire, elle peut générer l'absence de rapports sociaux ou des relations conflictuelles » (2006a : 184). Pour cette raison, il devient intéressant de questionner les pratiques au sein d'espaces partagés avec les habitants au sein même de la communauté fermée.

En somme, les indicateurs des deux variables se présentent de la façon suivante :

TABLEAU II : Indicateurs des variables indépendante et dépendante

VARIABLES	INDÉPENDANTE	DÉPENDANTE
	Chez-soi en communauté fermée	Identités géographiques individuelles
INDICATEURS	<p>Parcours résidentiel</p> <ul style="list-style-type: none"> • Type de résidence à la naissance • Types de résidences au fil des déménagements <p>Résidence actuelle</p> <ul style="list-style-type: none"> • Raisons du choix du lieu de résidence • Pourcentage de temps passé à la maison • Pourcentage de temps passé à s'occuper de la maison • Pourcentage du budget consacré à la maison • Interactions des habitants de la communauté fermée chez eux <p>Résidence et idéal</p> <ul style="list-style-type: none"> • Types de résidences auxquels ils sont attachés, qu'ils aiment • Types de résidences aimés • Résidence idéale 	<p>Parcours géographique</p> <ul style="list-style-type: none"> • Lieu de naissance • Lieux de déménagement <p>Pratiques spatiales quotidiennes</p> <ul style="list-style-type: none"> • Lieux fréquentés • Nature des lieux fréquentés • Lieu de travail • Endroits fréquentés pour les achats au quotidien • Fréquence des sorties • Lieux évités • Lieux aimés • Pratiques, endroits fréquentés au sein de la communauté fermée

2.3 Stratégie de vérification, collecte et traitement de l'information

Maintenant que les référents empiriques nécessaires à l'opérationnalisation sont posés, il convient de spécifier quel type de recherche permettra de répondre à notre interrogation. Plus précisément, nous nous attarderons sur la stratégie privilégiée ainsi qu'aux outils utiles à la collecte des données, à la méthode d'échantillonnage et aux principes guidant le traitement des données.

2.3.1 La stratégie de vérification : le cas d'AlphaVille São Paulo

Dans le cadre de notre démarche, l'étude de cas unique apparaît comme un choix pertinent pour plusieurs raisons. Tout d'abord, Mace et Pétry affirment que cette stratégie de vérification « sert à décrire en profondeur un phénomène de façon à vérifier la vraisemblance des explications théoriques de ce phénomène » (2000 : 80). Ils avancent également qu'elle s'applique bien lorsque les données sont de nature qualitative. Ces deux aspects correspondent tout à fait aux caractéristiques de la présente recherche, qui s'intéresse au sens accordé au chez-soi et aux différents lieux de vie des individus, plus spécifiquement en tant que référents identitaires. Un tel questionnement appelle donc une étude en profondeur et implique le traitement de données qualitatives. Toutefois, il faut bien garder en tête la faible possibilité de généraliser les conclusions issues d'une étude de cas, puisqu'elle s'intéresse à une manifestation spécifique d'un phénomène, et que conséquemment on ne peut réellement appliquer ses conclusions à d'autres contextes.

De façon plus précise, le cas abordé ici est AlphaVille São Paulo, projet immobilier d'envergure constitué de plusieurs ensembles résidentiels sécurisés, localisé au nord-ouest de la région métropolitaine de São Paulo, sur le territoire des municipalités de Barueri et de Santana de Parnaíba⁴. Plusieurs raisons guident le choix de ce cas d'analyse. D'une part, tel que vu précédemment, les communautés fermées affichent une croissance marquée sur

le continent américain, et ce particulièrement en Amérique latine. São Paulo s'inscrit dans ce contexte et affiche les dynamiques spatiales propres à l'urbanisme que Murray (2004) qualifie de post-moderne : polarisation sociale et fragmentation. Pour Coy (2006), la métropole représente même le paradigme de la fragmentation urbaine en Amérique latine. L'auteur souligne les changements importants qu'a connus la région sur les plans de sa structure socio-économique, et conséquemment sur son organisation spatiale au cours des dernières années. Le centre de l'agglomération connaît une décroissance en termes de population, alors qu'elle augmente dans les secteurs périphériques à mesure que les classes plus aisées décident de s'établir dans des zones plus éloignées du centre, traditionnellement occupées par les ménages à plus faibles revenus. Caldeira (2000) décrit la relation des classes plus pauvres avec les classes moyennes et riches qui se situent désormais dans une plus grande proximité physique, mais qui tendent à ne pas fréquenter les mêmes espaces. Ce contexte de segmentation de l'espace amène à s'interroger sur la façon dont se construisent les identités géographiques, dont se déploient les appartenances, et constitue conséquemment un cadre fertile pour notre étude.

D'autre part, AlphaVille São Paulo constitue un des plus gros projets immobiliers du genre non seulement au Brésil, mais également en Amérique latine (Coy, 2006). Pour Murray (2004), il constitue un cas typique, voire exemplaire, du choix résidentiel que font de plus en plus de ménages des classes moyenne et aisée. Le secteur tel qu'on le connaît actuellement tient son origine de l'implantation d'un complexe industriel et commercial au début de la décennie 1970, à la suite de l'initiative de l'entreprise privée qui se nomme à l'époque *AlphaVille Centro Industrial e Empresarial*. Rapidement, une composante résidentielle s'ajoute; le premier ensemble résidentiel de la région, *AlphaVille Residencial I*, est lancé en 1975. Ce projet obtient un tel succès que rapidement, les promoteurs décident de fonder la compagnie *Alpha Ville Urbanismo* dans le but de diffuser le concept et de construire d'autres projets du genre ailleurs au pays et même à l'échelle

⁴ Voir l'Annexe 1 pour la localisation des municipalités de São Paulo, Barueri et Santana de Parnaíba au sein de la région métropolitaine.

internationale. Ainsi, en 2006, le seul projet AlphaVille São Paulo était constitué de quatorze ensembles résidentiels fermés, avec une population atteignant presque les 35 000 habitants (Coy, 2006). Aujourd'hui, cette région, avec ses résidences, commerces, services et entreprises, s'apparente selon plusieurs au modèle des *Edge Cities* nord-américaines : « the model of the edge city plays an important part because the area is depicted as a self-sufficient segregated housing scheme with an "innovative" lifestyle of the rich and very rich » (Coy et Pöhler, 2002: 362). Pour Murray, le développement se présente comme une alternative au mode de vie des grands centres urbains : « is truly a futuristic "city-within-a-city", offering a sequestered refuge, an escape from the "big city" and all its problems » (2004 : 148). À cet égard, Alpha Ville mentionne d'ailleurs, sur son site internet, vouloir offrir à travers ses projets résidentiels un cadre de vie distinctif, intégrant loisirs, services et sécurité, et constituant une alternative à la densité des grandes villes (AlphaVille Urbanismo S. A.).

En somme, le développement s'avère largement documenté en termes de structuration spatiale (Coy et Pölher, 2002, Coy, 2006, Murray, 2004), de typologie (Grant et Mittelsteadt, 2004), puis sur la façon dont il illustre la stratégie de promoteurs immobiliers qui vendent un mode de vie (Del Rio, 2004) et sur la façon dont il apparaît dans un contexte marqué par la peur et la privatisation du développement urbain (Low, 2005). Également, Carvalho et *al.* se penchent en 1997 sur les facteurs du choix d'habitat et de la satisfaction résidentielle au sein de plusieurs ensembles résidentiels d'AlphaVille à travers une étude quantitative, bien différente de l'approche qualitative axée sur les discours des résidents que nous proposons. Outre cette étude, à notre connaissance, très peu d'écrits adoptent la perspective de ses habitants. En réalité, cette lacune s'applique à la majorité des écrits sur ces développements, qui tendent plutôt à stigmatiser les résidents. Certains auteurs, comme Roitman (2005), Capron (2006a) et Álvarez-Rivadulla (2007), tentent de combler ce manque et choisissent de mener des entretiens avec ces individus. Toutefois, dans ces trois cas, le problème posé diffère du nôtre et s'intéresse à d'autres villes d'Amérique latine : à Mendoza dans le premier, à Rio de Janeiro et Buenos Aires dans le deuxième et à

Montevideo dans le troisième. Conséquemment, il s'avère pertinent de compléter ces connaissances du cas d'analyse à travers une approche qui mette de l'avant le sens accordé au chez-soi et sa place dans la construction identitaire géographique de ceux qui choisissent de s'y établir.

Nous avons finalement rencontré des résidents de huit communautés fermées différentes. Trois se situent dans la municipalité de Barueri (AlphaVille Residencial 1, AlphaVille Residencial 2, AlphaVille Conde) et les cinq autres à Santana de Parnaíba (AlphaVille Residencial 9, AlphaVille Residencial 11, AlphaVille Residencial 12, Melville et 18 do Forte). Le Residencial 1, le Residencial 2, l'AlphaVille Conde, le Melville et le 18 do Forte se situent à proximité du noyau de services principal, où l'on trouve le plus grand nombre de restaurants, l'accès à la voie de circulation rapide vers São Paulo et également l'accès à l'*AlphaVille Tennis Clube*. Ce club, auquel les résidents de tous les ensembles résidentiels ont la possibilité d'adhérer sur la base du paiement des droits de membre, offre de multiples activités sportives (soccer, handball, conditionnement physique, yoga, groupes de course), sociales (cours de danse, d'artisanat, expositions), en plus de divers services (services d'esthétique et de coiffure, restaurant, bar, boutique sportive). Il comprend deux accès : un directement à partir de l'intérieur du *Residencial 1* et un autre à partir de la rue.

FIGURE 1 : Entrée *Residencial 1*



Photo prise par l'auteur, août 2010

FIGURE 2 : Vue vers le *Residencial 12*



Photo prise par l'auteur, août 2010

FIGURE 3 : Localisation des ensembles résidentiels



Source : AlphaVille Urbanismo S.A., adapté par l'auteur, 2010.

En plus de la localisation, les communautés fermées faisant partie de l'étude diffèrent sur d'autres points comme leur taille et la valeur des propriétés qui les composent. À l'égard de ce dernier aspect, nous avons effectué à titre indicatif une recension des annonces de vente de propriétés en ligne, synthétisée par le tableau III. Nous remarquons que les valeurs les plus élevées se localisent au sein des ensembles résidentiels les plus anciens, les *Residenciais 1* et *2*, qui sont également les plus proches de l'*AlphaVille Tennis Clube*. À l'opposé, les deux communautés fermées les plus récentes, les *Residenciais 11* et *12* sont celles où l'on observe les prix de vente les plus bas. Malgré ces quelques différences, tous les ensembles compris dans notre étude correspondent à un même modèle d'habitat, ils sont

tous exclusivement constitués de maisons unifamiliales et des mêmes types d'équipements partagés (parcs, pistes de course, espaces pour les activités sportives, centre de conditionnement physique, salon de fêtes). Il convient toutefois de noter que le *Residencial 1*, étant donné son accès direct au Club, comporte seulement de petits parcs en termes d'équipements partagés⁵.

TABLEAU III : Prix indicatifs de vente de propriétés pour les huit ensembles résidentiels⁶

Ensemble résidentiel	Prix minimal affiché (\$R)	Prix maximal affiché (\$R)
Residencial 1	1 330 000	8 000 000
Residencial 2	1 100 000	7 500 000
Residencial 9	640 000	1 700 000
Residencial 11	580 000	2 500 000
Residencial 12	750 000	1 450 000
Alpha Ville Conde	1 250 000	3 750 000
Melville	1 100 000	3 800 000
18 do Forte	1 100 000	2 300 000

2.3.2 Les instruments de collecte de données

Notre cas d'étude identifié, il convient de préciser de quelle façon nous récolterons les données qui serviront à répondre à notre questionnement. Cette collecte s'effectue à travers deux outils : les entretiens semi-dirigés ainsi que l'observation documentaire. Le premier constitue la source principale d'accès aux données alors que le deuxième sert

⁵ D'autres photographies du cas d'analyse sont présentées à l'Annexe 2.

⁶ Les valeurs affichées (en réaux brésiliens) correspondent au prix de vente de propriétés minimaux et maximaux trouvés pour chaque ensemble résidentiel, et cela sur la base d'une recension de l'ensemble des annonces présentes sur cinq sites de vente en ligne, tous consultés le 11 août 2010 :

principalement à obtenir des informations complémentaires sur les ensembles résidentiels sécurisés.

Selon Guibert et Jumel (1997), les entretiens semi-directifs constituent un outil particulièrement approprié pour la recherche en sciences sociales. En effet, ils constituent un système d'interrogation souple, mais tout de même contrôlé : « [la] méthode consiste à faciliter l'expression de l'interviewé en l'orientant vers des thèmes jugés prioritaires pour l'étude tout en lui laissant une certaine autonomie » (Guibert et Jumel, 1997 : 102). Les auteurs soulignent également que ce type d'entretien permet de relever des informations relatives à l'identité sociale des répondants, à leurs pratiques ainsi qu'aux rapports à ces pratiques et à leurs représentations (Guibert et Jumel, 1997). Ces caractéristiques apparaissent comme tout à fait compatibles avec notre étude, qui s'intéresse aux pratiques spatiales individuelles et de façon plus spécifique à leur organisation autour de l'espace domestique, ainsi qu'à leur place dans la construction identitaire des résidents de la communauté fermée choisie. L'originalité de l'information qu'il est possible d'obtenir à travers cette méthode de collecte de données représente également un grand avantage. Savoie-Zajc avance d'ailleurs qu'une « des forces principales est qu'elle donne un accès direct à l'expérience des individus. Les données produites sont riches en détails et en descriptions » (2009 : 356). Cet outil s'avère donc particulièrement indiqué pour l'atteinte de nos objectifs puisque les données relatives à notre recherche demeurent inaccessibles à travers d'autres sources d'information.

Bien qu'il constitue une riche source d'informations, l'entretien semi-directif comporte également certaines limites. Tout d'abord, il ne s'adresse qu'à un nombre limité d'individus (Guibert et Jumel, 1997), l'utilisation d'un tel outil ne pouvant s'effectuer qu'avec un échantillon de taille restreinte. De plus, Savoie-Zajc appelle à la vigilance relativement au « statut épistémologique des données recueillies et, par extension, du savoir produit » (2009 : 356). Bref, il importe de garder en tête que l'expérience de l'individu

dépasse les propos que ce dernier tient à son égard. La même auteure remet également en question la crédibilité des informations fournies par l'interviewé lors de l'entretien, susceptible d'adopter une attitude guidée par le désir de bien paraître ou de rendre service au chercheur. Ce dernier peut également faire face à des blocages de communication, face à certains sujets tabous par exemple, plus difficiles à aborder lors de l'entretien (Savoie-Zajc, 2009). Malgré tout, lorsque menée avec une attitude vigilante et en ayant conscience de ses limites, l'entrevue semi-dirigée demeure une source d'information tout à fait appropriée dans le cadre de la présente étude.

Pour guider la parole des individus lors de ces entretiens, il convient de préparer un guide d'entretien. Ce dernier prend la forme d'une grille de thèmes élaborée sur la base des différents groupes d'indicateurs décrits précédemment. Ainsi, après avoir questionné le répondant sur les quelques informations liées à son identité sociale, les questions sont divisées selon les groupes thématiques du parcours géographique et résidentiel, du lieu de résidence actuel, des pratiques spatiales quotidiennes et de l'habitat idéal. Plus précisément, la première partie porte sur le lieu de naissance des répondants ainsi que sur les différents lieux où ils ont vécu par la suite. Les types de résidence occupés dans chacun de ces lieux sont également questionnés. La deuxième aborde les pratiques spatiales des résidents. Nous nous intéressons à leur lieu de travail, aux lieux fréquentés pour les loisirs et pour les achats au quotidien, à la fréquence des sorties ainsi qu'aux lieux aimés et évités. Nous les interrogeons également sur leurs pratiques au sein même de la communauté fermée. Finalement, à travers la dernière partie, nous cherchons à saisir quels types de résidence sont aimés, lesquels ne le sont pas, ainsi que ceux qui constituent un idéal pour les répondants⁷.

Finalement, l'observation documentaire viendra compléter les informations recueillies à l'aide de la source principale que constituent les entretiens semi-dirigés. D'une part, les documents produits par la compagnie immobilière AlphaVille Urbanismo S.A. permettront

de recueillir des informations relatives à la construction des différents ensembles résidentiels à l'étude (année de construction, contexte, etc). Également, plusieurs sites internet nous seront utiles. D'abord, celui du *AlphaVille Tennis Clube*, sert à préciser la nature de cet équipement partagé commun à toutes les communautés fermées qui composent le projet AlphaVille. Également, les sites de vente d'immobilier en ligne nous permettent d'obtenir des renseignements sur les valeurs des propriétés qui composent les ensembles résidentiels à l'étude.

2.3.3 La constitution de l'échantillon

Les entretiens semi-dirigés seront menés auprès de résidents de communautés fermées d'AlphaVille. Capron (2006), dans son étude menée sur ces ensembles résidentiels, souligne plusieurs difficultés liées à la constitution d'un tel échantillon. Tout d'abord, on sait peu de choses de leurs habitants, il s'avère donc bien difficile d'en tracer un portrait précis. Cela s'explique entre autres par le peu d'utilité que constituent les renseignements statistiques issus de recensements à cet égard, puisque leurs unités spatiales ne recoupent que très rarement les limites des communautés fermées (Capron, 2006a). L'auteure affirme donc qu'il devient « utopique de vouloir constituer systématiquement un quelconque échantillon représentatif » (Capron, 2006a : 26). La sélection de l'échantillon se fera donc sur la base de peu de critères : nous chercherons simplement à interroger les résidents propriétaires de communautés fermées du projet AlphaVille São Paulo, en se limitant à une personne par ménage. Capron souligne également la difficulté d'avoir accès à l'intérieur de ces ensembles, à moins de connaître un résident. Pour cette raison, des personnes faisant partie de notre réseau de connaissances constitueront les points de départ de l'échantillon. Ensuite, sa composition s'élaborera par « effet boule de neige », c'est-à-dire en demandant aux répondants de nous mettre en contact avec quelqu'un susceptible d'accepter de répondre au questionnaire (Capron, 2006a), jusqu'à ce qu'à ce qu'une saturation des réponses apparaisse. Álvarez-Rivadulla (2007), dans le cadre de son étude sur les

⁷ Voir l'Annexe 3 pour le détail du guide d'entretien.

communautés fermées de Montevideo, utilise la même méthode d'échantillonnage pour des raisons similaires, en soulignant qu'il s'avère utile de commencer plus d'un réseau à la fois, pour diminuer les inconvénients liés à ce type d'échantillonnage : la similarité accrue des manières de penser des individus et conséquemment des réponses qu'ils fournissent. Nous avons donc décidé de commencer deux réseaux à la fois.

Nous avons obtenu les coordonnées des deux premiers participants, point de départ de chacun des réseaux, auprès de deux de nos connaissances. Dans un cas, le contact s'est effectué par courriel, et dans l'autre, par téléphone. Pour ce qui est du contact par courriel, un document expliquant les objectifs de la recherche ainsi que ce en quoi consiste la participation des répondants a été envoyé (contenant les mêmes informations que les formulaires de consentement⁸), et la participation de la personne a été sollicitée. Dans le cas du contact par téléphone, nous avons expliqué brièvement en quoi consistaient la recherche ainsi que la participation à celle-ci, et avons sollicité la participation de la personne. Dans les deux cas, nous avons mentionné comment et par qui nous avons obtenu les coordonnées. Ayant obtenu deux réponses positives, nous avons pu fixer un lieu et un moment pour un rendez-vous. Lors des rencontres pour l'entretien, nous avons invité les participants à nous indiquer le nom et les coordonnées de personnes susceptibles de vouloir participer à la recherche. Tous deux ont été en mesure de fournir de telles informations, nous avons donc pu continuer la constitution de nos deux réseaux de cette façon. Cependant, en cours de route, certains répondants affirmaient préférer aviser les futurs participants avant que nous les invitions à participer, ce qui a entraîné une multiplication des contacts nécessaires, et donc allongé le temps prévu pour la réalisation des entretiens. Toutefois, malgré ces délais, tous les individus contactés ont accepté de participer à l'étude.

L'échantillon final est constitué de 11 individus, résidents de 8 communautés fermées différentes au sein d'AlphaVille. Nous avons rencontré 12 personnes, mais avons dû en éliminer une puisqu'elle s'avère une résidente de l'ensemble résidentiel Taboré 6,

⁸ Voir l'Annexe 4 pour les formulaires de consentement remis aux participants.

construit par un autre promoteur immobilier et possédant des caractéristiques différentes des autres. En effet, il existe des commerces au sein même du Tamboré 6, et le type de résidence qu'on y trouve diffère de celui des *Residenciais* d'AlphaVille : il s'agit de maisons en rangées, et non de maisons unifamiliales. Nous nous sommes arrêtée après la douzième rencontre pour deux raisons. D'une part, une saturation des réponses a commencé à émerger lors des entretiens et il est également devenu de plus en plus difficile pour nos répondants d'indiquer d'autres participants potentiels. En effet, puisque nous avons rencontré des individus faisant partie des mêmes réseaux de connaissances, après quelques rencontres, les possibilités de contact se sont montrées plus limitées au sein de ceux-ci. En somme, les 11 individus constituant notre échantillon final résident au sein de 8 ensembles résidentiels différents, selon la répartition illustrée par le tableau IV.

TABLEAU IV : Distribution des répondants par ensemble résidentiel

Ensembles résidentiels	Nombre de répondants	Codes associés aux répondants
Residencial 1	1	R1-1
Residencial 2	1	R2-1
Residencial 9	1	R9-1
Residencial 11	2	R11-1; R11-2
Residencial 12	2	R12-1; R12-2
AlphaVille Conde	1	C-1
18 do Forte	1	18D-1
Melville	2	M-1; M-2

Nous avons enregistré tous les entretiens, qui ont duré entre 29 et 65 minutes, et 40 minutes en moyenne. Les répondants se sont en général montrés très ouverts, nous avons noté très peu de réticence à répondre à nos différentes questions. Seule la question concernant la part du budget consacrée à l'entretien et à l'aménagement de la maison a posé problème, les résidents ayant beaucoup de mal à estimer un tel montant. D'ailleurs, beaucoup de femmes

rencontrées ont affirmé que leur mari s'occupait de gérer le budget du ménage et ont eu peine à répondre pour cette raison.

En ce qui a trait au profil social des répondants, une certaine uniformité s'observe. En effet, les femmes y sont largement plus représentées que les hommes, qui ne sont que deux. De plus, un constat similaire peut être fait en ce qui concerne l'âge : 8 participants sur 11 sont âgés de 35 à 40 ans. Les trois autres sont âgés de 50 à 58 ans, ce qui fixe l'âge moyen à 42 ans.

TABLEAU V : Répartition par sexe et âge des participants

Participants	Sexe	Âge
R1-1	H	50
R2-1	F	58
R9-1	F	55
R11-1	H	40
R11-2	F	42
R12-1	F	40
R12-2	F	36
C-1	F	37
18D-1	F	38
M-1	F	39
M-2	F	35
Moyenne	-	42

Les professions des individus rencontrés s'avèrent toutefois plus variées, tel que l'illustre le tableau VI.

TABLEAU VI : Répartition par profession des répondants

Répondants	Profession	Situation professionnelle actuelle
R1-1	Avocat	Actif
R2-1	Pédagogue	Retraitée
R9-1	Chimiste	Retraitée
R11-1	Éducateur physique	Actif
R11-2	Psychologue	Non-active
R12-1	Dentiste	Enseigne actuellement
R12-2	Professeure	Active
C-1	Journaliste et consultante en mode	Active
18D-1	Avocate	Non-active
M-1	Pharmacienne	Active
M-2	Au foyer	-

La durée de résidence au sein d'AlphaVille, tout comme celle au sein de la demeure actuelle de nos répondants, s'avèrent variées. La résidente la plus ancienne a d'abord habité AlphaVille avec ses parents et a ensuite à son tour acheté une maison dans une communauté fermée de la région. Presque tous les autres s'y sont installés avec leur propre famille, à l'exception d'un répondant célibataire (R11-1). La durée de résidence au sein d'AlphaVille varie entre 2 et 30 ans, pour une durée moyenne de 11,4 ans. Six personnes rencontrées ont occupé plus d'une résidence au sein de la région, on note donc une différence entre le nombre d'années passées à AlphaVille et le nombre d'années passées dans la résidence actuelle, qui est de huit ans en moyenne. Il convient finalement de noter que tous sont propriétaires de leur résidence actuelle.

TABLEAU VII : Répartition des répondants par durée de résidence à AlphaVille et dans la résidence actuelle

Participants	Années passées à Alphaville	Années passées dans résidence
R1-1	18	8
R2-1	26	26
R9-1	4	4
R11-1	2	1/3
R11-2	6	6
R12-1	6	2,5
R12-2	10	8
C-1	8,5	7
18D-1	8	8
M-1	30	12
M-2	6,5	6,5
Moyenne	11,4	8

2.3.4 Le traitement de l'information

Le traitement des données recueillies par le biais des entretiens semi-dirigés se divise en plusieurs étapes. Dans un premier temps, les entretiens enregistrés font l'objet d'une retranscription « verbatim » — c'est-à-dire d'une retranscription du matériel verbal dans sa totalité, sans aucun tri, en respectant le niveau de langage du locuteur — afin que l'information transcrite ressemble le plus à l'entrevue, ce qui permet une analyse plus fine des données (Savoie- Zajc, 2009).

Une fois la transcription complétée, le portrait des répondants est relevé dans un fichier Excel. Ensuite, les propos recueillis lors des entretiens sont traités selon un processus d'analyse thématique. Tout d'abord, il importe de mentionner que le traitement de données qualitatives ne signifie nullement l'adoption d'une approche intuitive. Au contraire, une

« méthode de travail rigoureuse et systématique » doit être privilégiée, afin de permettre la construction d'un « système cohérent d'analyse des signifiants » (Guibert et Jumel, 1997 : 140). Ces mêmes auteurs avancent également que pour ce faire, il convient de procéder à une double lecture des résultats. Une première vise le repérage de thèmes, qu'on découpe également en sous-thèmes. Une deuxième vise plutôt à hiérarchiser ces thèmes, c'est-à-dire à relever le sens des messages contenus dans les discours. Également, « le repérage des unités de sens dans un entretien ne peut se faire uniquement de manière linéaire, selon le modèle de l'explication de texte, mais par regroupements et comparaisons » (Guibert et Jumel, 1997 : 140). Ainsi, les éléments du discours sont confrontés pour relever les similitudes et les différences entre eux.

Mondada (2000) apporte des précisions quant à l'analyse de discours dans le cadre d'entretiens, précisément dans un contexte de description de la ville. Elle spécifie d'abord quelle relation les descriptions entretiennent avec les réalités auxquelles elles se réfèrent :

la description ne renvoie pas à une réalité externe, mais plutôt à la façon dont l'acteur se confronte à, gère, maintient et transforme la réalité sociale. À travers la description ce sont ainsi les modes de production de la description elle-même qui sont rendus disponibles et visibles : la description est une forme qui renvoie à son mode d'organisation et à celui de l'action dans laquelle elle est imbriquée avant qu'à un objet extérieur (Mondada, 2000 : 25).

Ainsi, il convient de porter une attention particulière à la structuration des éléments du propos. D'une part, la dénomination et la catégorisation de l'espace constituent un premier aspect fondamental. « Les toponymes et les syntagmes descriptifs renvoyant au quartier exhibent l'affrontement entre plusieurs logiques, professionnelles ou vernaculaires, aménageuses ou habitantes, privilégiant une morphologie synchronique des lieux ou bien leur histoire » (Mondada, 2000 : 156). D'autre part, les processus de repérage et de délimitation s'avèrent également centraux dans l'articulation de l'espace. Il importe donc de demeurer vigilant face à la façon dont un lieu est repéré par rapport à d'autres, ce qui contribue à le situer dans une configuration plus complexe. La délimitation des lieux s'opère quant à elle à travers des logiques diverses, comme celles de zonage ou encore de contraste, qui suppose l'identification de seuils et de frontières plus ou moins définies (Mondada, 2000).

Conclusion : vers l'explication empirique

En somme, nous avons pu au fil de ce chapitre poser les différents éléments utiles à l'opérationnalisation de notre démarche. En effet, cette dernière a pu se préciser à travers l'identification de référents empiriques précis ainsi qu'à travers le choix d'une stratégie de recherche adéquate pour notre problème.

Les prochaines sections visent d'une part à présenter les données recueillies lors de l'étude empirique et d'autre part à analyser les résultats et à tirer les conclusions finales relatives à notre questionnement de départ, qui aborde l'importance que revêt le chez-soi dans la construction des identités géographiques individuelles de résidents de communautés fermées du projet immobilier AlphaVille São Paulo.

3. Habiter en communauté fermée : présentation des résultats de l'enquête

Sur la base des entretiens menés auprès de 11 résidents de différents ensembles résidentiels sécurisés du projet AlphaVille de la région métropolitaine de São Paulo, le présent chapitre aborde d'abord leurs parcours géographiques et résidentiels, leurs espaces de vie et leurs territorialités, l'usage et le sens de leur résidence actuelle et finalement leurs aspirations résidentielles, liées à l'idée du chez-soi idéal. La présentation des résultats suit donc la structure en quatre parties de notre guide d'entretien.

3.1 Parcours géographiques et résidentiels

3.1.1 Parcours géographiques

Afin de comprendre les parcours géographiques des individus rencontrés, nous leur avons demandé de nommer et de décrire leur ville de naissance ainsi que toutes les autres villes où ils ont vécu par la suite. Bien que ces parcours s'avèrent assez diversifiés, ils se concentrent tous dans la région du Sud-Est du Brésil, plus précisément dans les États de São Paulo, Minas Gerais, et Rio de Janeiro, à l'exception de la ville de Maceio, de l'État d'Alagoas au Nord-Est du pays, où une répondante a passé une courte période⁹. Sur les 11 individus rencontrés, 4 ont grandi au centre de la région métropolitaine de São Paulo: ils ne sont donc pas majoritaires. Deux ont passé leur enfance à Rio de Janeiro, quatre au sein de plus petites villes de l'État de São Paulo et une dans de petites villes de Minas Gerais. Toutefois, parmi ces sept derniers répondants, cinq ont également vécu à São Paulo pour des périodes plus ou moins prolongées, par exemple durant les études ou alors en tant que transition une autre ville et AlphaVille. Ces trajectoires peuvent être synthétisées par le tableau ci-dessous.

TABLEAU VIII : Parcours géographiques des habitants d'AlphaVille

Répondants	Ville de résidence	Période de l'histoire personnelle
C-1	<ul style="list-style-type: none"> • Santos • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance • Études • Mariage et naissance des enfants
R1-1	<ul style="list-style-type: none"> • Osasco • Carapicuíba • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage • Naissance des enfants • AlphaVille
R12-1	<ul style="list-style-type: none"> • Ribeirão Preto • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage, naissance des enfants
18D-1	<ul style="list-style-type: none"> • Rio de Janeiro • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage • Changement d'emploi du conjoint • Naissance des enfants
R12-2	<ul style="list-style-type: none"> • Votupuranga • Ribeirão Preto • São Paulo • Ribeirão Preto • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance • Études • Études • Mariage, naissance des enfants
R11-1	<ul style="list-style-type: none"> • Campinas • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, très peu de souvenirs • Enfance, début de la vie professionnelle
R11-2	<ul style="list-style-type: none"> • Rio de Janeiro • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage • Changement d'emploi du conjoint • Naissance des enfants
R9-1	<ul style="list-style-type: none"> • São Paulo • Itapevi • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage, naissance des enfants
R2-1	<ul style="list-style-type: none"> • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance, mariage, naissance des enfants
M-1	<ul style="list-style-type: none"> • São Paulo • AlphaVille • Maceio • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance • Enfance, mariage • Naissance des enfants
M-2	<ul style="list-style-type: none"> • Guarani • Uba • Juiz de Fora • São Paulo • AlphaVille 	<ul style="list-style-type: none"> • Enfance • Enfance • Mariage • Naissance des enfants

⁹ Voir l'Annexe 5 pour une carte qui illustre la répartition des différentes régions géographiques du Brésil.

Ces parcours géographiques, liés étroitement à l'histoire personnelle des répondants, sont ponctués par les étapes marquantes que constituent l'enfance, les déménagements pour les études universitaires ou la carrière, le mariage et finalement la naissance des enfants par exemple. La description de ces parcours permet de relever une relative homogénéité au sein de l'échantillon en ce qui a trait au type de ménage; à l'exception d'un répondant qui est célibataire, tous les autres sont mariés et ont des enfants. D'ailleurs, le projet de vie familiale s'avère d'une grande importance dans le mouvement vers AlphaVille :

On a décidé de venir vivre à AlphaVille quand je suis tombée enceinte de ma troisième fille, parce que c'est un endroit plus tranquille [...] qui offre plus de sécurité, parce qu'on allait pouvoir s'installer dans une maison, parce que la famille grandissait. [...] ce qu'on voulait c'était vivre dans une maison, ne plus vivre dans un appartement. N'est-ce pas, avec des enfants, ce n'était pas agréable (M-2)¹⁰.

Malgré la diversité des villes au sein desquelles les répondants ont évolué, les conditions de vie qui y ont changé au fil du temps constituent un point commun au sein de plusieurs discours. Les répondants décrivent deux époques distinctes : un passé où la rue représentait un espace de convivialité, où il était possible de vivre avec tranquillité et un présent où la vie en ville est marquée par la violence, l'insécurité et la méfiance :

Rio est une grande ville eh... très belle, nous avons grandi je crois un peu différemment de la façon dont y vivent les gens aujourd'hui. Il n'y avait pas la violence qu'il y a aujourd'hui, dans les grandes villes... Ce n'est pas très différent de São Paulo. Mais on a grandi, on vivait dans une maison, on jouait dans la rue. On se promenait à bicyclette, on connaissait les voisins, on vivait dans la rue. Alors on a grandi avec liberté. Et... mon mari aussi. Il est aussi de Rio, il a aussi grandi dans une maison, de cette même façon (R11-2).

Alors, dans le quartier de la Lapa¹¹ [...] comme ça fait longtemps, c'est-à-dire dans la décennie 1980, je peux dire [...] qu'il n'y avait pas encore de préoccupation liée à la violence. Nous avons quitté pour chercher une qualité de vie. Je me souviens d'entendre mon père : "je m'en vais dans un meilleur quartier". Mais pas... nous habitions dans une maison, il y avait un portail, il y avait un jardin devant la maison [...], c'était très agréable. Les gens jouaient encore dans la rue, c'était un quartier très agréable. Tu y vas aujourd'hui, c'est une autre réalité. Les gens sont très fermés. Mais ma réalité à cette époque était très agréable aussi. C'est probablement différent aujourd'hui. Je ne connais pas, je n'ai pas maintenu de contacts là-bas, mais parfois je visite, je passe, et... ça a changé, beaucoup changé (M-1).

¹⁰ Il convient de souligner que lors de la traduction des verbatim, nous avons voulu assurer la meilleure lisibilité possible en français. La formulation peut donc différer légèrement des propos des répondants, à l'origine en portugais.

¹¹ Quartier de la Zone Nord de la ville de São Paulo.

Cette répondante, originaire de Ribeirão Preto, de l'État de São Paulo, exprime une réalité similaire pour cette plus petite ville :

Alors, c'est une grande ville, mais seulement... comme il y a un peu de violence aujourd'hui, elle migre maintenant vers les communautés fermées. [...] C'est une ville où les gens qui ont un peu plus de moyens, ils commencent à faire le choix d'habiter en communauté fermée (R12-1).

Comme mentionné précédemment, la ville de São Paulo s'insère dans les trajectoires géographiques de la grande majorité des individus rencontrés. Plusieurs la décrivent comme une ville riche de ressources et de culture, mais aussi comme une ville anonyme, où il est difficile de s'intégrer et de développer des relations sociales.

[C'est] une ville où il y a tout, où il y a une partie culturelle très développée, tu as aussi la partie consommation qui est très forte, tu as accès aux meilleures choses, aux meilleurs produits... Mais c'est une ville, je ne sais pas, une ville de pierre à mon avis, c'est une ville où il est difficile de vivre, de réussir à se faire des amis, principalement la ville de São Paulo, je crois que c'est un peu différent du quartier AlphaVille. C'est même pour cette raison que j'ai fini par venir ici, et aujourd'hui je suis très heureuse de vivre ici, je me suis fait beaucoup d'amis et tout. J'ai passé... les premières années à São Paulo sont très difficiles pour qui est de l'extérieur parce que le *paulistano*¹² de manière générale est beaucoup plus fermé (18D-1).

La ville de São Paulo est fantastique, je trouve la ville de São Paulo merveilleuse, en ce qui a trait à tout ce qu'elle offre en termes de sorties, de... de culture, de loisirs, tu as beaucoup de choses, on la compare même... parfois tu as plus de pièces à l'affiche dans la ville de São Paulo que tu en as à New York, parfois tu lis ça. Eh... les restaurants. N'importe quel type de nourriture que tu peux imaginer tu peux trouver dans la ville de São Paulo. Mais... malheureusement, il y a le problème d'une grande et... d'un pays comme le Brésil, où tu as... un taux de criminalité très haut et... malheureusement, tu dois sortir de la ville et vivre comme je vis aujourd'hui (R9-1).

La description que les répondants font d'AlphaVille se démarque par la forte dimension vécue qu'ils y intègrent par rapport à la description qu'ils font des villes de leur passé, souvent plus factuelles (intégrant des informations telles la localisation de la ville, sa taille ou ses principales activités économiques par exemple). Les individus l'opposent surtout aux *grandes villes* et au mode de vie qu'elles supposent :

J'ai habité à São Paulo, deux ans je crois, et ensuite nous avons pris la décision de venir à AlphaVille. Pour que les enfants puissent avoir plus d'espace, plus de liberté, eh... plus de sécurité, n'est-ce pas, c'est ce que je crois qu'AlphaVille nous offre... Être à la maison en sécurité, mon mari voyage beaucoup alors je reste souvent seule à la maison. Alors, ce n'était

¹² Habitant de la ville de São Paulo.

pas possible... aujourd'hui ce n'est pas possible d'habiter une maison en sécurité à São Paulo, à Rio de Janeiro ou dans une autre grande ville. Il faut avoir une maison avec un mur, avec un garde de sécurité, avec un système de caméras... c'est-à-dire qu'en réalité tu deviens le prisonnier de ta maison. Et ici il existe la possibilité de vivre en liberté (R11-2).

En effet, pour les personnes interrogées, AlphaVille, ce n'est pas São Paulo. AlphaVille est autonome par rapport au centre de la métropole dans leurs descriptions, à la fois parce qu'il est possible d'y trouver tous les services pour répondre à ses besoins et parce qu'il possède des caractéristiques bien différentes, et donc suppose un mode de vie distinct. AlphaVille semble pour plusieurs correspondre à un idéal. Pour certains, cet idéal est celui d'une petite ville *de l'intérieur*¹³, pour d'autres celui de la banlieue américaine ou d'un quartier au sein duquel il est possible d'entretenir des relations de proximité avec les autres habitants. Dans tous les cas, AlphaVille constitue un lieu où on peut circuler en liberté, où les gens sont ouverts et prêts à s'entraider, et finalement où on peut élever une famille avec tranquillité.

Ici ce n'est pas, ce n'est pas São Paulo. Ici c'est une autre municipalité, nous avons quitté Ribeirão Preto pour venir ici justement parce qu'il n'y avait pas les mêmes caractéristiques qu'à São Paulo. São Paulo est beaucoup plus grande, elle a... c'est une grande ville où il y a beaucoup de trafic, beaucoup... j'ai peur de la violence, [...] je suis venue avec de jeunes enfants, alors nous avons choisi de venir à AlphaVille parce qu'elle ne possède pas les caractéristiques d'une si grande ville. Elle conserve encore beaucoup de caractéristiques d'une petite ville, de... où les gens se connaissent, fréquentent les mêmes lieux, tu te fais des amis avec plus de facilité parce que tu rencontres les gens ici. À São Paulo, à cause de différences géographiques, même de trafic, de travail, tu ne rencontres pas tant de gens (R12-1).

AlphaVille? C'est comme si c'était une ville de l'intérieur, parce que les gens se connaissent, tu... peu importe où tu arrives, si tu vas dans une laverie, la personne sait ton nom, connaît ton enfant, tu sais le nom de son enfant, tu vas dans une boutique, la personne te connaît. Et... les gens ici s'aident. Alors par exemple, à l'école... il y a d'autres enfants à l'école qui ont des activités en dehors de l'école avec ton fils, donc il existe un système de covoiturage, de... « Ah, peux-tu amener mon fils au Club? Peux-tu le prendre à l'école pour moi? Peux-tu le laisser à la maison? » Il existe cette chose, comme si c'était une communauté, tout le monde s'aide, et tout le monde se connaît. Encore aujourd'hui. Parce que ça n'arrête toujours pas de croître. Mais il y a encore cet aspect agréable, tout le monde se connaît, et... il y a cette habitude de s'aider. Je crois qu'il serait difficile d'avoir la même chose à São Paulo. C'est quelque chose de plus... individualiste, les gens [...] São Paulo est plus individualiste, j'ai des amis qui ne connaissent pas les mères des amis de leurs enfants. Ici il y a quelque

¹³ La ville de l'intérieur (*cidade do interior*) est une ville indépendante de la capitale d'un État donné, indépendante de sa région métropolitaine. Nous sommes portées à croire que la référence est ici la ville de l'intérieur de la région sud-est du Brésil, région qui s'est d'abord développée indépendamment des capitales / métropoles grâce à des activités comme l'agriculture. En ce sens, elles se distinguent par la qualité de vie qu'elles offrent des villes de l'intérieur du Nord et du Nord-Est, région où les plus petites villes indépendantes des capitales sont peu développées.

chose de la ville de l'intérieur... dans ta ville ça s'appelle banlieue? Je ne sais pas... C'est que banlieue ici c'est péjoratif. La banlieue c'est... la périphérie, c'est une chose... un endroit plus pauvre... Mais je dirais quelque chose de l'intérieur, une ville de l'intérieur, qui est petite, où tout le monde se connaît, où tout le monde s'aide. Je trouve ça très bien ici (R11-2).

Le quartier AlphaVille est selon moi quelque chose de précieux qu'offre São Paulo, parce qu'il se destine à ceux qui cherchent à vivre dans une maison, de façon plus liée... à l'air pur, aux activités extérieures, à la verdure, avec sécurité [...] on ne peut pas dire que ce soit totalement sécuritaire, mais c'est certainement beaucoup plus sécuritaire que São Paulo, où n'importe quel endroit, et tu peux laisser la porte ouverte, c'est un style de vie très suburbain, de la banlieue. Je crois que... le style est semblable aux banlieues américaines, on cherche dans les communautés fermées ce que peut-être dans les autres pays tu as dans la ville entière, dans les rues. Ici, malheureusement, à cause de la sécurité, on devient un peu fermé pour réussir à atteindre ce style de vie plus familial, pour qui veut habiter dans une maison, pour qui veut que ses enfants jouent dans la rue... alors, je décris AlphaVille comme ça, c'est un quartier accueillant, très accueillant, les voisins sont ouverts, les gens sont très disposés à se faire des amis, à offrir la maison, à aider. Alors pour moi ça a été une découverte tu sais, parce que j'ai beaucoup d'amis ici, j'ai deux fils, et eux aussi, ils adorent, je peux leur donner une qualité de vie bien meilleure que ce que je pourrais leur donner à São Paulo. Ils vont au Club, il y a de l'espace, il y a... ils peuvent jouer, se promener à bicyclette, en planche à roulettes, sans avoir cette préoccupation qu'ils se fassent heurter par une voiture ou qu'il y ait un quelconque problème, c'est très différent, j'aime beaucoup ici (18D-1).

Les résidents de plus longue date mettent en évidence les changements qu'a connus la région¹⁴ au fil des années. Selon eux, la croissance qu'il connaît lui permet de gagner en autonomie, de dépendre de moins en moins du centre de la métropole. Cependant, ce développement entraîne aussi une crainte de perte de ses caractéristiques de petite ville, de communauté.

Alors moi, [...] ayant grandi ici, ce que je pense, je trouve AlphaVille très positif. [Les premiers temps,] tout le monde se connaissait, [comme] une petite ville de l'intérieur, n'est-ce pas. Le concepteur, qui était Takaoka, venait jusqu'à notre maison pour demander ce qui manquait, ce qui ne manquait pas, alors cette relation était très intime... cette relation de croissance. Les gens évoluaient ensemble, alors quand quelqu'un venait construire une nouvelle maison, on allait frapper à la porte, on apportait [...] un gâteau, "soyez bienvenu", on cherchait à savoir s'il y avait des enfants. [...] Alors cet AlphaVille que je te décris,

¹⁴ Les répondants emploient une diversité de mots pour désigner AlphaVille : quartier, ville, région, etc. Pour notre part, nous faisons le choix d'utiliser le terme région, en se référant à la signification que lui donne Agier. L'auteur souligne en effet l'utilité d'une telle notion pour appréhender des aires sans *a priori* de limite ou d'échelle, dont les frontières sont floues, mais qu'on reconnaît tout de même comme entités distinctes au sein de la ville. De telles régions renvoient à la cartographie imaginaire de différents acteurs urbains, qui se font des idées, des images sur différentes parties de la ville et catégorisent l'espace en conséquence (2009 : 36). Dans le cas d'AlphaVille, qui ne possède pas de limites institutionnelles précises, mais que les habitants reconnaissent comme entité distincte et dont la taille dépasse l'échelle de proximité propre au quartier, une telle désignation s'avère à notre sens tout à fait appropriée.

c'était un AlphaVille qui n'avait pas de prestation de services [...] La prestation de services était très mauvaise au début. Mais on a vécu comme ça une... une société qui était en train de se former, les gens se connaissaient et s'aidaient, c'était positif dans ce sens. Et... plus uni peut-être [...]

[Comme] je peux faire cette analogie de l'avant et de l'après, je vois un AlphaVille avec beaucoup plus d'options, aujourd'hui tu ne dépends plus de São Paulo, aucunement, élever un enfant ici aujourd'hui... Anciennement je dépendais, à l'époque de l'adolescence, de la voiture par exemple [...] des parents pour le transport, à São Paulo, à l'université, à l'école, à un cours. Aujourd'hui non, tu as absolument tout ici, avec qualité, avec... tu peux choisir, il y a plusieurs écoles d'anglais, il y a plusieurs écoles pour les enfants, alors aujourd'hui il y a plus de qualité. Qu'est-ce qui se perd? Il se perd cet... cet... cet aspect de... de se connaître les uns les autres, cette identité de l'intérieur, elle se perd un peu. [...] Alors je crois que c'est ça la différence. On gagne en prestation de services, on perd un peu de cet aspect de... des amis, de cette caractéristique de l'intérieur, du *countryside*, n'est-ce pas... c'est ce que je crois (M-1).

En somme, à travers les récits des résidents, malgré la diversité des parcours, il ressort une certaine vision commune de la ville. Pour eux, elle s'avère en crise comme milieu de vie, elle apparaît à leurs yeux pratiquement « invivable et inhumaine » (Morel-Brochet, 2007). Par exemple, plusieurs reconnaissent les attraits de la métropole de São Paulo, ses richesses et ressources, mais ne désirent pas y vivre. En réalité, plus spécifiquement, c'est surtout une critique de ce que la ville est *devenue* qu'élaborent ces résidents. En ce sens, leurs discours s'apparentent à celui des résidents d'ensembles résidentiels sécurisés d'Amérique latine auxquels s'intéresse Capron (2006), qui dénoncent également les évolutions de la ville. Ils rejoignent également ceux de vieux résidents de Porto Alegre, qui opposent, à l'égard de leur expérience de vie en ville, le chaos du temps présent au passé. Ils relatent ainsi une crise du « cela n'existait pas auparavant », se référant principalement à la violence, à sa banalité et à sa proximité croissantes (Eckert, 2002).

AlphaVille, milieu de vie choisi par nos répondants, semble pour plusieurs représenter une alternative heureuse à la grande ville (Coy, 2006). On peut y vivre en sécurité, avec tranquillité, et il est possible d'y entretenir des relations sociales de proximité, ce qui ne l'est pas en ville, perçue comme anonyme. Morel-Brochet, dans le contexte d'une étude sur les modes d'habiter d'individus issus de différents milieux, mentionne que les espaces où les liens de voisinages les plus serrés ont été observés sont ceux « qui offrent une relative

homogénéité sociale : professions, cycle de vie, date d'arrivée » (2007 : 28). C'est bien le cas des résidents rencontrés, en grande majorité au même point dans leur histoire personnelle, cherchant un contexte favorable à la réalisation d'un projet de vie familiale, d'un cadre de vie idéal pour voir grandir leurs enfants.

Également, les transformations que connaît AlphaVille, qui gagne toujours plus d'autonomie par rapport au centre de la métropole de São Paulo, ne sont pas sans rappeler celles que connaissent les périphéries des villes québécoises (Brais et Luka, 2002, Ramadier et Després, 2004), qui de plus en plus gagnent des attributs traditionnellement propres aux secteurs plus centraux : accessibilité des services, mixité des usages. La parole des individus interrogés reflète donc les mutations que connaissent les formes contemporaines de l'urbain. Ces mutations revêtent toutefois des significations spécifiques au sein de la métropole de São Paulo – tout comme d'autres villes brésiliennes d'ailleurs – qui ont vu leur structure socio-spatiale transformée au fil des dernières années (Caldeira, 2000). Ces métamorphoses urbaines (Carlos, 2007) exercent d'ailleurs une incidence sur la façon dont les habitants vivent non seulement la ville, mais également l'espace domestique. Au fil de ces parcours géographiques se développe également une expérience de l'espace intime, du chez-soi, elle aussi en constante évolution.

3.1.2 Expérience résidentielle

Ainsi, après avoir questionné les participants sur les différentes villes où ils ont vécu, nous leur avons demandé d'identifier et de décrire plus précisément les résidences qu'ils ont occupées au cours de leur vie. Tout comme les parcours géographiques, l'expérience résidentielle des individus rencontrés s'avère assez diversifiée. Tous ont passé au moins une partie ou encore la totalité de leur enfance dans une maison unifamiliale. Trois personnes ont déjà habité une résidence en communauté fermée avant d'habiter AlphaVille. Quatre ont résidé en appartement au sein d'AlphaVille, quatre y ont occupé plus d'une maison unifamiliale en communauté fermée, alors que seulement quatre n'ont occupé que leur résidence actuelle au sein du secteur.

Pour les répondants, l'expérience résidentielle, surtout celle de l'enfance, est intimement liée au vécu de la rue, de la sociabilité :

La maison de mon enfance était une maison dans un quartier ancien de la ville, et j'y ai habité jusqu'à mes 17 ans, c'est-à-dire durant la période de mon enfance et de mon adolescence. C'était une maison où on jouait dans la rue, ça c'était dans la décennie 1970, début de la décennie 1980. Alors on jouait dans la rue, il y avait les amies chez les voisins, c'était une maison où les gens se rencontraient, les voisins restaient dans la porte de la maison le soir, pour discuter, parce qu'il fait très chaud à Ribeirão, très chaud, alors les gens communiquaient (R12-1).

L'appartement? Il était un peu plus grand que la maison, et il y avait un espace de loisirs en bas, il y avait beaucoup d'amis du même âge. Alors on jouait beaucoup en bas. On jouait... à des jeux comme... la cachette, la corde à sauter, on patinait... des jeux avec un ballon... Parce qu'il y avait un grand garage en arrière où on jouait [...] et bien qu'il s'agissait un édifice d'appartements... il n'y avait pas encore cette question de violence et tout. Le mur était bas, le portail était toujours ouvert et... tout le monde se connaissait dans la rue. On connaissait les enfants [...] de l'édifice voisin, de l'édifice d'en face, on organisait des fêtes dans la rue, alors on montait des tentes, et... on connaissait tout le monde dans la rue, on jouait dans la rue, on descendait la rue en patins, on montait, on se promenait à bicyclette [...] On avait encore... malgré qu'on habitait en appartement on avait encore... j'ai eu cette adolescence, enfance, adolescence à jouer dans la rue (R11-2).

Tout comme les individus interrogés relatent les mutations de la vie urbaine au fil du temps, ils parlent également des modifications auxquelles doit se soumettre la maison, à mesure qu'augmentent la violence et le sentiment d'insécurité :

C'était une maison à deux étages, jumelée, alors c'étaient des blocs de trois, une rue très mouvementée, où passaient des autobus. Mais tout était facile d'accès, c'était dans la zone Nord, et il y avait un accès très facile aux voies principales et... avec le temps, alors ça c'était dans les années 1970, c'était très agréable. Même que la maison avait un portail bas, seulement pour ne pas que les animaux entrent. Mais avec le temps, c'est devenu dangereux, c'est devenu violent, alors une clôture a été installée autour de la maison, on a ajouté de grands barreaux au portail, et là tu... on a commencé à réaliser qu'on vivait enfermés. Pour sortir dans la rue le soir tu devais regarder, ce qui n'existait pas dans la ville de l'intérieur, et qui n'existait pas il y a 20 ou 30 ans. Alors c'est devenu compliqué dans cette région, dans cette maison (R11-1).

Pour la plupart, après l'époque de l'enfance dans la maison familiale, les répondants décrivent la période qui suit le mariage, qui pour la majorité se déroule dans un appartement. Cependant, cette période constitue souvent une transition pour le couple; l'intention de déménager dans une maison pour réaliser un projet familial apparaît rapidement.

Alors je me suis mariée et je suis allée vivre dans un appartement, j'ai vécu dans un appartement de deux chambres, salon, cuisine, salle de bain et... pièce pour employée. Le genre d'appartement qu'on achète quand on se marie. Et... mais ça a été bien. Mes filles sont nées là aussi, et c'était dans le quartier Brooklin, qui est près du quartier Campo Belo, et... une zone très commerciale, avec beaucoup de banques, beaucoup de trafic, très mouvementée. Alors pour les enfants, avec des jeunes filles, pour jouer c'était seulement dans le jardin de l'immeuble. Alors, un endroit où c'était impossible de se promener à bicyclette... même que le dimanche mon mari sortait et [allait] s'amuser avec les bicyclettes dans le stationnement du supermarché, [...] elles allaient s'y promener à bicyclette. Donc, concernant des motifs pour lesquels nous avons décidé de quitter São Paulo pour vivre dans une maison, c'est que là-bas, il n'y avait pas... je ne me serais pas sentie en sécurité d'acheter une maison à São Paulo (R9-1).

Mais là, on a eu... mes fils sont nés en premier, mes premiers sont des jumeaux, alors... c'est devenu serré dans l'appartement et on a décidé de déménager dans une maison et... pour qu'ils puissent avoir l'enfance qu'on a eue, quelque chose de semblable à l'enfance qu'on a eue. Plus d'espace, plus de liberté (R11-2).

Bien que les résidents détiennent l'expérience d'une variété de types de résidence, il semble que la maison d'origine occupe une place importante au sein de ces trajectoires. En effet, il semble que les résidents cherchent à retrouver au sein d'Alphaville une partie de l'expérience résidentielle de leur enfance, qui s'insère en quelque sorte dans un passé idéalisé :

Ma maison était une petite maison, ce n'était pas une maison comme on en trouve à AlphaVille, où les maisons sont grandes. On habitait dans une petite maison, mais c'était une maison qui avait un terrain, ma mère... on n'avait pas de piscine, mais ma mère montait une piscine, quand il faisait chaud, elle remplissait la piscine, ou on s'arrosait avec le boyau et... la porte restait déverrouillée, on allait dans la rue, on se promenait à bicyclette, il n'y avait pas beaucoup de trafic de voiture, il n'y avait pas de danger. *Plus ou moins comme notre maison aujourd'hui n'est-ce pas?* Tu ouvres la maison et tu sors dans la rue. La différence c'est que tu es dans une communauté fermée, mais ça aujourd'hui... c'est impossible... ce n'est pas possible d'avoir une maison dans la rue aujourd'hui. Ni à São Paulo, ni à Rio (R11-2).

Ainsi, ces récits des répondants illustrent comment « [chacun] habite avec sa propre histoire, l'histoire de ses séjours dans les lieux, et cela imprègne ses désirs comme ses rejets, ses manières de faire » (Morel-Brochet, 2007 : 24). En effet, la dimension mémorielle des lieux habités joue un rôle important dans les choix résidentiels. Chez les résidents d'AlphaVille, tout comme ceux de communautés fermées de Montevideo (Alvarez-Rivadulla, 2007), une représentation nostalgique du passé marque cette mémoire des lieux. Également, comme souligné par Low (2001) pour New York et San Antonio, une

perception de l'augmentation de la violence, et donc du même coup du sentiment d'insécurité influence les trajectoires et les choix d'habitat de ceux qui résident au sein d'ensembles résidentiels sécurisés.

Dans un autre ordre d'idées, la façon dont les individus intègrent la fréquentation de la rue et la sociabilité qui y a cours à leur expérience résidentielle confirme la tension constante qui existe entre l'espace domestique et l'extérieur. Ainsi, tel que le souligne Morel-Brochet, « l'homme habite au-delà de son espace domestique : le dehors, les lieux et les milieux où s'ancre sa vie et qu'il marque de son empreinte. La présence des milieux dans l'habitation est telle que leur appréciation influe sur celle du dedans, de l'intérieur » (2007 : 24). L'objectif des prochaines sections est justement de saisir, d'une part à travers les pratiques de la ville des individus rencontrés et d'autre part à travers les usages et les significations de leur chez-soi comment se module cette relation avec l'extérieur à partir de l'espace domestique, et ce, à travers leur expérience actuelle d'habitants de communautés fermées.

3.2 Pratiques et territorialités

3.2.1 L'espace de vie des résidents d'AlphaVille : quelle pratique des espaces de la métropole?

C'est en questionnant les résidents d'AlphaVille sur leurs itinéraires quotidiens qu'il est possible d'esquisser leurs espaces de vie. Conséquemment, nous nous intéressons aux lieux qu'ils fréquentent pour le travail, pour les achats quotidiens et pour les loisirs, en portant une attention particulière aux pratiques associées aux espaces collectifs au sein même des communautés fermées. Nous questionnons également la fréquence des sorties, étant donné notre objectif de mesurer le poids relatif de la résidence au sein de ces pratiques spatiales. Principalement, il en ressort que l'espace de vie des individus rencontrés s'avère grandement concentré autour d'AlphaVille :

J'essaie de faire ma vie ici à AlphaVille. Présentement je ne travaille pas, mon mari travaille à São Paulo et... j'essaie de faire presque tout à AlphaVille, c'est rare pour moi d'aller à São Paulo pour résoudre quelque chose (R11-2).

Tout d'abord, de façon surprenante, les lieux associés au travail se situent à proximité de la résidence, au sein même d'AlphaVille. Il convient toutefois de rappeler que la majorité de l'échantillon ne possède pas d'emploi à temps complet. En fait, seuls deux des résidents rencontrés sortent tous les jours de la maison pour travailler, tous deux au sein de leur propre entreprise localisée dans le secteur. Deux ont installé leur bureau au sein même de leur résidence, et deux autres travaillent à temps partiel dans des écoles d'AlphaVille. Les cinq autres répondants ne possèdent pas d'emploi, il s'agit plus précisément de deux retraitées et de trois mères de famille. Certaines femmes rencontrées mentionnent que leur mari travaille au centre de la métropole, mais d'autres mentionnent également que leur emploi est localisé à proximité de la résidence.

Ainsi, bien qu'une partie de notre échantillon ne s'avère pas actif professionnellement, de façon générale, la localisation des activités professionnelles ne correspond pas à la tendance relatée par plusieurs auteurs, qui exprime une augmentation de la distance entre la résidence et le lieu de travail. Bonvalet et Bringé (2010) affirment par exemple que dans la région de l'Île-de-France, le développement au cours des 25 dernières années d'un nouveau mode de vie urbain en périphérie du centre de l'agglomération se base sur une séparation entre le domicile et le lieu de travail. En ce qui a trait à l'agglomération de Québec, Bédard et Fortin (2004) notent que l'étalement urbain s'accompagne d'une mobilité de plus en plus souple et étendue, autant pour la sociabilité que pour le travail. Les habitants d'AlphaVille rencontrés semblent plutôt chercher à localiser leur lieu de travail près du domicile. Certains qui travaillaient auparavant au centre de la région métropolitaine ont d'ailleurs déplacé leurs activités professionnelles pour s'en approcher. De façon similaire, ce résident, qui a établi son bureau à la maison, parle justement de son effort pour limiter les déplacements associés à ses activités professionnelles:

Alors, dernièrement j'essaie... avant je... au début je prenais des contrats dans tous les coins. Mais arrive un moment où tu découvres que... parfois ça ne vaut pas la peine, tu voyages. J'essaie de concentrer ça plus près d'ici (R1-1).

Les achats quotidiens s'effectuent également à l'échelle de la proximité. Pratiquement sans exception, les individus rencontrés fréquentent les supermarchés, les pharmacies et autres petits commerces de la région. Les pratiques associées aux loisirs s'avèrent être les plus étendues. Bien qu'une bonne partie d'entre elles s'effectuent au sein d'AlphaVille même, quelques répondants fréquentent également les localités voisines, par exemple le centre de Santana de Parnaíba. De plus, tous disent fréquenter le centre de la métropole à cet effet, selon une fréquence variable. São Paulo représente finalement une destination pour les loisirs, en particulier pour la partie culturelle, encore peu développée au sein d'AlphaVille. Plusieurs résidents insistent sur le caractère rare, ponctuel de la fréquentation du centre la métropole.

Je vais à São Paulo quand je vais me promener, lorsque je vais à un restaurant différent ou que j'amène mon fils au musée, mais c'est rare. Je finis par faire tout ici. Par exemple, si je suis à São Paulo pour le travail, si j'ai amené une cliente au centre commercial, qu'elle a fait ce qu'elle avait à faire et qu'elle est partie, si je dois faire un cadeau, prendre un médicament, je le fais là, il n'y a pas de problème. Mais en général, je ne sors pas d'ici juste pour faire ça, je résous ça ici (C-1).

Mais on va aussi à São Paulo, on y va. Pour manger au restaurant, ça on a l'habitude... mais ce n'est pas toujours comme ça, parfois on passe deux, trois mois sans aller à São Paulo. On reste plutôt près d'ici (R12-2).

Les communautés fermées offrent généralement des équipements de loisirs et de rencontre. La plupart des résidents questionnés disent utiliser les équipements disponibles au sein des ensembles résidentiels selon une fréquence qui varie de l'utilisation quotidienne à une utilisation ponctuelle, en passant par une utilisation hebdomadaire. Les équipements utilisés sont surtout les espaces extérieurs pour les activités sportives, tels les terrains de tennis, de soccer ou encore les pistes de course. Certains disent également fréquenter les fêtes communautaires organisées au sein de l'ensemble résidentiel (cela varie cependant selon ce qu'offre chaque communauté fermée). Également, l'utilisation de ces équipements partagés est parfois diminuée à cause de la fréquentation du Club (*l'AlphaVille Tennis Clube*), qui offre plusieurs équipements et services similaires et dont l'adhésion est ouverte aux résidents de tous les ensembles résidentiels du développement AlphaVille. C'est ce qu'exprime cette femme :

Non, non. Non. Parce qu'on a accès au Club, on a accès à un groupe de course et de marche duquel on fait partie, à l'extérieur de la communauté fermée.

Alors ces activités c'est plutôt à l'extérieur de la communauté fermée¹⁵.

À l'extérieur de la communauté fermée.

Mais dans...

Des groupes d'amis. Plus à l'intérieur d'AlphaVille qu'à l'intérieur de l'ensemble résidentiel (M-2).

En ce qui a trait à la fréquence des sorties, une importante majorité de répondants affirme avoir à sortir tous les jours de la maison. Parmi les trois seules personnes qui affirment ne pas avoir à sortir tous les jours, deux sont retraitées et la troisième possède son bureau au sein même de sa résidence. Parmi les huit personnes qui disent sortir tous les jours, trois d'entre elles travaillent, alors que les autres doivent sortir pour les achats routiniers, mais également beaucoup en fonction de la routine des enfants, dont ils doivent assurer le transport :

Quotidiennement. Il y a une chose dont on dépend beaucoup ici, où on vit... c'est la voiture. [...] Parce que rien ne se fait à pied, rien ne se fait... tout dépend... les enfants sont dépendants de nous, ils ne peuvent rien faire seuls (M-2).

C'est chaque jour. Je descends tous les jours ici en fonction de [la routine des enfants], pas nécessairement pour ce type d'achats, pour toujours acheter quelque chose. Mais je vais... je la laisse au piano, et là je vais jusqu'au centre commercial, je prends un café ou... alors je reste dans la voiture à lire quelque chose (R11-2).

Alors que les sorties sont fréquentes durant la semaine, plusieurs affirment apprécier demeurer plus près de la maison durant les fins de semaine, une fois libérés des contraintes de la routine du travail et de l'école :

La fin de semaine, comme mon mari travaille à São Paulo et qu'il y va et revient tous les jours, la fin de semaine généralement il veut rester à la maison, n'est-ce pas. Alors [...] mes enfants aiment recevoir des amis à la maison, mon mari aime cuisiner, alors on fait toujours quelque chose comme ça. Donc, à la maison (R11-2).

Il y a des fins de semaines parfois où... je ne sors même pas de la communauté fermée. Parfois on.... Quand on ne sort pas pour manger, on finit par se rassembler... c'est que j'ai des amis ici, ma belle-mère habite ici. Alors on fait toujours quelque chose, on ne reste pas seuls, c'est rare qu'on ne reste seulement entre nous, mais... il y a des fins de semaine où on finit par rester ici (R12-).

¹⁵ Les passages en italiques dans les citations font référence aux paroles de l'étudiante chercheuse.

Une retraitée dit grandement apprécier pouvoir passer plus de temps à la maison maintenant qu'elle ne travaille plus :

Je crois que parce que j'ai travaillé toute ma vie, j'adore rester à la maison. J'aime beaucoup rester à la maison. Eh... je crois que parce que j'ai travaillé toute ma vie, j'ai toujours travaillé, alors rester à la maison pour moi c'est la meilleure chose qui existe, tu sais (R2-1).

Les pratiques des résidents d'AlphaVille rejoignent en partie la logique que décrit Carpentier, qui identifie à cet égard des stratégies différenciées selon le caractère libre et contraint des activités. « Les activités contraintes, par exemple faire les courses, favorisent une logique de proximité et de gain de temps, tandis que les activités libres offrent un choix plus large » (2007 : 13). Toutefois, il demeure que les pratiques ne correspondent pas tout à fait à ce que plusieurs identifient comme la tendance actuelle : une mobilité accrue, que ce soit pour le travail ou la sociabilité (Bédard et Fortin, 2004). De tels comportements de mobilité feraient échos à l'éclatement des morphologies urbaines dorénavant davantage caractérisées par la polycentricité que par le modèle classique centre/ périphérie (Ramadier et Després, 2004). Cependant, pour les habitants rencontrés, en plus des achats quotidiens, une partie importante des activités professionnelles et de loisirs s'effectuent près du lieu de résidence, au sein même d'AlphaVille. En ce sens, ces pratiques spatiales se distinguent également de celles que décrit Capron (2006) pour les résidents d'ensembles résidentiels sécurisés d'Amérique latine, largement polarisées par les voies express. Dans le cas présent, AlphaVille s'est développé au fil des années en tant que centralité, et se pratique davantage en tant que lieu de proximité. Toutefois, tout comme le souligne Capron (2006) dans son étude, les habitants des ensembles résidentiels sécurisés vont peu en centre-ville. Ces constats se distinguent également de la façon dont Ascher (1998) décrit les pratiques de l'habitant métropolitain : éparpillées au sein de l'aire métropolitaine et laissant peu de place aux relations de voisinage et aux activités de proximité. Entre les échelles extrêmes du logement et de l'agglomération, l'échelle intermédiaire de proximité concentre une partie importante des pratiques des résidents d'AlphaVille. Les représentations que les individus détiennent de l'espace urbain sont toutefois susceptibles d'influencer les comportements de mobilité, comme l'ont notamment relevé Ramadier et Després (2004) chez des résidents

d'une banlieue de l'agglomération de Québec. Les valeurs que les habitants d'AlphaVille attribuent aux différents lieux qu'ils fréquentent ou qu'ils évitent au sein de la métropole constituent donc un élément susceptible d'expliquer de telles pratiques plutôt centripètes, relativement concentrées autour de la résidence.

3.2.2 Valeurs associées aux lieux fréquentés : des pratiques aux territorialités

Les lieux préférés des résidents interrogés s'avèrent assez diversifiés. Bien que pour certains (plus précisément, pour trois répondants) ils se concentrent au sein même de la région d'AlphaVille, incluant par exemple la communauté fermée elle-même et le Club AlphaVille, ce n'est pas le cas de la majorité.

Ma communauté fermée, le Club, on va beaucoup au Club, presque tous les jours, on fait du sport, eh... des restaurants ici, peu à São Paulo, je vais très peu à São Paulo (R12-1).

Un nombre égal de répondants ne nomment que des quartiers, rues, parcs ou lieux plus spécifiques (restaurants, salles de spectacles) de la ville de São Paulo comme endroits qu'ils préfèrent fréquenter. Pour les autres, c'est-à-dire près de la moitié des individus interrogés, ces lieux sont plus étendus : ils se localisent à São Paulo, au sein d'AlphaVille ou encore à Santana de Parnaíba, une des municipalités à laquelle appartient AlphaVille :

On va, on va beaucoup dans des restaurants à São Paulo. Mais... ici à AlphaVille il y a des options de restaurants. On... on profite de notre région aussi. Santana de Parnaíba par exemple qui est près d'ici, on a quelques options de loisirs là-bas. Par exemple le dimanche, à Santana de Parnaíba il y a de la musique sur la place [...] à Santana de Parnaíba on sort chanter des chansons dans la rue, on... cela arrive ici aussi, et on y va. Alors pour ces choses-là on profite de notre région aussi (M-2).

Quant aux types de lieux mentionnés, ceux-ci s'avèrent également assez variés. Bien que certains soient des lieux exclusifs, fermés et à accès contrôlés (par exemple, l'*AlphaVille Tennis Clube*, et dans une certaine mesure, les centres commerciaux), les répondants nomment également des rues, quartiers ou parcs publics de São Paulo comme endroits les plus agréables à fréquenter.

La plupart des lieux que les répondants n'aiment pas ou évitent de fréquenter sont liés à un sentiment d'insécurité, à une peur de la violence. Plusieurs sont également associés aux lieux où on trouve des foules nombreuses, les lieux remplis de gens. Ils sont toutefois rarement associés à la laideur. Tel que le souligne Capron (2006), le rejet des autres est rarement exprimé ouvertement. Toutefois, les lieux qu'on décrit comme dangereux semblent parfois être associés à un type de public spécifique :

Ce sont des lieux où il y a beaucoup de trafic, qui ne sont pas sécuritaires, et ce sont réellement des lieux de périphérie. Pas de périphérie dans le sens de *favela*, mais de classe C et D¹⁶, il n'y a pas... c'est dangereux pour moi et il n'y a rien là que je ne veuille y faire alors, rien... (C-1).

Certains lieux liés à l'insécurité génèrent des sentiments partagés, comme chez cette femme qui relate son expérience du centre de São Paulo. L'endroit est apprécié pour ses aspects esthétiques, mais à la fois considéré comme désagréable :

Même quand on revenait de la 25¹⁷, en passant là en voiture, je crois que le centre de São Paulo très agréable, ce centre ancien, où tu passes, je trouve ça très beau. Et... c'est dommage que ce soit si dangereux. Même que l'année dernière il y a eu une sortie avec l'école de Helena [...] on est allés jusqu'au *Parque do Colégio*, c'est là que São Paulo a été fondée, une promenade vraiment belle, vraiment agréable. Et... je trouve l'endroit agréable, mais... on est allés manger là quelques fois, il y a des bons restaurants là-bas. Mais... en même temps ça fait un peu peur, il y a beaucoup de mendiants dans la rue, c'est vraiment choquant en même temps. Tu passes sur une avenue, un endroit très beau, plein de vieux immeubles, et il y avait un homme en train de se faire arrêter, je crois qu'il venait d'essayer de voler une bicyclette, alors des choses bien contradictoires. C'est à la fois très agréable et très désagréable (R12-2).

Également, plusieurs ont de la difficulté à nommer ces endroits qu'ils évitent de fréquenter, étant donné que les lieux de leur vie quotidienne sont justement « choisis », formés par un circuit de lieux familiers hors duquel les répondants semblent peu s'aventurer. Les lieux évités sont donc beaucoup plus vastes, délimités moins précisément, souvent des zones entières de la ville, ou même simplement des lieux génériques (les favelas, les quartiers

¹⁶ Il existe au Brésil une catégorisation de la population dans laquelle les classes A et B correspondraient aux groupes privilégiés, ayant accès aux plus grand nombre de ressources, alors que les classes C et D correspondraient aux classes plus populaires. Cette catégorisation est toutefois utilisée de façon informelle.

¹⁷ La « 25 », la rue 25 de Março, est une rue populaire du centre de São Paulo, reconnue pour la vente de produits falsifiés, et de divers produits vendus à bon prix.

plus vulnérables). Ces deux répondantes expliquent leur difficulté à identifier un tel type de lieux :

On s'habitue je crois durant notre vie à fréquenter [...] certains quartiers qui font partie de notre... du circuit où tu es né n'est-ce pas. Je suis née dans la zone Sud de São Paulo, j'ai étudié dans la zone Sud, mon mari aussi, alors on a été élevés là-bas. Alors aujourd'hui quand on sort pour n'importe quelle activité, c'est toujours dans la zone Sud. Parce que tu connais déjà, tu... y vas depuis ton enfance, tu as pratiquement été élevé dans ces quartiers. Alors si tu me dis de faire quelque chose dans la zone Nord, je ne sais pas, je n'ai aucune idée (R9-1).

Mais les lieux que je fréquente à São Paulo sont agréables, je ne suis pas obligée d'aller, dans ma routine, je n'ai aucune obligation d'aller dans un lieu qui soit désagréable, alors [...] Peut-être qu'il existe quelques endroits à São Paulo où j'éviterais d'aller, mais plus pour la sécurité, et ce sont des lieux que je ne fréquente pas, alors, je ne peux même pas dire que je n'aime pas, je n'y vais pas. [...] Je ne connais pas alors, je finis par rester avec une vie plus restreinte à AlphaVille et à ces allées sporadiques à São Paulo qui sont ponctuelles, c'est juste pour aller chez le médecin, revenir, aller au centre commercial, revenir. Alors... je ne peux pas dire que je n'aime pas (18D-1).

En somme, la façon dont les résidents interrogés s'expriment sur la valeur qu'ils accordent aux lieux, c'est-à-dire sur leur espace vécu, invite à nuancer la position selon laquelle ils mèneraient une vie tracée uniquement sur des lieux exclusifs, protégés de tout contact avec des groupes sociaux différents des leurs (Atkinson et Flynt, 2004) et qu'ils auraient abandonné le domaine public des rues aux classes les plus pauvres (Caldeira, 1996). Leur désengagement face à leur localité (Atkinson et Flynt, 2004) s'avère également à relativiser : des résidents fréquentent le centre de Santana de Parnaíba et une répondante affirme de plus être engagée dans une activité de bénévolat auprès des personnes âgées de Barueri. Bien que la plupart fréquentent peu la ville de São Paulo, ils demeurent attachés à quelques uns de ses quartiers, parcs et rues. Tel que l'affirme Capron (2006), cela peut traduire une certaine résistance, plus ou moins consciente, au modèle uniforme que constitue les communautés fermées ainsi qu'une nostalgie des formes urbaines plus denses. Toutefois, les pratiques demeurent tout de même limitées par la peur et l'insécurité. En quelque sorte, leur choix d'habitat peut traduire une volonté de se protéger de l'imprévisibilité de la ville (Alvarez-Rivadulla, 2007).

3.3 Résidence actuelle : choix d'habitat, sens et usages

Afin de cerner le sens que détient le chez-soi pour les résidents rencontrés, ils sont invités à décrire leur résidence, à expliquer leur choix d'habitat, d'une part le choix de la résidence en tant que telle mais d'autre part celui d'habiter en communauté fermée, à s'exprimer sur le temps qu'ils passent à la maison ainsi qu'aux ressources qu'ils y consacrent et finalement sur leurs habitudes en ce qui a trait à l'hospitalité.

3.3.1 Description et choix de la résidence actuelle

La description que les résidents font de leur résidence s'avère somme toute assez technique, s'appuyant sur le nombre de pièces, les superficies, les aires intérieures et extérieures :

Ma maison a cinq suites¹⁸ au niveau supérieur, c'est une maison à deux étages, il y a une salle... ce qu'on appelle une salle intime qui est une salle de télévision en haut, eh... ma suite, j'ai une suite avec une baignoire, une suite bien complète. Il y a un grand garde-robe en haut. Quoi encore... des balcons dans les chambres au niveau supérieur aussi. Une grande [...] salle à manger de dix places. Et... un grand salon aussi. Il y a... ce qu'on appelle un gazebo, c'est une... une pièce vitrée. Une terrasse du côté extérieur, je parle maintenant de l'étage du bas, une grande cuisine aussi qui est l'endroit où on passe la majorité de notre temps, c'est là où on prend nos repas. Et... une chambre d'employée, une salle de lavage, et... une *churrasqueira*¹⁹, une piscine, un jardin avec... une pelouse pour jouer au soccer, et... un garage pour facilement trois voitures, c'est tout. Quoi encore? Une toilette²⁰ (M-2).

Cette description plus utilitaire s'accompagne généralement d'une appréciation de la résidence par ses occupants. En effet, ils mentionnent presque tous, à travers la description des pièces, équipements et superficies : « C'est une maison très bien » (C-1), « c'est une grande maison que j'adore, très agréable » (R12-1), « j'aime beaucoup ma maison » (18D-1), « ma maison est très agréable » (R2-1). Une telle appréciation de la résidence surprend peu lorsque l'on constate que tous les résidents rencontrés ont effectué un libre choix d'habitat.

¹⁸ Dans la maison brésilienne, une suite est une chambre à laquelle est annexée une salle de bain.

¹⁹ Espace extérieur avec un four spécial pour préparer le *churrasco*, grillades brésiliennes

²⁰ Le terme toilette est ici utilisé pour traduire l'expression « lavabo », une salle de bain où il n'y a ni douche ni bain, souvent localisée dans la partie « sociale », plus publique de la maison.

Comme le mentionne par Lévy (1994), le choix d'habitat est influencé par l'arbitrage que fait l'individu entre différents facteurs; le confort qu'offre un logement, sa localisation, ou encore le statut de locataire ou de propriétaire qu'il suppose. Deux dimensions de ce choix nous intéressent particulièrement: tout d'abord le choix de la maison en tant que tel, puis également le choix d'un contexte spécifique commun à tous nos répondants, celui d'habiter au sein d'un ensemble résidentiel sécurisé.

En ce qui a trait au choix de la maison, les individus rencontrés mentionnent une multitude de facteurs dont ils soupèsent le poids relatif. Ces facteurs concernent généralement la taille de la maison, la configuration des pièces, la facilité d'accès aux services et aux voies de transport, mais aussi les conditions d'achat de la maison. Également, plusieurs font le choix d'acheter un terrain pour y construire ensuite une maison qui réponde à leurs besoins. Dans ce cas, ce sont plutôt les propriétés du terrain que l'on évalue : la taille, la localisation, le prix.

Quand on a commencé [...] à chercher une maison à acheter, cette maison, en plus de répondre à l'aspect de la taille, de la localisation, parce que cette communauté fermée a un accès très facile pour sortir d'AlphaVille, les conditions de paiement de cette maison étaient très bonnes, on a fait une très bonne affaire. Alors, ça a été une combinaison de facteurs, la bonne maison, avec une valeur adéquate et une bonne localisation, c'est pour cela que nous l'avons choisie (C-1).

Quand on a choisi AlphaVille pour vivre, mon mari travaillait beaucoup au centre de São Paulo. Alors il disait que... il ne voulait pas dépasser le *Residencial 3*, parce que plus haut ça allait devenir très loin pour voyager. Alors on a commencé à regarder des terrains plus bas, dans les communautés fermées ici plus bas. [...] On est venus visiter ici et... ça a vraiment été la passion [...] envers cet endroit, et on a construit cette maison (M-2).

D'autre part, tel qu'attendu, le principal aspect ayant motivé les individus interrogés à s'installer en communauté fermée est la sécurité qu'offre ce type de développement résidentiel, dans un contexte où la ville est considérée comme violente et dangereuse. La liberté, c'est-à-dire la possibilité de circuler sans contrainte, de pouvoir laisser les enfants jouer dans la rue, est également citée comme motif.

[À] cause de la sécurité. [...] Parce qu'aujourd'hui vivre dans une maison de rue c'est... très dangereux. Et je reste beaucoup toute seule, alors je ne me sens pas en sécurité. Je sais qu'il y a tout un système de sécurité à l'entrée et les [...] voitures de sécurité circulent à travers la communauté fermée, quoique ce soit, quelque bruit qu'il y ait, ils vont rapidement voir ce

qui se passe. Alors c'est une façon... pour qu'ils puissent grandir en liberté, mais avec la sécurité qu'on peut leur offrir aujourd'hui, qui aujourd'hui n'est pas possible dans une grande ville ici au Brésil (R11-2).

À cause de la sécurité. C'est le problème de... du Brésil, c'est la sécurité. Ailleurs, il n'est pas possible d'être aussi tranquille. Il est impossible de dormir tranquille, tu dois te préoccuper pour entrer, pour sortir, des vols, des enlèvements, ça c'est le problème de... de l'inégalité sociale qu'il y a ici, qui génère des tensions sociales, que génère de la violence, qui génère... toutes ces choses (R12-1).

Pour une résidente, AlphaVille correspond à un idéal qu'elle chérit, celui de la banlieue américaine.

Mon mari et moi, on voyage beaucoup, et on a toujours eu un idéal qui est la banlieue américaine, je crois que tu as une qualité de vie fantastique, plus dans les rues. Et ici à AlphaVille, on a trouvé un petit morceau de cela, mais emmuré, il y a des murs, à cause de la violence. Malheureusement, à cause du manque de planification qui existe au Brésil, ce ne serait jamais possible d'avoir un lieu tranquille qui soit ouvert, tu sais, malheureusement. Malheureusement, on a beaucoup d'inégalités sociales, ça devient compliqué tu sais, maintenir un lieu ouvert et les maisons comme ça, sans mur, sans alarme et sans... avec les portes ouvertes, sans trop de sécurité. Alors c'est pour cela que nous avons opté pour AlphaVille (18D-1).

Toutefois, il est intéressant de noter que certains motifs avancés pour justifier le choix d'habitat ne renvoient pas seulement à la vie en communauté fermée, mais plus globalement à ce que propose la région d'AlphaVille, en relation notamment à l'idéal de la petite ville de l'intérieur auquel elle est associée. Bref, le choix que font les résidents de s'installer en communauté fermée trouve des justificatifs qui s'étendent au-delà de ses murs.

J'ai l'habitude de dire, AlphaVille ce n'est pas seulement les communautés fermées. C'est évident que vivre dans une maison en communauté fermée c'est merveilleux, mais le quartier aussi est vraiment bien, tu sais le quartier aussi a une structure de grande ville, mais il ressemble à une ville de l'intérieur. Alors ça pour moi ça a été vraiment décisif au moment de choisir. Si on me disait ah, il y a d'autres communautés fermées dans d'autres quartiers, déjà je n'irais pas, parce qu'en sortant de la porte de la communauté fermée tu entres dans la routine d'une grande ville et ici non, ici tout est petit, tout rappelle l'intérieur, le marché, la boulangerie, le centre commercial, c'est tout à une petite échelle, les gens se connaissent, tu te sens encore en sécurité en te promenant dans le quartier, alors c'est pour ça que j'ai choisi de vivre ici (18D-1).

De façon similaire, cette répondante qui habite AlphaVille depuis 30 ans fait référence à la fois à la vie en communauté fermée et à la vie au sein de la région d'AlphaVille dans son ensemble. D'ailleurs, les figures de la fermeture et de la protection, qui renvoient aux

ensembles résidentiels sécurisés, semblent dans la description de cette résidente être associées à la région entière :

Alors, je venais déjà de cette génération des communautés fermées. Pourquoi ne pas vivre en communauté fermée, c'est une autre question. La possibilité existait déjà, alors pourquoi ne pas... mon mari ne venait pas d'une communauté fermée, il venait de São Paulo, alors c'était plus facile de le convaincre. Parce que qui vient de São Paulo sent AlphaVille très accueillant. São Paulo est une grande ville. Alors si tu demandes, tu vas commencer à réaliser que peu viennent de São Paulo, je ne sais pas si tu vas arriver à cette conclusion. Par exemple, on était avec un grand groupe de quatorze personnes, sept couples. Je venais de São Paulo, moi et mon mari. Un était de Rio, un de la Bahia, un de Rio Grande do Sul. Pourquoi? Ces personnes arrivent dans la grande ville effrayées, qu'est-ce que cette grande ville? Où je vais amener mes enfants? Un lieu accueillant, AlphaVille a cette caractéristique. Il ferme, il reçoit, il est plein d'arbres, il est accueillant, n'est-ce pas? Vivre en communauté fermée suppose cela. Tu vas être en sécurité, ça sort de la réalité de la grande ville, un lieu fermé, un lieu qui va te protéger (M-1).

Carvalho et al. (1997), dans une étude sur la satisfaction résidentielle des habitants d'AlphaVille São Paulo, notent une différence entre les motivations des « pionniers » et celles des habitants plus récents du secteur pour s'y établir. L'enquête révèle entre autres que la sécurité constituait alors une motivation plus importante pour les individus plus récemment installés venus pour les premiers résidents, ce qui va dans le sens de ce qu'exprime cette résidente qui habite AlphaVille depuis 26 ans :

Peut-être par sécurité... si bien qu'à cette époque on ne parlait pas beaucoup de sécurité, il y a un peu plus de trente ans, on ne parlait pas de sécurité comme on en parle aujourd'hui. C'était une chose plus... la sécurité je dirais que ça a été une chose... [...] non, ça n'a pas été le motif principal. Ça a plus été l'endroit en tant que tel... la proximité de São Paulo, et l'endroit. [...] Comme ça, plus tranquille, un endroit tranquille, plus agréable, plus près de la nature, tu sais... moins pollué, c'est ça qui nous a plu à l'époque (R2-1).

Finalement, deux répondants affirment avoir été attirés par la région avant de l'être par la vie en communauté fermée en tant que telle. Ce sont d'abord des motifs professionnels qui les y amènent : dans un cas, le propriétaire d'un studio de *pilates* localisé au sein d'un des développements commerciaux d'AlphaVille désire se rapprocher de son travail et, dans l'autre, c'est un nouvel emploi pour l'époux de la répondante au sein d'une entreprise située à proximité d'AlphaVille qui incite la famille à s'y installer. Ayant tous deux fait l'expérience de la vie en appartement dans un premier temps, et désirant par la suite déménager dans une maison unifamiliale, ils disent n'avoir eu d'autre choix que de

s'installer en communauté fermée. En effet, un tel type de logement n'existe pas au sein d'autres formes de développement dans le secteur.

Le premier résident exprime d'abord la réticence qu'il éprouvait envers les communautés fermées avant de s'y installer, en raison par exemple de l'absence de vitalité des rues. Il affirme cependant ne pas regretter son choix et apprécier aujourd'hui les caractéristiques du développement, en particulier en termes de sécurité:

Mais je ne regrette pas, parce que... un côté positif de la chose c'est la sécurité, l'infrastructure, alors parfois tu laisses la voiture déverrouillée, tu oublies, et pas de problème tu comprends. La porte reste déverrouillée, tu sors... ah, j'ai oublié la porte déverrouillée... il n'y a pas de problème. Quelque chose que par exemple dans la ville, tu deviens tellement tendu que tu n'oublies pas la porte déverrouillée (R11-1).

L'autre résidente va encore plus loin et affirme qu'elle ne désirerait plus aujourd'hui vivre dans une maison qui ne fasse pas partie d'un ensemble résidentiel sécurisé:

Maintenant je ne vivrais plus dans une maison, je ne sais pas si j'habiterais une maison qui ne soit pas en communauté fermée.

Pourquoi?

Parce qu'on s'habitue à cette grande liberté. Mes filles se promènent à bicyclette dans la rue, à leur aise, ici dans l'ensemble résidentiel. Elles sortent dans la rue, elles se promènent ici et... il n'y a pas le problème, tu sais de... mon dieu, si c'était à São Paulo je ne sais pas si... je ne les laisserais pas faire ce qu'elles font ici alors... Cette liberté, c'est difficile de penser à la perdre (R12-2).

En somme, ces résultats confirment en partie ce qu'ont révélé d'autres études abordant les motivations individuelles pour s'installer en communauté fermée. Tout d'abord, tout comme plusieurs auteurs le soulignent (Alvarez-Rivadulla, 2007; Atkinson et Flynt, 2004; Caldeira, 2000; Carvalho et al., 1997; Coy et Pohler, 2002; Low, 2001), la recherche de sécurité et la peur du crime au sein de la ville figurent parmi les principales raisons pour s'installer dans de tels types de développement. À cet égard, tout comme les habitants d'ensembles résidentiels sécurisés de Montevideo qu'interroge Alvarez-Rivadulla (2007), les résidents d'AlphaVille comparent la vie en communauté fermée à la vie en ville et utilisent cette opposition pour faire valoir ses avantages : plus de liberté (contrairement à la vie en ville, considérée comme la réelle « prison »), plus de tranquillité, une meilleure qualité de vie pour les enfants. De plus, comme le révèle cette étude, le désir

d'exclusivité, de reconnaissance d'un statut demeurent peu clairs, ces motifs ne sont mentionnés explicitement par aucun des répondants. Toutefois, contrairement à ce que concluent Caldeira (2000) et Alvarez-Rivadulla (2007), la dimension communautaire a semblé influencer le choix de certains résidents d'AlphaVille. Les discours des répondants semblent exprimer qu'un tel aspect s'étend au-delà des murs des communautés fermées pour s'étendre à la région entière, caractérisée par ses nombreuses communautés fermées, son Club, ainsi que ses commerces et restaurants.

3.3.3 Temps passé à la maison et à s'occuper de la maison

De façon générale, les résidents affirment passer une partie considérable de leur temps à la maison. Comme nous le voyions précédemment, certains y réalisent même une bonne partie de leurs activités professionnelles. Pour une des personnes rencontrées, qui aujourd'hui ne travaille plus, pouvoir passer plus de temps à la maison fait partie des aspects appréciés de la retraite:

J'y passe beaucoup de temps. Maintenant j'y passe beaucoup de temps, beaucoup de temps. C'est ce que je te dis, je compense pour les 30 ans durant lesquels j'ai travaillé. Aujourd'hui je compense. [...] J'adore rester à la maison, je trouve très agréable de rester à la maison. On a toujours quelque chose à faire à la maison. Une plante, un ordinateur, je passe beaucoup de temps... l'organisation de la maison, des choses que je n'ai jamais eu le temps de faire (R2-1).

Pour une autre résidente, une vie axée autour de la résidence constitue une caractéristique de la vie au sein d'AlphaVille :

Oui j'y passe beaucoup de temps. Je travaille à la maison et je suis aujourd'hui une personne très casanière. Même que... je suis obligée d'être casanière parce qu'AlphaVille n'a pas de vie nocturne. Vivre à AlphaVille c'est avoir une vie très familiale, tu sais. Alors, quand on est à la maison on... les maisons offrent beaucoup de choses. Alors, chaque maison a un bon système de... ici en haut j'ai un système de grand écran pour le cinéma, mon fils peut s'amuser toute la journée, je n'ai pas besoin de l'amener quelque part pour qu'il s'amuse, il est déjà dans un endroit qui est propice pour ça. Alors on finit par rester à la maison parce que c'est très pratique (C-1).

La majorité précise passer plus de temps à la maison durant les fins de semaine, une fois libérés des contraintes du travail pour certains, mais également de la routine des enfants pour d'autres.

Alors, comme j'ai cette vie agitée, je me propose de dîner avec eux, le soir je suis toujours à la maison, mais la fin de semaine on reste beaucoup à la maison, je ne vais pas au Club par exemple la fin de semaine, j'utilise ma maison comme Club (M-1).

Oui, tous les soirs, on est à la maison. Durant le jour pas beaucoup, mais les fins de semaine plus... on reste plus ici la fin de semaine. Quand il n'y a rien de prévu, on reste à la maison, généralement à cuisiner et à recevoir (R11-2).

En plus d'y passer une partie relativement importante de leur temps, les individus interrogés prennent soin de leur maison. Ils affirment que le soin apporté au maintien des aires extérieures et intérieures de la maison constitue quelque chose d'important pour eux. Ils soulignent par exemple l'attention constante qu'il convient de porter aux bris, à l'usure, que les choses doivent demeurer en ordre :

Quand il y a quelque chose de travers cela me dérange beaucoup. Et ma femme aussi. On aime maintenir la maison bien organisée (R1-1).

On aime beaucoup avoir une maison bien arrangée, avec les choses en ordre, je ne... s'il y a quelque chose... par exemple, ce garde-corps là s'est brisé, il est vieux ce garde-corps. Tu vois qu'un des barreaux est tombé? Ici, regarde. Juste pour illustrer. Tu vois j'ai déjà... un homme va l'apporter la semaine prochaine, je ne laisse pas ça comme ça, je n'aime pas les choses brisées, mal faites, on prend bien soin [de la maison] (C-1).

Ce soin accordé aux espaces de la maison renvoie également à un souci pour l'apparence, à la décoration. Cette résidente accorde une importance particulière à ces aspects :

Ah oui, on a décoré la maison, on a fait appel à une architecte, elle a décoré notre maison, elle m'a aidé à décorer, et... elle a dessiné quelques meubles, on a tout fait joli et... ah donc [...] les employées s'occupent de la maison, nettoient, etc. Mais j'aime... toujours... cette touche finale d'organiser, ceci ici, cela là-bas, ça c'est moi. Parce qu'elles nettoient, alors elles nettoient, elles passent le linge et elles ne laissent pas toujours tout comme tu veux. Alors l'organisation oui, j'aime que les choses soient organisées, j'aime toujours acheter quelque chose pour la maison, pour la chambre des filles, des petits vases pour la salle de bain, et le rideau qui s'agence [...] Le froufrou, j'aime ça, j'aime profiter de ma maison (R11-2).

Tous mentionnent également les employés qui les aident dans l'accomplissement des tâches de cette nature : nettoyage intérieur, entretien de la piscine et du jardin par exemple. Pour cette raison, le temps qu'ils consacrent à ces activités est minime.

C'est très important. Il y a des gens qui m'aident. Ici au Brésil je crois que c'est une de nos coutumes, on a nos employés. Il y a un employé qui s'occupe de la partie extérieure, et deux

qui m'aident ici à l'intérieur. Parce que... je n'y arrive pas seule, parce que la maison... notre maison est très... elle est grande (M-2)²¹.

L'employée, c'est elle qui s'occupe de la maison, alors il y a cela, il y a une employée ici qui nettoie. Il y a un employé pour la piscine, un jardinier (R12-1).

L'espace domestique, qu'on aménage et soigne de la sorte, s'avère également le cadre de diverses relations sociales, surtout avec le cercle des proches.

3.3.4 Résidence et hospitalité : sociabilité privée

Pratiquement tous les individus rencontrés affirment recevoir chez eux, et ce avec fréquence. Cette « sociabilité privée » (Serfaty-Garzon et Condello, 1989) occupe une place importante parmi les différentes relations sociales qu'entretiennent les résidents d'AlphaVille.

Chaque fin de semaine quelqu'un vient. On aime... chaque fin de semaine on organise une pizza en famille à laquelle viennent mes beaux enfants, avec les copains et copines, nos amis plus proches, oui (C-1).

On reçoit, fréquemment. Chaque... je crois que chaque semaine il y a quelque chose à la maison, je te jure. Regarde, vendredi dernier, on a reçu sept couples, [...] 14 personnes. On cuisine dans l'espace gourmet, [...] on boit du vin, on cuisine, c'est une célébration (M-1).

Toutefois, lorsque questionnés sur la réception et la visite d'autres habitants de l'ensemble résidentiel, les réponses s'avèrent très partagées. D'une part, environ la moitié des répondants affirment entretenir des relations étroites avec leurs voisins, et disent que la visite mutuelle à l'intérieur même de la maison est fréquente :

Ici on a l'habitude de dire que... mon mari et moi, on s'est fait tellement de groupes d'amis qu'aujourd'hui c'est rare de n'avoir rien à faire, de n'avoir rien de prévu parce que c'est toujours... mon mari aime toujours inviter des gens ici à la maison, [...] principalement les gens de notre groupe de course, qui viennent beaucoup ici, mes voisins aussi, j'ai une grande amitié avec quelques voisins ici, par exemple avec un couple, ils sont parrains de mon plus jeune fils, alors ils sont très proches, et on est toujours comme ça, à s'inviter les uns les autres (18D-1).

Beaucoup. Dernièrement, beaucoup. Dernièrement c'est fréquent.
Et vous arrive-t-il d'aller chez les autres aussi?

²¹ Il convient de souligner qu'il est fréquent au Brésil d'engager une ou plusieurs personnes pour s'occuper des tâches domestiques, même chez ceux qui habitent de plus petits logements. Également, cela n'est pas réservé uniquement aux ménages aux revenus les plus élevés, mais aussi à la classe moyenne.

Beaucoup, beaucoup. On a un groupe d'environ cinq familles ici dans la communauté fermée et on est comme... des frères et sœurs, très unis. Alors on est toujours les uns chez les autres, les uns aidant les autres, transportant le fils des autres, toujours ensemble. Ici à l'intérieur. Chacun est d'une partie différente du pays. Ici on est... tous ensemble (M-2).

À l'opposé, pour d'autres, de telles pratiques sont très rares, ou encore elles n'ont simplement jamais eu lieu. Ils soulignent entretenir peu de contact avec leurs voisins.

C'est quelque chose que je trouve étrange ici, c'est... c'est difficile d'être ami avec les voisins. Le maximum c'est... bonjour, bonsoir, tout le monde se salue, mais de l'amitié en tant que telle... je ne sais pas, il n'y a pas d'explication. Mais il n'y a pas de relation plus... plus étroite entre voisins (R1-1).

Les gens sont très individualistes, on le réalise... dans cette communauté fermée. Il n'existe pas vraiment cette habitude d'aller chez les autres, tu comprends. Je réalise ça. Mais mes... je connais seulement les voisins à droite et les voisins à gauche. Mais je ne connais personne d'autre, tu comprends (R11-1).

D'autres encore spécifient que les relations entre voisins s'organisent surtout en fonction des enfants, qui entretiennent des liens étroits avec les autres jeunes de la communauté fermée :

Mon fils beaucoup. Parce qu'il y a un groupe de sept, huit garçons de cette communauté fermée qui sont tous des amis du même âge. [...] Mon fils a beaucoup d'amis ici dans la communauté fermée, moi et mon mari non. Mais, c'est parce qu'on est toujours... occupés, c'est naturel que les enfants s'unissent et comme ça on connaît les autres parents mais on ne... on ne se fréquente pas (C-1).

D'ailleurs, cette sociabilité qui s'organise autour des enfants s'effectue parfois à une échelle qui va au-delà de la communauté fermée pour s'étendre à AlphaVille en entier :

Alors c'est à travers des enfants que tu finis par développer des amitiés. Aujourd'hui j'ai des amies ici que sont des amies de l'école, qui sont les mères des amis de mes enfants, et qui fréquentent les mêmes activités à l'extérieur, plus que nécessairement à l'intérieur de l'ensemble résidentiel.

Alors, ce serait au sein d'AlphaVille, mais pas...

Pas nécessairement à l'intérieur de l'ensemble résidentiel. Mais parce qu'ils sont dans d'autres... dans les mêmes activités, parce qu'ils sont dans la même classe à l'école, parce qu'ils étudient l'anglais ensemble, parce qu'ils sont au Club (R11-2).

En somme, la maison des résidents interrogés constitue un lieu de sociabilité, plus spécifiquement de sociabilité privée (Serfaty-Garzon et Condello, 1989). Nos répondants se montrent donc hospitaliers, à l'unanimité envers la famille, et de façon plus partagée envers les voisins. En effet, tel que le soulignent Serfaty-Garzon et Condello (1989), l'accueil des voisins n'est pas automatique, et l'évolution d'une relation de cordialité vers une plus grande intimité demande du temps. Finalement, il semble que parfois des relations sociales plus profondes apparaissent à l'échelle d'AlphaVille avant de se développer à celle plus fine de la communauté fermée.

Ces significations et usages associés au chez-soi actuel, tout comme à ceux du passé d'ailleurs, contribuent à forger une histoire des lieux habités. Nous verrons dans la section suivante que cette histoire influence la façon dont les résidents se projettent, aspirent à certaines situations résidentielles plutôt qu'à d'autres.

3.4 Chez-soi et idéal : aspirations résidentielles

Au fil de leur expérience de différents espaces domestiques, les résidents leur attribuent des valeurs, développent des sentiments d'attachement tout comme de rejet envers ceux-ci.. Ainsi, nous chercherons d'une part à saisir quels types de résidences et également quels types d'environnements résidentiels ils apprécient ou non et finalement ce qu'est pour eux la résidence idéale. De telles questions poussent à mettre en relation ces résidences aimées, rejetées et idéalisées avec le chez-soi en communauté fermée. Elles renvoient donc indirectement à la satisfaction résidentielle des habitants d'AlphaVille.

3.4.1 Types de résidence appréciés et non appréciés

Lorsque questionnés sur les types de résidences auxquels ils s'identifient, qu'ils apprécient particulièrement, les répondants mentionnent les maisons unifamiliales, et ce, pratiquement à l'unanimité. Les principales raisons avancées à cet égard sont l'espace, la liberté, et l'intimité qu'offre une telle forme de logement, par rapport à des formes d'habitat plus

denses telles des tours d'appartements par exemple. C'est ce qu'expriment ces deux résidents :

À une maison je crois. [...] J'ai déjà vécu en appartement, j'ai fait l'expérience de maisons et d'appartements. Ah, et une maison c'est plus tranquille, tu vois peu les voisins, cet aspect du dessus et du dessous que... il n'y a pas cet inconvénient, alors c'est très tranquille à ce niveau. Et... je crois que ça donne plus de liberté (R12-2).

Une maison, une maison. [...] Pour la liberté qu'elle t'offre. La liberté, l'intimité, n'est-ce pas. Parce que... en comparant avec un appartement. En appartement tu n'as pas d'espace extérieur pour relaxer, alors tu te sens comme si tu étais emprisonné, je me sens comme ça, j'aime avoir de l'espace à l'extérieur. Tu ouvres la porte de ta maison, tu es face à face avec la porte du voisin. Tu fais un bruit plus fort et tu déranges le voisin. Alors c'est pour ça que je préfère une maison (R1-1).

Seule une résidente apporte une nuance entre son idéal personnel, individuel, et celui qu'elle détient aujourd'hui pour sa famille. Personnellement, elle aspire à quelque chose de différent, mais pour sa réalité actuelle, la maison unifamiliale qu'elle occupe aujourd'hui constitue le meilleur choix possible.

Moi, pour moi ou pour ma famille? [...] Pour moi, ce serait un appartement à São Paulo dans une région bien mouvementée, de préférence dans le quartier des Jardins²². Je suis une personne très urbaine, alors le mouvement me manque, avoir davantage de choix de choses à faire, alors pour moi l'idéal ce serait de vivre près de ces lieux que j'aime fréquenter, et dans un appartement. Mais pour mon type de famille, pour mon mari, pour mon fils, cette maison, dans cette communauté fermée, est parfaite. On a déjà pensé plusieurs fois aller vers une autre communauté fermée ou peut-être acheter une maison plus grande, ou une maison plus petite, parfois on pense à revoir le concept, mais on arrive toujours à la conclusion que celle-ci est la meilleure option. Alors, mon idéal est autre, mais pour ma famille, l'idéal c'est celui-ci (C-1).

Près de la moitié des résidents vont plus loin; plutôt que de simplement affirmer s'identifier à un type de résidence plus qu'à un autre, ils disent s'identifier plus spécifiquement avec leur propre maison.

Ma... la maison dans laquelle j'habite je crois. Une maison de campagne, non... ni de plage. Ma maison, je m'identifie, je crois... au style de ma maison, j'aime les maisons contemporaines, modernes aussi. J'aime ma maison. Mon mari a inventé l'idée de construire une autre maison, et je suis triste. Oui... quitter. Mais... ça va. Oui, ma maison (M-1).

Je m'identifie avec ma maison, je suis bien satisfaite de ce qu'on a réussi à obtenir ici (R12-1).

²² Quartier de la zone centrale de la ville de São Paulo, considéré comme un des quartiers les plus *chics* de la ville.

D'autre part, les deux types de résidences moins appréciés par les individus interrogés sont les appartements et les maisons jumelées. C'est encore une fois une préoccupation pour l'intimité qui motive un tel choix :

Une maison jumelée, c'est horrible. C'est comme un appartement aujourd'hui, tu parles et le voisin te répond. [...] Ça enlève toute ton intimité, n'est-ce pas, c'est un [...] des aspects qui nous préoccupe beaucoup, maintenant qu'il ne reste plus que mon mari et moi, probablement que d'ici quelques années nous allons déménager dans un appartement parce que la maison va devenir très grande et... on se questionne à savoir si on va s'habituer à ça, au fait d'habiter dans un lieu où tu ouvres la porte pour sortir et qui est tout sombre parce que c'est un corridor, où tu vas prendre un... un ascenseur et entendre le voisin parler (R9-1).

Pour certains, ces types de logement à plus haute densité sont spontanément associés à une localisation, à un certain milieu. Par exemple, pour cette femme originaire de Rio de Janeiro, les quartiers denses et mouvementés de São Paulo constituent un environnement où elle ne désire pas vivre :

[Les] quartiers très mouvementés n'est-ce pas, les appartements. [...] Je ne sais pas, je me sens très coincée, principalement si c'était ici à São Paulo, parce que je crois que São Paulo a déjà tellement d'immeubles, tellement d'immeubles, tu sais j'aime... on a beaucoup ce besoin de vue, tu sais de voir l'horizon, de voir le ciel, alors, à São Paulo, dans un appartement, dans un endroit très mouvementé c'est impossible (18D-1).

Une autre résidente mentionne qu'elle ne vivrait pas dans une maison à São Paulo, à cause de la violence qui caractérise la ville :

Alors, je ne vivrais pas dans une maison à São Paulo, parce que c'est très violent, les maisons sont vulnérables... São Paulo ne te permet pas de vivre dans une maison. À moins qu'il y ait un système de sécurité privé tu sais, un... c'est difficile, je n'aimerais pas arriver à la maison et avoir quatre gardiens de sécurité là avec une arme, ce n'est pas possible. Alors, je n'habiterais pas une maison à São Paulo (C-1).

En somme, les préférences en termes de types de logement des résidents d'AlphaVille confirment l'importance du secret dans l'expérience occidentale moderne de l'habiter et celle du privé comme valeur et comme droit (Serfaty-Garzon et Condello, 1989). On revendique donc le droit à l'intimité personnelle et familiale, à un espace privé en retrait du corps social, face auquel plusieurs apparaissent de moins en moins tolérants. Dans un tel contexte, « la maison devient un espace de jouissance et d'exercice légitime de l'intimité et de la distanciation par rapport aux autres » (Serfaty-Garzon et Condello, 1989 : 3). Les

réponses des individus viennent également appuyer les propos de Day (2000), qui souligne qu'en général on tend à associer la possibilité de conserver son intimité (*privacy*) à une maison détachée sur son propre terrain. L'auteure mentionne également que la perception d'intimité est grandement liée au contrôle que l'on peut exercer sur les relations avec ses voisins : entendre ou non le bruit qu'ils font, sentir les odeurs de leur cuisine par exemple. Ces dimensions ressortent également des propos des résidents d'AlphaVille.

De plus, le discours des individus rencontrés vient confirmer qu'il s'avère réducteur de limiter l'habitat à la seule résidence, tels que l'affirment plusieurs auteurs (De Villanova, 2002; Paquot, 2005). En effet, pour une des résidentes, habiter en appartement, c'est également habiter un milieu spécifique, qui est dense, mouvementé, bref un type d'établissement, de « settlement » tel que le définit Feldman (1990). Pour une autre, qui affirme ne pas vouloir habiter une maison de rue à São Paulo, la représentation qu'elle possède d'un type de résidence en particulier dépend grandement du contexte dans lequel il est placé, tout comme la valeur qui y sera associée (De Villanova, 2002).

3.4.2 L'idéal résidentiel des habitants d'AlphaVille

Nous avons demandé aux habitants rencontrés de décrire leur résidence idéale, ainsi que sa localisation. Deux éléments se démarquent dans les idéaux résidentiels qu'ils formulent. Tout d'abord, les deux éléments les plus présents sont AlphaVille (la région dans son ensemble) ainsi que la résidence actuelle. Tous deux sont cités par plus de la moitié des répondants. Bref, de façon générale, la situation présente des résidents s'avère très proche de ce qu'ils considèrent comme la situation idéale.

Ainsi, plusieurs mentionnent vouloir résider dans leur propre maison, mais au sein du *Residencial 1*, ensemble résidentiel situé près du Club et du principal noyau de services :

Mais aujourd'hui, mon idéal ici par exemple serait d'habiter AlphaVille, dans le *Residencial 1*, qui est plus près du centre là-bas, d'avoir un terrain bien grand, avec une maison comme la mienne, exactement identique à la mienne avec beaucoup d'espace extérieur, où il soit possible de faire une pelouse, pour que mes fils courent, s'amuse, jouent au soccer, avec une piscine, habiter ma maison, mais avec un plus grand terrain, ici au sein d'AlphaVille. C'est ça mon idéal (18D-1).

Quelle serait la maison idéale pour moi? Ma maison dans le *Residencial 1*, qui est bien au centre d'AlphaVille et il est... je ne sais pas si tu connais là-bas. Le Club est... Alors, le *1* est ici, et le Club est bien au centre alors... je crois que la maison idéale c'est la mienne, la façon dont la mienne est faite, mais là dans le *Residencial 1*.

Pour cette autre résidente, l'idéal semble exactement coïncider avec sa situation actuelle.

Je crois qu'en réalité la maison idéale est très similaire à celle où j'habite aujourd'hui, elle n'a pas besoin d'être gigantesque, ma maison n'est pas énorme. Une maison accueillante, où l'on puisse recevoir des amis, qui puisse... qui soit un endroit de qualité pour mes fils [...]

Et où serait située cette maison?

À AlphaVille! Dans ma communauté fermée. J'adore ma communauté fermée, je crois que c'est un ensemble résidentiel très agréable, je ne m'en irais pas de là. Peut-être... non, je ne quitterais pas (M-1).

D'autre part, certains entretiennent un idéal qui inclut les lieux de l'enfance. À cet égard, les répondants font surtout référence au milieu dans lequel s'insérerait la maison idéale : on parle de la ville, du quartier, ou encore de l'environnement immédiat qui entoure la maison. Dans le cas de cette résidente, ayant grandi dans la ville de São Paulo, l'idéal résidentiel qu'elle formule intègre une façon de vivre en ville qui selon elle n'est plus possible aujourd'hui :

Ce serait ma maison, dans le quartier de Campo Belo, ou de Brooklin²³, où j'ai habité. La contrainte est le danger. [...] à São Paulo, dans un quartier de São Paulo, dans ceux que je connais, Campo Belo, Brooklin, que j'aime, eh... où tu as accès à tout, où tu peux sortir à pied et... aller où tu veux, le rêve de pouvoir sortir dans la rue et prendre un autobus et... ne pas dépendre de la voiture, et avoir du transport public pour t'amener où tu veux, ce qu'on n'a pas. Alors moi, ce serait ça. Ne pas vivre clôturée. [...] Oui, parce que qu'on le veuille ou non, on vit clôturé. Avoir la liberté de vivre où tu veux, de la façon que tu veux, et... sans se préoccuper de... de la sécurité. C'est un rêve inaccessible que j'ai là (R9-1).

Une autre répondante formule un idéal qui se situerait dans sa ville natale. Tout comme à São Paulo pour la répondante ci-dessus, c'est la violence qui règne aujourd'hui dans sa ville natale, Rio de Janeiro, qui limite l'idéal qu'elle entretient. Probablement pour cette raison, AlphaVille constitue aujourd'hui le cadre de vie le plus approprié :

S'il n'y avait pas de violence? [...] c'est une contrainte qu'on a aujourd'hui n'est-ce pas. Ah... ça serait à Rio. Sans violence, à Rio, qui est une ville plus belle, une maison face à la plage, une ville qui... un Rio sans violence, sans murs... Pourquoi à Rio? Parce que toute ma famille est là, alors pouvoir être dans une maison, en ayant un espace confortable, une belle vue, avec la sécurité autour et près de la famille, ce serait... ce serait l'endroit parfait n'est-ce

²³ Campo Belo et Brooklin sont des quartiers de la zone Sud de São Paulo, considérés aujourd'hui comme étant occupés par les classes moyenne et haute.

pas. Ce serait parfait. Ou AlphaVille avec une plage et la famille à proximité ça pourrait être bien aussi. Un endroit où l'on puisse... de préférence où l'on puisse... avoir la liberté, la sécurité et la famille à proximité (R11-2).

La formulation de tel idéaux pousse à s'interroger sur la satisfaction résidentielle des résidents. Considérant la place relativement importante qu'y occupe la maison au sein de communautés fermées pour plusieurs, et le chez-soi d'origine dans une certaine mesure, les individus rencontrés considèrent-ils quitter AlphaVille?

3.4.3 Satisfaction résidentielle : demeurer sur place ou déménager?

La réponse à la question « Si vous étiez libres de toute contrainte, voudriez-vous déménager? » est grandement liée aux idéaux résidentiels qu'entretiennent les répondants. En effet, de façon prévisible, on mentionne le désir d'un mouvement vers la situation idéale exprimée précédemment. Ainsi, seules quatre personnes entretiennent un idéal qui n'inclut pas AlphaVille. Environ la moitié affirme vouloir déménager, mais la majorité d'entre eux spécifient que ce mouvement se ferait au sein même d'AlphaVille. Par exemple, pour deux résidentes, le projet de construire une nouvelle maison au sein de la même communauté fermée existe déjà. Elles mentionnent donc que l'idée de changer de maison est déjà présente, et lorsque questionnées sur leur désir de déménager à l'extérieur de la communauté fermée, ou encore à l'extérieur d'AlphaVille toutes deux répondent par la négative :

Je resterais ici. Je suis une défenseuse d'AlphaVille, je suis quelqu'un qui aime beaucoup vivre ici, et les gens plaisantent : "la résidente de longue date d'AlphaVille"... Alors, je le suis en effet, une résidente de longue date qui... est heureuse. Je ne sortirais pas d'ici (M-1).

On aime beaucoup ici, beaucoup. Ce n'est pas... c'est une bonne localisation, c'est plus près de... de la sortie vers São Paulo. On a des amis qui sont très chers. Puisqu'on n'a pas de famille à proximité, on fait... on a fait notre famille ici à l'intérieur de la communauté fermée. Alors c'est... très bien ici, vraiment parfait. Alors on ne... il n'y a pas de raison... pour déménager (M-2).

Tous n'affichent pas un attachement aussi fort à l'ensemble résidentiel où ils résident. Pour certains, les éléments valorisés s'avèrent plutôt la maison en tant que telle ainsi qu'AlphaVille en entier. C'est le cas de cette habitante du *Residencial 12*, qui désirerait

déménager au sein du *Residencial 1*, afin de s'approcher du noyau de services et du Club AlphaVille, s'il était possible d'y trouver sa propre résidence:

Si je réussissais... si c'était... si je pouvais trouver une maison identique à la mienne là-bas, je déménagerais, sans problème.

Seulement pour la localisation.

Seulement pour la localisation, oui. Ce serait la même maison (R12-1).

Une autre résidente manifeste le désir de se déplacer vers un environnement moins urbanisé, qui permette un contact accru avec la nature. Elle n'exclut toutefois pas la possibilité de résider en communauté fermée :

Pourquoi pas dans une communauté fermée? Aujourd'hui c'est en effet une chose à laquelle tu dois penser, la sécurité. Même dans des villes plus petites, malheureusement c'est une chose à laquelle tu dois penser aujourd'hui c'est la sécurité, n'est-ce pas, mais... probablement en communauté fermée, quelque chose comme ça, probablement (R2-1)

Si la plupart des individus interrogés identifient avec conviction une volonté de demeurer au sein d'AlphaVille, une résidente montre une certaine ambivalence par rapport à la question, toujours en raison du conflit qui règne entre ses aspirations personnelles et celles qu'elle possède pour sa famille:

Je déménagerais. Je retournerais à São Paulo. Mais ma seule contrainte c'est le... c'est ma famille, parce qu'ils adorent ici. Et... en pensant rationnellement, c'est la meilleure option, c'est un privilège de pouvoir vivre à AlphaVille, parce que c'est vraiment sécuritaire. Ma porte ne reste pas barrée, alors c'est... imagine, au Brésil, c'est très rare. Je crois que São Paulo, les lieux que j'aime à São Paulo ne sont pas des lieux violents, qui ne sont pas dangereux, rien de tout cela. Mais le Brésil est un pays où il y a de la misère, des voleurs, des petits crimes, ces choses bêtes... et il finit par y en avoir à São Paulo, à cause de sa taille, alors je crois que... l'idéal est d'habiter ici. Je retournerais à São Paulo si la sécurité n'était pas une contrainte. Aujourd'hui c'en est une. Et élever un enfant... Je deviendrais folle, si je savais, tu sais mon fils chez un copain, dans... dans une maison de rue par exemple, je ne le permettrais pas. Jamais de sa vie. Alors ici... ici c'est l'idéal, pour élever un enfant, sans aucun doute. C'est pour ça que je dis, quand il deviendra adulte, peut-être que je pourrai retourner, je ne sais pas.

Mais alors aujourd'hui, cette maison est plus près de l'idéal?

Elle l'est, elle l'est. Cette maison pour moi est parfaite. Pour la période de notre vie, pour notre style de vie, elle est idéale. Je ne changerais pas. À l'intérieur de... je ne déménagerais pas dans une autre maison à l'intérieur d'AlphaVille. Ce serait d'ici vers un endroit en dehors d'AlphaVille (C-1).

Le désir est parfois exprimé d'effectuer un retour vers son lieu de naissance, qu'il s'agisse d'une ville, d'un quartier ou d'un type d'environnement. Toutefois, cet idéal est limité à

cause de ce qu'est devenu ce lieu d'origine, ayant connu des mutations au fil des années.

C'est le cas de ces femmes, originaire respectivement de Rio de Janeiro et de São Paulo:

Aujourd'hui ma contrainte principale, ce dont je souffre le plus c'est... c'est de vivre loin de ma famille. Eh... il y a la contrainte du travail de mon mari présentement. S'il n'y avait pas de contrainte, j'aimerais vivre plus près de ma famille, où j'ai grandi, où j'ai vécu, j'aimerais vivre là-bas [...] Mais je crois que... et aujourd'hui retourner à Rio, à cause de la violence, je crois [que les enfants] n'auraient pas la même qualité de vie... aujourd'hui ils n'auraient pas... ils vivraient plus enfermés ils n'iraient pas autant seuls à divers endroits [...] ici, c'est ce qu'on a trouvé de plus raisonnable, c'est loin, mais ce n'est pas si loin, il y a la qualité de vie, la sécurité, la liberté (R11-2).

De maison non, de quartier. [...] Oui, comme je t'ai dit. Je retournerais à São Paulo avec ma maison.

Mais pas le São Paulo d'aujourd'hui.

Non. Le São Paulo idéal, je crois que je ne le verrai pas de mon vivant.

Qui a déjà existé.

Oui, déjà, déjà (R2-1).

De façon générale, ce qu'il convient de retenir, c'est que de façon générale, les résidents apprécient grandement leur situation résidentielle actuelle. En effet, même dans le cas de ceux qui expriment une nostalgie envers d'autres types de milieux au sein desquels ils ont grandi, par exemple des quartiers plus denses, la vie urbaine d'aujourd'hui rend selon eux impossible un retour vers ces environnements. D'une part, ces résultats viennent appuyer l'idée d'une grande satisfaction résidentielle pour les résidents d'AlphaVille, tel qu'identifié il y a plus d'une dizaine d'années par Carvalho et *al.* (1997). D'autre part, ils vont également dans le sens des résultats de l'étude de Low (2001), auprès d'habitants de communautés fermées états-uniennes, plus précisément dans les villes San Antonio et New York. Tout comme ces Américains, une fois installés au sein d'une communauté fermée, les résidents d'AlphaVille sont peu susceptibles de vouloir vivre dans d'autres types d'environnements. En effet, la majorité ne compte pas déménager à l'extérieur d'AlphaVille, et si une répondante désire en sortir, c'est fort probablement pour aller vers une autre communauté fermée. Cependant, il demeure que la majorité ne désire pas déménager en dehors d'AlphaVille, ce qui amène à penser que leur attachement se développe face au quartier spécifique, au-delà du seul type de développement (settlement) que le secteur constitue, tel que conclut Feldman (1990) à propos des liens entre les individus et leurs lieux d'habitat.

En ce qui a trait à la maison en tant que telle, « le lieu d’ancrage de la sphère privée » elle ne semble pas constituer simplement « un bien de consommation remplaçable » (Bédard et Fortin, 2004 : 514). En effet, plusieurs répondants mentionnent le désir de déménager, mais en transportant leur maison avec eux, que ce soit dans un environnement semblable (par exemple dans une autre communauté fermée d’AlphaVille) ou différent du leur (par exemple dans la ville ou le quartier de leur enfance).

Conclusion

À travers la parole des répondants, nous avons pu relever de multiples informations quant à leurs divers parcours géographiques, à leur expérience de différents espaces domestiques plus ou moins ouverts sur l’extérieur, à leur rapport aux différents lieux qui composent la métropole, à l’usage et à la signification qu’ils accordent à leur chez-soi et finalement à l’attachement, au rejet et aux projets qu’ils associent à différents types de résidences. Il convient maintenant de revenir aux variables identifiées au précédent chapitre, les identités géographiques individuelles et le chez-soi en communauté fermée pour ensuite s’intéresser plus précisément à la relation qu’elles entretiennent entre elles. Nous serons ainsi en mesure de répondre à notre interrogation de départ, c’est-à-dire de mesurer la place que revêt le chez-soi, la part intime de l’habitat, dans la construction des identités géographiques des habitants de communautés fermées d’AlphaVille.

4. Quelle place du chez-soi dans la construction des identités géographiques?

Avant de procéder à l'interprétation des résultats présentés au chapitre précédent, il convient de revenir sur les différentes étapes de notre démarche. Dans un premier temps, une recension des écrits sur les thèmes de l'habiter et de la construction des identités géographiques nous a amenée à nous interroger sur la place du chez-soi dans cette dimension spécifique de la construction identitaire, plus spécifiquement dans le cas d'individus résidant en communauté fermée. Dans un deuxième temps, à travers l'élaboration de notre démarche méthodologique, nous avons établi les éléments nécessaires à la vérification empirique de cette relation. Cette vérification empirique a nécessité la définition de variables et d'indicateurs, qui visaient à concrétiser le langage abstrait privilégié lors de la définition du problème et de la définition des concepts opératoires. C'est sur la base de ces indicateurs que nous avons développé le guide d'entretien et ensuite structuré la présentation des résultats. Afin de procéder à la vérification empirique, il a en quelque sorte fallu déconstruire les termes de notre question de recherche, nos concepts fondamentaux. Il convient désormais de revenir à ces concepts initiaux, afin de pouvoir confronter les résultats de notre étude de cas au cadre conceptuel élaboré au départ, et ultimement afin d'élaborer une réponse à notre question de recherche. L'objectif de ce dernier chapitre est donc d'interpréter les résultats présentés précédemment. À cet effet, nous reviendrons aux concepts fondamentaux, en explorant cette fois le sens qu'ils prennent dans le discours des résidents rencontrés. Ultimement, nous chercherons à saisir quelles relations ils entretiennent, pour comprendre quelle place occupe le chez-soi dans la construction des identités géographiques des résidents en communauté fermée rencontrés.

4.1 Les habitants d'AlphaVille et le chez-soi

Tout d'abord, il convient de rappeler à quel point le concept de chez-soi s'avère riche de significations. Il fait référence d'une part à la notion anglo-saxonne largement investie de *home*. Celle-ci renvoie au sens de « nurturing shelter » (Tuan, 1975), ainsi qu'aux figures du confort, de la sécurité, de l'attachement et également de la construction identitaire individuelle (Feldman, 1990). Ce *home*, localisé spatialement et défini temporellement, renvoie à la fois à un cadre physique et à un système conceptuel liés à l'évolution et l'interprétation des dimensions physiques et abstraites de la vie domestique. Il se voit également attaché à un groupe social, bien souvent la famille nucléaire (Moore, 2000). Staszak (2001), dans un même ordre d'idées, fait référence à l'espace domestique, cet espace anthropique, différencié, privé, familial et corporel, en tant que territoire fondamental. Espace le plus approprié, le plus chargé d'émotions et d'affects, il incarne un territoire d'intimité. Étant donné la relation étroite entre identité et territoire, il est possible d'affirmer que l'espace domestique participe de la conscience individuelle. Il renvoie à l'intérieur et à l'intimité (au plus intérieur) et en ce sens à la figure de la maison nid de Bachelard (1964), propre au repli sur soi, à la rêverie.

Selon Serfaty-Garzon, il convient de distinguer de l'acception la notion de *home* et celle du chez-soi, qui la dépasse. En effet, tout comme la première, elle renvoie à la maison (à travers le chez, du latin *casa*), mais également « à l'habitant, à la maîtrise de son intérieur, mais aussi à sa manière subjective d'habiter » (2002a : 8). Ainsi, la notion exprime la tension entre le pôle de la conscience de soi et du rapport au monde et celui des tentations casanières et de l'enfermement domestique à l'écart de la vie sociale. Dans le cadre de cette recherche, le chez-soi s'enracine bien dans l'espace domestique, la maison, mais nous verrons que sa signification déborde de ses murs. Car au-delà de la fonction d'abri, fonction passive de l'habitat (et de l'habitation), celle-ci possède un versant actif, celui de constituer une unité signifiante au sein de l'espace social d'une culture donnée (Rapoport, 1972). Face à ce vaste champ de significations, il convient dorénavant de se pencher sur le sens du chez-soi qui ressort des propos des résidents d'AlphaVille rencontrés.

4.1.1 Le chez-soi, une construction temporelle : des maisons du passé à la maison idéale

Tout d'abord, chez les résidents d'AlphaVille, le chez-soi apparaît clairement comme une construction qui se forge au fil du temps, des premières résidences occupées par l'individu jusqu'aux résidences du présent, et même du futur. Cela reflète comment, au-delà des maisons matérielles qu'on occupe, on entretient une idée du chez-soi, idée autour de laquelle se concentre un corps d'images, duquel on pourrait dégager « une essence intime et concrète qui soit une justification de la valeur singulière de nos images d'intimité protégée » (Bachelard, 1964 : 23). Dans la région lointaine du souvenir et de l'immémorial, réel et imaginaire se croisent, participent d'un approfondissement mutuel en contribuant tous deux à une image du chez-soi.

Ainsi la maison ne se vit pas seulement au jour le jour, sur le fil d'une histoire, dans le récit de notre histoire. Par les songes, les diverses demeures de notre vie se compénètrent et gardent les trésors des jours anciens. Quand, dans la nouvelle maison, reviennent les souvenirs des anciennes demeures, nous allons au pays de l'Enfance Immobile, immobile comme l'Immémorial (Bachelard, 1964 : 25).

Ainsi, tel que l'affirme Struzynska (2006), en relation à la maison, tout récit est travesti, et tout souvenir accommodé, mais l'important demeure de dégager les éléments qui font sens pour l'individu et qui permettent de lire sa propre histoire. Les paroles de cette résidente, à travers le sens qu'elle donne à ses diverses expériences résidentielles, expriment justement cette construction des modes d'habiter qui débute dès l'enfance. Elle souhaite offrir à ses enfants l'enfance qu'elle-même a connue :

Quand on s'est mariés, on est venus habiter dans un appartement à São Paulo et on pensait déjà, quand on aura des enfants, on aimerait qu'ils aient la liberté qu'on a eue. Et on pensait constamment à cela n'est-ce pas. Sans parler de l'espace d'un appartement et d'une maison qui est différent. Tu as plus d'espace dans la maison, [tu as] accès à un jardin, ce genre de chose, un meilleur contact avec la nature [...] Alors on voulait ça pour nos enfants (R11-2).

Pour une autre résidente, le choix de sa résidence actuelle en communauté fermée est lié à ce même désir, elle a fait ce choix « pour que les enfants aient la chance de jouer dans la rue comme moi, comme mon mari, parce qu'à São Paulo ils n'auraient pas cette opportunité » (M-2).

Les récits des résidents d'AlphaVille sur le chez-soi renvoient donc à la tension entre les concepts de *home*, de mémoire et d'idéal à laquelle s'intéressent plusieurs auteurs. En effet, il est possible d'y lire la construction d'un idéal basé sur les expériences passées du chez-soi, idéal qu'on cherche à faire revivre. En effet, il semble que l'histoire des différentes résidences occupées au fil du temps s'avère fondamentale dans la signification que revêt cette notion pour les individus ainsi que dans leur conception de l'idéal. (Mallet, 2004). À cet égard, la façon dont ils nous parlent du chez-soi rejoint les propos de Breux (2009), qui souligne de quelle façon le lieu d'habitat s'inscrit dans la poursuite d'un idéal géographique. Celui-ci peut prendre plusieurs formes distinctes, dont celle d'un mythe, d'un âge d'or perdu. La quête de cet idéal se base sur une expérience individuelle et « relève d'un sentiment de désenchantement après la chute de l'éden. Cet âge d'or, cet éden, a été connu, puis perdu : ses contours sont donc clairement définis » (Breux, 2009 : 170). En effet, il semble que pour une bonne part de résidents, le chez-soi idéal ait déjà été connu : c'est celui dont les portes demeuraient ouvertes, duquel on pouvait sortir librement pour jouer ou pour entretenir des relations de proximité. Ces descriptions que les habitants d'AlphaVille font des maisons où ils ont grandi renvoient à un monde mythifié de l'enfance. Au présent, ils se trouvent ainsi dans une quête du chez-soi idéal, dans une recherche nostalgique d'un espace et d'un temps perdu qui permettrait l'atteinte d'un état de complétude (Tucker, 1994 dans Mallet, 2004). Une telle quête s'illustre par exemple à travers le « rêve inaccessible » qu'entretient une résidente (R9-1) de pouvoir transporter sa maison actuelle dans les quartiers de São Paulo qu'elle connaît, tel qu'ils existaient lorsqu'elle y a grandi, mais dont elle ne croit dorénavant plus pouvoir faire l'expérience.

En somme, l'enfance se voit magnifiée et semble constituer un paradis perdu pour la majeure partie des habitants interrogés. Toutefois, étonnamment, la communauté fermée semble pour plusieurs pouvoir faire revivre ce mythe de l'enfance. En effet, tout comme les maisons du passé, le chez-soi au sein d'AlphaVille est ouvert sur un environnement où il est possible de circuler sans crainte, où les enfants peuvent profiter d'espace, d'une qualité de vie, et où il est possible de développer des relations sociales de proximité. Toutefois, le

mythe revit dans une certaine mesure uniquement, puisque les résidents sont conscients d'être enfermés et qu'ils vivent cela comme une limite. Une résidente affirme par exemple avoir trouvé au sein de sa communauté fermée à AlphaVille un morceau d'idéal, « mais emmuré, [...] à cause de la violence » (18D-1); selon elle, la fermeture constitue malheureusement une condition pour l'atteindre. Une autre affirme avoir trouvé un mode de vie, de vivre le chez-soi et la rue semblable à ceux de son enfance, mais elle ajoute : « la différence c'est que tu es dans une communauté fermée » (R11-2). Également, plusieurs résidents semblent considérer se situer sur le chemin de l'idéal, en voie de l'atteindre. Ils en sont proches, puisqu'ils affirment apprécier grandement leur maison et y être attachés, mais ils se plaisent à imaginer cette dernière sur un plus grand terrain du *Residencial 1*, l'ensemble résidentiel le plus convoité de la région d'AlphaVille, près du Club et des services.

L'idée du chez-soi qu'entretiennent les habitants d'AlphaVille s'ancre d'une part dans l'Immémorial (Bachelard, 1964), à travers le souvenir des maisons de l'enfance, et se trouve d'autre part l'objet d'une quête d'idéal. En ce sens, il s'apparente également à un lieu du cœur, c'est-à-dire à un lieu qui se situe « à l'intersection d'éléments hérités du passé et de nouvelles constructions significantes » (Bédard, 2002 : 56). Ce type de lieu renvoie à un présent étendu « "suspendu et parallèle" qui gravite uniquement autour de ce qui est là, de toute éternité, tourné vers un idéal dont on ne sait pas – ou plus – s'il est à retrouver où à réaliser. Ce qui lui importe, c'est que cet idéal soit reconnu et pratiqué, pleinement signifiant » (Bédard, 2002 : 56). En effet, le lieu du cœur renvoie à la fois à un passé lointain, lointain au point d'entrer dans l'ordre d'imaginaire et à un futur indistinct, virtuel « plus à l'image de ce qui a peut-être été ou sera peut-être » (Bédard, 2002 : 56).

4.1.2 Sens et usages du chez-soi

Au sein des écrits sur le logement, les auteurs associent des significations divergentes à l'espace domestique. Le sens qu'il revêt varie d'un point d'ancrage où l'on ne fait que dormir, et auquel est attaché un espace de proximité peu signifiant (Ascher, 1998), au nid, à

l'enveloppe protectrice (Bachelard, 1964; Tuan, 1975), jusqu'au microcosme, qui vise la reproduction du monde social global au sein de la famille (Sennet, 1970). Pour Fourny (2002), le logement s'insère dans un espace de référence qui aspire à faire territoire par la distinction sociale, à travers une stratégie identitaire qui suppose la production d'un espace conforme aux représentations du groupe social dont on veut afficher l'appartenance. Toutefois, ce territoire identitaire ne serait pas celui des sociabilités, mais renverrait davantage à une image à projeter.

D'une part, le chez-soi des habitants des communautés fermées d'AlphaVille s'apparente à la figure du nid bachelardien, en ce qu'il réfère à un « bien-être [qui] rend à la primitivité du refuge. Physiquement, l'être qui reçoit le sentiment du refuge se resserre sur soi-même, se retire, se blottit, se cache, se musse » (Bachelard, 1964 : 93). En effet, à travers leurs récits sur leurs résidences, il est possible de lire une « rêverie de la sécurité » (Bachelard, 1964 : 102). Les résidents valorisent le fait d'être en sécurité chez-soi, de ne pas avoir à se préoccuper des dangers associés au monde extérieur. Pour Sennet (1970), un tel repli va de pair avec un refus du désordre, du conflit et entraîne l'activation d'un mythe de solidarité au sein de la famille : ses membres se verraient ainsi entrer dans une véritable fusion. Une résidente exprime la fusion de la famille à laquelle fait référence Sennet (1970), et explique comment cela influence le chez-soi auquel elle aspire désormais :

Et je suis aujourd'hui... Aujourd'hui je ne suis pas seulement Luciana, aujourd'hui je suis Luciana, Gabriel e Fernando. Et je dois choisir ce qui est meilleur pour eux. Mon mari sait que pour mon travail, São Paulo est bien mieux, mais mon travail n'est pas la priorité, la priorité est la famille alors... Je trouve qu'AlphaVille est un endroit excellent (C-1).

Selon Staszak (2001), le repli domestique est également lié aux ressources, à l'attention, au temps, aux ressources financières consacrées à l'aménagement de l'espace domestique. Cet aspect se voit également largement présent dans les récits des individus interrogés, qui valorisent tous une maison bien en ordre, bien entretenue, bien décorée. Ils y consacrent une quantité importante de ressources, principalement en engageant un ou plusieurs employés. Une résidente souligne d'ailleurs que le travail que nécessite l'entretien du chez-soi est justifié, vu l'importance qu'il revêt :

une maison nécessite plus de travail, c'est ce qu'on dit n'est-ce pas. [...] Je crois que dans la vie, tout ce qu'on aime nécessite du travail. Les gens disent "Ah, je ne veux pas avoir de travail". Mais tout ce qui implique de l'amour a besoin qu'on y mette des efforts, on doit y dédier du temps (M-1).

À travers les paroles des répondants, on distingue également la figure de l'habitat extensible dont nous parle Paquot (2005). Ceux-ci valorisent le fait de pouvoir ouvrir la maison sur un espace de sociabilité de proximité, le fait de se sentir « chez-soi » au-delà de ses murs. La maison s'ouvre bien sur un espace de référence qui fait sens, qui permet l'établissement de relations sociales. À cet égard, plusieurs soulignent la fréquence des visites entre voisins (M-1, M-2, R12-1, R12-2, 18D-1), l'intensité des relations qu'ils développent avec eux. Une résidente affirme même qu'au sein de sa communauté fermée, elle s'est liée avec de nombreuses familles et que tous sont devenus « comme des frères et sœurs » (M-2). Ainsi, les habitants d'AlphaVille font un usage de la résidence qui se trouve bien éloigné de celui de l'individu métropolitain que décrit Ascher (1998), pour qui entre les échelles extrêmes du logement et de l'agglomération, l'espace de proximité revêt peu d'importance. L'espace de référence qui entoure la résidence constitue un espace d'identification qui tient un rôle qui dépasse la distinction sociale pour entrer dans l'ordre de la sociabilité. Les paroles des résidents à propos de leur chez-soi se distinguent donc également des propos de Fourny (2002).

4.1.3 Du choix d'habitat

La présence ou l'absence de choix en matière d'habitat constitue un élément déterminant dans la relation que les individus entretiennent avec leur chez-soi. Ce choix concerne les multiples dimensions de l'habitat : sa localisation, le confort qu'il offre ou encore le statut de l'occupant. À un certain degré de revenus, il est possible de détenir une totale liberté sur tous les plans, mais normalement les contraintes financières amènent à effectuer un arbitrage entre ces différentes composantes de l'habitat (Lévy, 1994). À cet effet, vu la nature du développement résidentiel et la valeur des propriétés qui le composent, il convient de s'attendre à y trouver des ménages disposant d'une liberté relativement

importante en termes de choix d'habitat. Les récits des répondants confirment effectivement cela : tous ont fait le choix d'y résider, même si pour une répondante, ce choix est indirect et fait davantage en fonction de sa famille que de ses préférences personnelles. Tous se trouvent donc en mesure d'exercer un pouvoir habiter, c'est-à-dire « en situation de faire entrer le logement dans des choix stratégiques à l'échelle de la vie individuelle » (Lévy, 1994 : 235). En tant que choix stratégique, il renseigne sur l'identité sociale globale de l'habitant. Ainsi, en ce qui a trait aux résidents d'AlphaVille, pour qui le chez-soi s'insère dans un contexte particulier, celui de communautés fermées, plusieurs questions se posent. Comment les résidents le justifient-ils? Quelle importance relative donnent-ils à ses différentes dimensions que sont la localisation, le confort ou encore la superficie de la maison?

D'une part, tel que le souligne Lévy (1994) à propos de la localisation, elle suppose un choix à plusieurs échelles. Dans le cas des résidents interrogés, la première composante de la localisation qu'il convient d'aborder est le choix de s'installer à AlphaVille, région largement caractérisée par le type d'habitat que constitue la maison individuelle en communauté fermée, mais également par des tours d'appartements. À cette échelle, on choisit la région en opposition avec la ville, et particulièrement avec ce qu'elle est devenue. AlphaVille s'en distingue, c'est bien ce qu'illustre le propos de cette résidente : « Il ferme, il reçoit, il est plein d'arbres, il est accueillant », y vivre signifie « être en sécurité, ça sort de la réalité de la grande ville » (M-1). Une résidente mentionne d'ailleurs qu'habiter une communauté fermée d'AlphaVille est différent d'habiter un même type de développement localisé ailleurs : « Si on me disait "ah, il y a d'autres communautés fermées dans d'autres quartiers", déjà je n'irais pas, parce qu'en sortant de la porte de la communauté fermée tu entres dans la routine d'une grande ville » (18D-1).

Maintenant, à une échelle plus petite, pourquoi choisir d'habiter une maison en communauté fermée? Le facteur de sécurité constitue le principal motif avancé par les individus rencontrés, à l'image de ce que de précédentes études ont d'ailleurs avancé à ce sujet (Álvarez-Rivadulla, 2007; Atkinson et Flynt, 2004; Caldeira, 2000; Carvalho et *al.*,

1997; Coy et Pöhler, 2002; Low, 2001). Pour certains auteurs, en ce qui a trait à ce motif, une ambiguïté demeure : la ligne fine qui se dessine entre la recherche de protection face au danger de crimes réels et la recherche d'une sécurité qui relève davantage de l'exclusivité défensive, du contrôle. Atkinson et Flynt soulignent : « security is not aimed solely at protecting residents against serious crime but also meets an apparent desire to avoid day-to-day incivilities and random social contact » (2004 : 880). Caldeira (2000) partage ce point de vue et affirme qu'à travers le contrôle des accès aux communautés fermées, c'est une exclusivité qui est maintenue rigoureusement. Une telle revendication du droit de ne pas être dérangé émerge selon l'auteure en réaction à la vie en ville, qui implique la rencontre d'individus d'autres groupes sociaux, de sans-abris ou de mendiants. Bien que la recherche de statut ou de distanciation sociale ne soit pas exprimée clairement par les répondants, ils manifestent toutefois un malaise par rapport à la pratique de certains lieux en ville, particulièrement les plus mouvementés, qu'ils évitent généralement de fréquenter d'ailleurs. Par exemple, une répondante raconte apprécier les qualités esthétiques de l'architecture du centre historique de São Paulo, mais avoir des sentiments contradictoires en le visitant : « en même temps ça fait un peu peur, il y a beaucoup de mendiants dans la rue, c'est vraiment choquant en même temps » (R12-2). Le choix d'habiter en communauté fermée peut donc être compris comme une volonté de se protéger de l'imprévisibilité de la ville. Les habitants apprécient, au sein des ensembles résidentiels sécurisés, la liberté, la qualité de vie, la tranquillité; bref, une façon de vivre qui n'est plus possible en ville selon eux.

D'autre part, en ce qui concerne les autres dimensions de l'habitat, les résidents valorisent le confort, la superficie des résidences et l'espace extérieur offerts par le pavillon détaché sur son propre lot qui caractérise les développements. En effet, même si d'autres types d'habitat existent au sein de la région que constitue AlphaVille, c'est bien la maison individuelle qui est valorisée. Deux répondants qui se sont d'abord installés au sein de la région pour des motifs professionnels affirment d'ailleurs avoir choisi d'abord la maison détachée, et que celui de s'installer en communauté s'est ensuite fait par défaut : « ici à

AlphaVille toutes les maisons sont en communauté fermée, alors finalement on a opté pour une communauté fermée » (R12-2). Le fait de ne pas vivre dans la proximité avec les voisins que suppose une tour d'appartement, d'avoir son propre terrain, d'avoir plus d'espace sont les aspects les plus appréciés de la maison individuelle.

En somme, les différentes composantes du choix d'habitat des participants illustrent le fait que le chez-soi, l'espace de la résidence, ne se réduit pas à la maison : il renvoie à la recherche d'un mode de vie, d'une qualité de vie. Également, il tient lieu de point central à partir duquel le reste du monde est vécu et défini (Casey, 1996), il renvoie à la manière subjective d'habiter de l'individu, à la conscience de soi et à son rapport au monde (Serfaty-Garzon, 2002a). Ainsi, choisir son lieu d'habitat signifie à la fois choisir la *place* que l'on désire prendre au sein de la collectivité plus large, la façon d'être soi-même parmi les autres (Lazzarotti, 2004). C'est en ce sens que se dessinent les relations entre le chez-soi et les identités géographiques des habitants de communautés fermées d'AlphaVille.

4.2 Les identités géographiques des habitants d'AlphaVille

Dans le cadre de cette recherche, les identités géographiques individuelles se voient abordées sur la base des propos de Berque (2004), qui définit les relations entre les dimensions individuelle, collective et temporelle de leur construction. Il mentionne en effet que la subjectivité s'enracine d'abord dans un milieu géographique. L'individu se voit donc qualifié par une relation identitaire à un milieu qu'il contribue à façonner, et qui le façonne en retour. Ce milieu correspond à la part collective de l'identité, à une combinaison des systèmes techniques, écologiques et symboliques qui complète la part individuelle, qui elle renvoie au corps. Au fil du temps, l'individu transporte dans son identité une part de ce milieu où elle s'est construite, part qui devient « la condition de [la] saisie des environnements [qu'il découvre] au fur et à mesure » (Berque, 2004 : 395).

La construction des identités individuelles constitue donc un processus complexe, qui s'effectue également dans un environnement instable, aux références changeantes (Di Méo,

2007). En effet, elle se réalise au fil de la pratique de divers lieux, et par le fait même à travers le contact avec divers individus et groupes. Pour Rollero et de Picolli (2010), la notion de *place identification* s'apparente d'ailleurs à l'identification sociale en ce qu'elle renvoie à la part de l'identité qui s'appuie sur l'appartenance à des groupes *localisés*. Au fur et à mesure de son histoire, chacun déploie des appartenances d'abord à son lieu d'origine, aux lieux habités successivement et même à des lieux plus imaginaires. De telles appartenances, selon les occurrences, les enjeux ou les intérêts de l'individu, se trouvent mobilisées ou non (Guérin-Pace, 2006). On peut donc parler de choix en matière d'identité, et par le fait même affirmer que l'individu tient un rôle d'acteur dans sa construction (Di Méo, 2004). Également, les territorialités s'avèrent un élément central de la définition de telles identités (Simard, 2000). En effet, les processus identitaires impliquent des relations non pas avec un espace abstrait ou neutre, mais bien avec un territoire, c'est-à-dire une portion d'espace chargée de sens par ses habitants. En ce sens, ils supposent le développement d'une territorialité.

Ainsi, afin de saisir la dimension géographique de la construction identitaire chez les résidents d'AlphaVille rencontrés, il sera d'abord question de la façon dont au fil du temps, ils construisent un patrimoine identitaire géographique, qui lie lieux marquants du passé, lieux du présent, et même lieux dans lesquels ils se projettent (Guérin-Pace, 2006). Ensuite, nous nous interrogerons sur leurs pratiques et leurs territorialités à travers leur espace de vie, leur espace social et leur espace vécu. Finalement, nous serons en mesure de saisir de quelle façon le patrimoine identitaire géographique est mobilisé à travers ces pratiques, cette relation à la ville au présent pour définir les identités géographiques des habitants d'AlphaVille.

4.2.1 Parcours géographique : construction d'un patrimoine identitaire

D'une part, à travers les paroles des résidents, il est possible de comprendre la façon dont les identités individuelles s'inscrivent dans une perspective qui lie à la fois présent, passé et avenir. Les récits des répondants mettent en lumière, à l'instar de Morel-Brochet (2007), que l'histoire des lieux habités marque la façon dont chacun habite au présent, à travers ses rejets et ses manières de faire tout comme ses aspirations, ses idéaux. Les lieux auxquels on s'attache se lient à ceux du passé, dont la trace dans la mémoire influence le bien-être comme le mal-être ressenti dans les lieux :

Et on a eu une enfance où on jouait dans la rue. On se promenait à bicyclette, on connaissait les voisins, on vivait dans la rue. Alors on a grandi avec liberté. Et... mon mari aussi. Il est aussi de Rio, il a aussi grandi dans une maison, de cette même façon. Et quand on s'est mariés, nous sommes venus vivre à São Paulo, on habitait dans un appartement à São Paulo et on pensait que quand on aurait des enfants, on aimerait qu'ils aient cette liberté qu'on a eue (R11-2).

Dans un même ordre d'idées, les propos de cette autre résidente illustrent que la part de notre identité liée au milieu où elle s'est fondée constitue la condition de la saisie des environnements avec lesquels nous entrons en contact par la suite (Berque, 2004) :

J'ai habité dans Vila Nova Conceição, qui est un très bon quartier aussi, un quartier résidentiel en face du Parc Ibirapuera, et j'ai habité un appartement là-bas quand j'ai déménagé à São Paulo. J'étais déjà mariée, mon mari a été transféré, mais je n'avais pas d'enfants, et j'ai fini par déménager mon travail à São Paulo aussi. J'ai ouvert un nouveau bureau, et j'habitais à proximité, je travaillais sur la Paulista en habitant dans Vila Nova Conceição. Et après trois ans là-bas, je suis allée à AlphaVille et j'ai été enchantée par le quartier, par le style de vie que je trouvais plus proche de la qualité que j'avais à Rio, n'est-ce pas. Alors c'est pour cela que j'ai fini par acheter un terrain, mon mari et moi on a construit la maison et tout, et on a déménagé ici (18D-1).

Également, c'est bien au sein d'un cadre en transformation que les habitants d'AlphaVille ont été et sont toujours appelés à produire du sens (Di Méo, 2007). En effet, à travers les récits qu'ils élaborent de leurs parcours géographiques variés, les transformations associées à la vie en ville occupent une place centrale. Ils relatent en effet la façon dont leur sentiment d'insécurité s'est vu croître à travers le temps, que ce soit après s'être trouvés au centre ou témoins d'épisodes de violence, après qu'on soit entré par effraction au sein de leur résidence, ou encore simplement à cause de récits entendus auprès de proches ou de connaissances. Parallèlement à cela, ils décrivent également comment ils ont vu leurs

résidences, leurs quartiers, se munir de plus en plus de dispositifs de sécurité : murs, barreaux, caméras de surveillance. Dans ce contexte, ils ne sont plus en mesure d'apprécier leur maison comme *avant*, elle devient pour eux une prison. Tel que le souligne Caldeira (2000), la métaphore de la porte fermée s'avère très forte : elle renvoie aux contraintes, à la peur, à la méfiance que les individus associent désormais à la vie en ville. De tels propos renvoient également aux métamorphoses urbaines dont parle Carlos (2007), faisant référence aux profondes mutations qu'ont connues les grandes villes brésiliennes au cours des dernières décennies. Ce processus, qui suppose une perte de repères, de nouvelles significations associées aux référents du passé, aurait comme conséquence le développement d'un sentiment de malaise face à la ville, qui apparaîtrait soudain comme chaotique et désordonnée. C'est souvent en relation à un temps passé, considéré comme plus libre, que sont vécues de telles métamorphoses (Eckert, 2002). Bref, soudainement, on ne se retrouve plus dans un environnement qui auparavant faisait sens.

En somme, face à de tels constats, il semble juste d'affirmer, à l'instar de Di Méo, que l'identité des habitants rencontrés constitue « l'œuvre contemporaine et transformable d'acteurs sociaux compétents, dotés de réflexivité et de la capacité de produire du sens dans un environnement aux références changeantes » (2007 : 71). L'individu acteur, mobile, choisit AlphaVille, choisit d'y habiter en relation à tout ce patrimoine identitaire. Face à un environnement qu'il ne maîtrise plus, qu'il perçoit comme chaotique, il choisit de s'installer ailleurs, dans un endroit qui fait sens et au sein duquel il peut déployer de nouvelles appartenances, poursuivre sa construction identitaire dans une certaine cohérence. En ce sens, le patrimoine identitaire de chacun est lié à la façon dont les habitants d'AlphaVille vivent la ville au présent, à leurs territorialités.

4.2.2 Espace de vie, espace social et espace vécu : quelles territorialités chez les habitants d'AlphaVille?

Les relations que les habitants d'AlphaVille entretiennent avec les différents lieux de la métropole, c'est-à-dire leurs territorialités, ont pu être appréhendées en questionnant les résidents sur leur espace de vie, leur espace social et leur espace vécu. Plus spécifiquement, de tels types d'espace font référence d'une part à l'espace des pratiques, des trajectoires quotidiennes, qui, ponctué des lieux où se déploient les échanges et la sociabilité, forme l'espace social. Ces deux types d'espace constituent finalement le substrat d'un espace plus conceptuel qui renvoie davantage aux valeurs, à l'imaginaire : l'espace vécu (Di Méo, 1999).

Tout d'abord, les pratiques des résidents ont en commun d'être relativement concentrées au sein de la région d'AlphaVille. Malgré l'attachement à la ville centre que manifestent plusieurs, elle s'avère généralement peu fréquentée. À cet égard, certains reconnaissent l'attrait de l'offre culturelle du centre de São Paulo, mais finissent, par habitude, par se contenter des cinémas, des restaurants, des équipements de la région pour leurs activités de loisirs. Par exemple, cette résidente souligne, en parlant du centre de la métropole : « moins on y va, moins on veut y aller, en réalité c'est ça » (R12-2). Pour d'autres, le manque de lieux publics à fréquenter à AlphaVille semble davantage ressenti. Certains résidents nous parlent à cet effet de ceux qu'ils apprécient en centre-ville : les marchés publics, les rues commerciales où il est possible de faire des achats et de s'arrêter pour prendre un café, bref nombre d'endroits où la vie urbaine, sa mixité et son mouvement sont vécus. Notamment, ce résident qui a grandi à São Paulo s'exprime sur la diversité qui caractérise la vie en ville, aspect qu'il aime y retrouver encore aujourd'hui : « Alors je laisse la voiture et je vais à pied... parce qu'on se sent... la ville de São Paulo elle est vivante, n'est-ce pas, alors des gens de tous... tous les âges, tous les sexes, couleurs, modèles et tout. Alors ça, je trouve ça bien » (R11-1). En contraste, un manque est ressenti par certains à cet égard au sein d'AlphaVille, région où les pratiques et les rencontres se trouvent quelque peu limitées en dehors de l'espace résidentiel:

Des lieux à fréquenter, il n'y en a pas à AlphaVille. Ou tu vas... ou tu restes à la maison n'est-ce pas, ou tu vas chez quelqu'un, parfois quelqu'un fait un *churrasco*, t'invite à manger, quelque chose comme ça, ou tu vas à Santana de Parnaíba ou tu vas au Club. Il n'y a pas beaucoup de choses à faire n'est-ce pas [...] (R11-2).

Au-delà de la contrainte que constitue la distance avec la ville centre, le malaise ressenti dans certains lieux contraint également les pratiques des habitants d'AlphaVille rencontrés. En effet, plusieurs d'entre eux affirment éviter des régions entières de la ville, principalement en raison du sentiment d'insécurité qu'ils y associent, de la peur de la violence. La façon dont Caldeira décrit la vie publique au sein de la ville de São Paulo exprime d'ailleurs comment ces sentiments limitent les individus dans leur façon de vivre la ville :

People feel restricted in their movements, afraid, controlled; they go out less at night, walk less on the street, and avoid the "forbidden zones" that loom larger and larger in every resident's mental map of the city²⁴, especially among the elite. Encounters in public space become increasingly tense, even violent, because they are framed by people fears and stereotypes. Tension, separation, discrimination, and suspicion are the new hallmarks of public life (2000 : 297).

Si certains, malgré l'insécurité associée à certaines zones, continuent à fréquenter et à apprécier la ville centre, les lieux les plus appréciés se concentrent autour d'AlphaVille et des lieux familiers pour d'autres. Cela s'illustre par les motifs qui font qu'une résidente prend plaisir à fréquenter un bistro localisé à AlphaVille : « Je vois mes bons amis, les personnes que je connais, je me sens vraiment à la maison, c'est un endroit agréable » (M-1). Ensuite, lorsqu'interrogée sur l'existence de lieux qu'elle aime fréquenter à São Paulo, elle mentionne le parc Ibirapuera, mais y compare immédiatement la sensation de courir sur la piste de course à l'intérieur de sa communauté fermée :

À São Paulo, il y a Ibirapuera si tu as besoin de verdure, pour se promener, pour courir, c'est bien. Ma communauté fermée, je vais t'inviter, c'est une communauté fermée spéciale. Il y a un lac, avec une piste de course autour. Alors parfois je cours là. Un morceau de ciel, très spécial. [...] Alors, [à São Paulo] un peu le parc Ibirapuera, mais ce n'est pas... parce que le parc Ibirapuera est énorme, n'est-ce pas, je m'y sens très petite.

²⁴ Italique ajouté par l'auteure.

Revenant à la piste de course de sa communauté fermée :

Ce n'est pas le même sentiment, c'est un endroit vraiment beau, très beau, privilégié. En termes de sécurité, les gens peuvent dire, AlphaVille n'est déjà plus tellement... mais c'est très sécuritaire. On habite encore vraiment au paradis (M-1).

Ainsi, les pratiques, quelque peu limitées en raison du manque d'espaces publics à AlphaVille, de la distance qui sépare la région du centre-ville ou encore du malaise ressenti dans les lieux publics urbains, détiennent leurs conséquences sur l'espace social. Certes, quelques résidents, particulièrement ceux qui ont grandi à São Paulo, voient une partie de leur espace social se déployer sur une bonne partie de la région métropolitaine. Il n'en demeure pas moins que pour plusieurs, cet espace social s'ancre beaucoup au Club, aux restaurants situés à AlphaVille, à ses commerces, et s'étend peu hors de ces limites. Dans ce contexte, peut-on parler d'une sociabilité publique, ou ces rencontres renvoient-elles davantage à l'ordre du domestique? Jacobs développe un point de vue à cet égard, en s'intéressant à la sociabilité d'habitants de banlieues pavillonnaires américaines, qui possède la particularité de se dérouler essentiellement au sein de l'espace domestique. À propos des rencontres qui se déroulent au sein de clubs auxquels les résidents des banlieues les plus cossues peuvent adhérer pour y pratiquer différentes activités, elle affirme : « Ce n'est pas de la vie sociale au sens urbain du mot, c'est tout au plus un élargissement de la vie privée de chacun, sous différentes formes » (1961 : 73). Selon elle, cela marque la ville, car « si les contacts intéressants, utiles et importants, parmi les habitants d'une cité, se réduisent uniquement à ceux de la vie privée, cette cité s'appauvrit » (1961 : 65). Sennet se montre un peu moins sévère par rapport à de tels clubs et affirme plutôt qu'ils détiennent leurs avantages : « they are one of the few real leverages against the intense household life of the suburbs » (1970 : 77). Bien qu'ils constituent une des principales occasions d'élargir le cercle des « autres » avec lesquels ces habitants peuvent entrer en relation, Sennet souligne tout de même le problème de leur homogénéité : de revenus, d'origine ethnique, de religion. Il s'agit donc d'un contexte pour la rencontre de l'autre, mais cet *autre* semble bien souvent s'approcher du *même*, être peu différent de soi.

Les territorialités, c'est-à-dire les relations que les individus entretiennent avec les différents territoires de la ville, font partie intégrante de leur construction identitaire : elles renvoient aux lieux et territoires d'appartenance. Nous avons souligné auparavant, de quelle façon l'identification aux lieux, ou *place identification*, réfère aux aspects de l'identité qui prennent appui sur l'appartenance à un groupe localisé, et en ce sens s'apparente à l'identification sociale (Rollero et De Picolli, 2010). Dans le cas des résidents rencontrés, cette identification à des groupes localisés semble détenir beaucoup de force au niveau de la communauté locale. Simard mentionne à cet effet que l'ensemble du système identitaire s'organise à travers une quête de sens de l'être au sein de laquelle le monde est organisé selon divers degrés d'extériorité, parmi lesquels « [la] communauté locale constituerait un premier degré d'extériorité empreint de sens » (Simard, 2000 : 5). Pour les résidents rencontrés, ce premier degré d'extériorité se caractérise par l'identification mutuelle entre des types de ménages similaires, pour la plupart des couples prêts à démarrer ou poursuivre un projet de vie familiale. Le fait de sentir l'appartenance à une communauté de gens qui se ressemblent est valorisé :

Alors ici tu rencontres beaucoup de gens, ici tu... ici ça ressemble beaucoup à une petite ville, bien qu'[AlphaVille] s'étende sur deux municipalités, Santana de Parnaíba et Barueri, c'est un noyau où tout le monde circule plus ou moins dans le même secteur, fréquente le même Club, les enfants normalement vont... il y a trois, quatre écoles ici, ça forme un noyau d'amitiés ici et tu finis par rencontrer les gens. Ici tu retrouves les caractéristiques d'une petite ville (R12-1).

On note également la figure du club, de la communauté, du groupe d'affinité auxquels on adhère en s'installant dans de tels ensembles résidentiels : « Le club, sa relative homogénéité et la conformation qu'en donnent les partenaires, a pour but de créer un "monde heureux" loin (au moins par la fermeture, pas nécessairement par la distance) du monde hétérogène, dans un abri à la fois matériel et social » (Chevalier et Carballo, 2004 : 333). Cette figure du club renvoie à la création d'un entre-soi, et pose la question des relations avec l'extérieur de cette communauté locale, et aux vertus intégratrices de la ville, la capacité qu'elle a, en tant qu'espace partagé, de constituer le support d'un *vivre-ensemble* qui ne se réduisent pas à la somme d'entre-soi isolés.

4.2.3 Entre histoire des lieux habités, territorialités au présent et idéaux : quelles identités géographiques?

Les récits des personnes rencontrées traduisent une construction des identités géographiques qui prend racine à la fois dans les lieux habités du passé, dans l'espace de référence de la résidence – la région d'AlphaVille – et également dans certains idéaux, plus imaginaires. Parmi ceux-ci, on note celui de la petite *ville de l'intérieur* « où tout le monde s'aide » (R11-2) « où les gens se connaissent, fréquentent les mêmes lieux » (R12-1) ou encore celui de la banlieue américaine, associée à un « style de vie plus familial, pour qui veut habiter dans une maison, pour qui veut que ses enfants jouent dans la rue » où bref, on trouve « une qualité de vie fantastique » (18D-1). Ces idéaux se basent également sur des lieux qui ont déjà été connus, sur la nostalgie du temps perdu, de la ville perdue en quelque sorte. Une résidente regrette par exemple le São Paulo de son enfance : « où tu as accès à tout, où tu peux sortir à pied et... aller où tu veux », elle entretient « le rêve de pouvoir sortir dans la rue et prendre un autobus », sans « vivre clôturée » (R9-1). Une autre encore exprime son désir de retourner vivre dans sa ville d'origine, « Rio, qui est une ville plus belle, une maison face à la plage, une ville qui... un Rio sans violence, sans murs... » (R11-2), un peu à l'image de ce qui existait à l'époque où « il n'y avait pas la violence qu'il y a aujourd'hui dans les grandes villes » (R11-2). L'identité se fonde d'une part sur cet idéal géographique que l'on poursuit (Breux, 2009), qu'il soit plus imaginaire ou encore basé sur la nostalgie de lieux habités du passé.

Aujourd'hui, de telles identités s'élaborent dans un cadre particulier. Plusieurs auteurs se sont d'ailleurs intéressés au contexte de la construction des identités géographiques à l'époque contemporaine. Simard (2000) met en évidence la façon dont celui-ci irait de pair avec une territorialité basée sur un système géographique d'appartenances multiples. Di Méo (2007) mentionne quant à lui que les hybridations et les métissages, qui caractérisent les identités aujourd'hui, se trouveraient exacerbés en milieu métropolitain. Toutefois, loin de déraciner l'individu, la multiplication contemporaine des référentiels identitaires le pousserait plutôt à rechercher une cohérence sociale et spatiale autour de sa territorialité. À

propos de ces nouveaux rapports au territoire, Haesbaert (2005) et Vanier (2008) parlent respectivement de multi- et d'interterritorialité. Vanier souligne toutefois que, parallèlement, on observe parfois une « cristallisation des comportements autour de la résidence principale, qui tend à se sanctuariser dès lors que tout bouge » (2008 : 23). Cela semble bien être le cas des habitants de communautés fermées rencontrés. Entre leur expérience de la ville en transformation, leurs parcours géographiques diversifiés (rares sont ceux qui ont passé leur vie dans une seule ville) et les pratiques de la métropole, ils construisent au présent des identités bien ancrées dans un territoire, une communauté locale, AlphaVille :

L'aspiration territoriale demeure puissante. Elle n'est pas incompatible avec l'interterritorialité, au contraire. Entre les temps, les temps individuels si diversifiés, les temps collectifs si désynchronisés, il y a les territoires, certains plus structurants que d'autres : j'enchaîne les uns les autres, ce qui ne signifie pas qu'ils soient tous équivalents. Mais c'est bien la chaîne telle que je la construis qui constitue désormais ma temporalité et ma territorialité, et elles relèvent d'une combinatoire, et non plus d'une unité homogène pré-construite dans le temps et l'espace où je n'aurais plus qu'à m'inscrire. Le résultat est forcément interterritorial (Vanier, 2008 : 24).

Cette « chaîne » dont parle Vanier est bien l'œuvre de l'individu acteur, capable de choix en matière d'identité (Di Méo, 2004, 2007; Gervais-Lambony, 2004). C'est dans cette chaîne que s'inscrit AlphaVille, lieu fort de la construction identitaire pour plusieurs résidents interrogés, appréhendé en relation avec les lieux habités du passé.

Il convient toutefois de s'interroger sur de telles identités largement construites sur la base d'une communauté locale et sur la signification en termes de *vivre-ensemble* qui en découle. Plusieurs résidents interrogés valorisent le fait qu'au sein d'AlphaVille, les gens se connaissent, fréquentent les mêmes lieux, s'entraident et cherchent à s'engager dans un même type de projet de vie familiale. Il convient toutefois de s'interroger sur les liens qu'entretiennent les résidents avec l'extérieur de cette communauté. En effet, Young souligne que l'idéal de la communauté, basée sur l'agrégation de gens qui se ressemblent, sur une certaine volonté de fusion, d'identification mutuelle avec les autres membres, peut mener vers l'exclusion : « it often operates to exclude or oppress those experienced as different. Commitment to an ideal of community tends to value and enforce homogeneity »

(Young, 1990: 234). D'autre part, Lazzarotti (2004) définit l'identité collective par le fait d'être soi-même parmi les *autres*. En somme, à notre sens, des appartenances aussi fortement ancrées au niveau local, dans une communauté de semblables, alors que peu de relations sont entretenues en dehors d'AlphaVille, amène à s'interroger sur ce que devient l'identité collective à l'échelle de la métropole.

4.3 Le chez-soi des habitants d'AlphaVille et les identités géographiques : quelles relations?

Maintenant que nous avons défini plus précisément le chez-soi et la construction des identités géographiques des résidents d'ensembles résidentiels sécurisés, il convient de s'intéresser plus précisément à la relation qu'ils entretiennent, c'est-à-dire de revenir à notre question initiale de recherche :

Quelle place le chez-soi occupe-t-il dans la construction des identités géographiques d'individus résidant en communauté fermée?

Une telle interrogation est née des multiples relations conceptuelles qui existent entre les notions d'habiter et d'identités géographiques. D'une part, toutes deux renvoient à la façon dont le monde est vécu par l'individu (ou *experienced*, selon les propos de Tuan, 1975), dont on y prend une place (Lazzarotti, 2004, 2006), dont on y déploie des appartenances (Le Scouarnec, 2007). Elles réfèrent à la façon dont les individus se lient aux lieux et territoires et à la façon dont, réciproquement, ceux-ci constituent des référents pour leur construction identitaire. Hoyaux exprime cela en affirmant qu'en ce qui concerne l'habiter :

il est nécessaire de penser l'individu comme l'acteur d'une partie au moins de sa réalité géographique, – celle de son *monde dont il s'entoure* – par la construction territoriale qu'il opère *dans le Monde qui l'entoure*, mais aussi comme l'acteur de sa réalisation en tant qu'être qui fait sens (2003 : 2).

D'autre part, au sein de cet habiter plus large s'inscrit le chez-soi, part de l'habitat liée à l'intimité (Serfaty-Garzon, 2002a). Celui-ci constitue un centre à partir duquel se déploie la

manière d'habiter de chacun, ses pratiques, son expérience du monde. En ce sens, il implique à la fois demeure (par sa qualité d'intérieur, propice à l'intimité, au repli) et appartenance. Dans le contexte spécifique qui nous intéresse, celui des communautés fermées, qui témoignent d'un enfermement de l'habitat (Capron, 2004), l'objectif est de saisir comment se construisent les identités géographiques, les lieux qui sont mobilisés en tant que référents identitaires, ainsi que la place relative qu'y tient le chez-soi, l'habitat intime. Au terme de l'analyse des résultats, le chez-soi en communauté fermée apparaît comme un aboutissement du parcours géographique des individus rencontrés qui marque de façon importante les territorialités, et par extension, la construction identitaire.

4.3.1 Habiter en communauté fermée : aboutissement d'un parcours géographique

Bien que les récits des résidents d'AlphaVille confirment les conclusions de précédentes études à l'égard de la sécurité comme motivation à s'établir en communauté fermée, l'interrogation de leur patrimoine identitaire met en lumière comment le chez-soi en communauté fermée demeure également un aboutissement du parcours géographique des individus. En effet, les lieux habités du passé se voient mobilisés comme référents dans la façon d'appréhender un tel milieu et influencent le choix de s'y établir. Ainsi, tel que l'affirme Berque (2004), on saisit les lieux au présent à travers les lieux qui nous ont fait au fil du temps, à travers une incompréhensible présence immédiate du temps passé (Gervais-Lambony, 2004). Les souvenirs du quartier de l'enfance des individus interrogés, la façon dont ils sortaient dans la rue pour sociabiliser, dessinaient sur le sol, se baladaient à bicyclette dans la rue, dont les voisins demeuraient le soir sur le pas de la porte pour discuter constituent des éléments qui entretiennent une idée du chez-soi. Ce chez-soi, s'il relève bien de la demeure, s'apparente aussi à l'habitat extensible que décrit Paquot (2005) et met en lumière que le fait d'habiter est lié au fait d'appartenir (Le Scouarnec, 2007). L'idée de chez-soi que développent les habitants d'AlphaVille se base sur une expérience des maisons du passé qui implique un mode de vie, une façon ouverte de vivre l'espace domestique. Ils relatent toutefois comment ce mode de vie s'est peu à peu vu perdu à mesure que la méfiance et la peur de la violence en ville augmentent. De telles conditions

forcent les résidents à s'enfermer au sein de leur maison urbaine, qui devient à leurs yeux une prison. Paradoxalement, cette liberté ne peut être retrouvée selon eux qu'entre les murs d'un ensemble résidentiel sécurisé.

Cette construction au fil du temps, les différentes expériences du chez-soi qui contribuent également à forger un idéal (Breux, 2009), forment le patrimoine identitaire géographique. Guérin-Pace décrit ce patrimoine, dont les éléments sont mobilisés ou non à différents moments de la vie, selon les choix de l'individu acteur :

À chaque individu est attaché un ensemble de lieux : son lieu de naissance, les lieux d'origine de sa famille, les lieux dans lesquels il a vécu successivement, les lieux qu'il fréquente ou qu'il a fréquentés, les lieux de vie de ses proches, mais aussi des lieux plus imaginaires ou projetés comme les lieux de vie souhaités ou de projets éventuels (2006 : 299).

Ce patrimoine est mobilisé dans le choix de s'installer à AlphaVille, région caractérisée par les ensembles sécurisés. Ce choix renvoie donc à l'aboutissement de l'idée d'un chez-soi construite au fil du temps, et également à une perception des évolutions de la grande ville. En effet, AlphaVille est perçue en contraste avec la grande ville anonyme, dans laquelle les habitants, méfiants et fermés, ne communiquent pas. Il est possible d'y développer des amitiés, dans un cercle d'individus semblables qui aspirent tous à un mode de vie lié à la famille. Il convient toutefois de noter qu'un tel choix marque les territorialités au quotidien, la façon de vivre les espaces de la métropole, donc par extension les identités géographiques.

4.3.2 Habiter en communauté fermée : territorialités contraintes

Ce qui ressort de l'espace de vie, de l'espace social et de l'espace vécu des habitants rencontrés, c'est leur cristallisation relative autour du lieu de résidence, leur réduction dans une large mesure à la région d'AlphaVille. Certains, malgré un attachement à la ville de São Paulo, abandonnent le projet de se rendre au centre une fois libérés des contraintes de la vie quotidienne, du travail. La distance qui les sépare de la ville, mais également le malaise ressenti face à ce qu'elle est devenue, les poussent à finalement rester près de chez

eux, à demeurer à la maison en compagnie de proches ou à fréquenter le Club, les commerces et restaurants d'AlphaVille pour les loisirs. En ce sens, bien que certaines relations se déploient en dehors de la maison, la sociabilité qui découle de ces pratiques relèverait davantage du domestique que du public (Jacobs, 1961). Le monde social créé au sein d'AlphaVille simule la totalité du monde, et étant donné l'homogénéité qui le caractérise, ses habitants voient leurs relations avec l'altérité appauvries (Carlos, 2003). C'est plutôt une logique de l'entre-soi qui s'établit, à travers une fermeture matérielle (par les murs des communautés fermées) ou non (par la frontière imaginaire qui entoure AlphaVille, sa nature de club qui exclut ceux qui ne font pas partie de la communauté de relations choisies qui caractérise sa population) :

La fermeture consiste ainsi à créer un univers intime, par une double familiarité : avec les lieux et avec les personnes que l'on peut se donner l'occasion de côtoyer et de fréquenter par des relations choisies. À l'intimité construite sur l'habitation et son environnement immédiat (la sphère domestique privée) s'emboîte en effet, dans un espace contigu et commun mais d'accès réservé et contrôlé, une autre intimité conçue le plus souvent autour de lieux dont les promoteurs comme les occupants attendent qu'ils tiennent le rôle de club social. Il n'est donc pas étonnant de voir le club house occuper une place à la fois centrale dans l'espace et dans la vie des résidents (Chevalier et Carballo, 2004 : 328).

Dans un tel contexte de fragmentation des mondes sociaux, les relations avec l'ensemble de la métropole s'avèrent pauvres, car peu d'appartenances s'y déploient. À cet égard, une résidente originaire du centre de la métropole de São Paulo affirme avoir gardé peu de liens avec le quartier de son enfance, et lorsqu'on lui demande de décrire la ville, elle nous répond qu'elle ne peut la décrire en tant qu'habitante, mais en tant qu'*usagère* (M-1). Ce sont donc de larges pans de la ville avec lesquels on cohabite dans l'indifférence, selon l'expression de Paquot. Cela a d'ailleurs des répercussions sur l'habiter :

Il ne déperit pas pour autant et admet une habitation propre, un habitat comme il faut et une impossibilité totale d'"habiter". Une telle situation se banalise, dans les enclaves résidentielles, comme dans les grands ensembles à la dérive et révèle à quel point l'urbanité ne correspond aucunement à des règles, des codes, des procédures relationnelles, mais à la vérité de la relation elle-même (Paquot, 2005 : 54).

Alors que les territorialités sont ainsi restreintes à des espaces qui renvoient davantage au domestique plutôt qu'à l'ordre du public, le chez-soi occupe une place importante dans la construction des identités géographiques individuelles. D'ailleurs, peu manifestent le désir

de quitter AlphaVille, plusieurs ne souhaitent simplement pas déménager (M-1, M-2, R1-1, R12-2) alors que d'autres se plaisent à imaginer leur résidence dans une autre communauté fermée, souvent le *Residencial 1*, situé plus près du Club et des services (R12-1, 18D-1). L'attachement à ces deux degrés d'intimité répond pour plusieurs à un idéal perdu et limite les dimensions des identités géographiques. Il convient de souligner que la restriction à ces espaces d'intimités n'est pas heureuse pour tous. Certains s'identifient moins que d'autres à la communauté locale, ne fréquentent pas le club, ne développent pas de relations de proximité avec les voisins (R-1, R11-1), mais fuient tout de même la ville en raison de ce qu'elle est devenue, parce qu'elle ne constitue plus un cadre de vie dans lequel ils se sentent en sécurité. Cependant, dans tous les cas, le chez-soi fait figure de lieu de fuite.

4.3.3 Habiter en communauté fermée : le chez-soi comme lieu de fuite

Serfaty-Garzon souligne que la « question du chez-soi est résumée par cette tension entre le pôle de la construction identitaire et la conscience de soi et de son rapport au monde et le pôle des tentations casanières et des enfermements domestiques à l'écart des heurts de la vie sociale » (2002a : 8). Il semble que les habitants d'AlphaVille s'inscrivent dans ce deuxième pôle: à travers les pratiques et le parcours géographique des répondants, le chez-soi en communauté fermée apparaît clairement comme un lieu de fuite, comme un refuge (Carlos, 2003). Ce chez-soi se voit associé à l'espace du repli sur soi, au nid, à l'enveloppe protectrice (Bachelard, 1964; Tuan, 1975) et en ce sens, il implique une opposition entre intérieur et extérieur. Dans le contexte d'AlphaVille, cet espace intérieur apparaît à défendre contre les intrusions du corps social global que représente la ville, par une « dynamique de distanciation par rapport au monde extérieur » (Serfaty-Garzon, 2006 : 4). Ce monde extérieur et les dynamiques de la vie sociale sont perçus comme porteurs de conflits, où le risque de la violence et des affrontements sont présents.

La fuite s'illustre par exemple par les propos d'un habitant du *Residencial 1* qui explique comment un épisode de violence, le vol par effraction de sa précédente résidence, a accéléré son déménagement dans la première résidence qu'il a occupé à AlphaVille :

[Quand] j'ai déménagé là, je n'avais pas terminé la construction encore, j'ai construit une partie de l'infrastructure, j'ai terminé l'infrastructure pour pouvoir y habiter, parce que ma maison à Carapicuíba a été volée par effraction. Alors on est devenus désespérés n'est-ce pas, "on doit sortir d'ici, quitter pour un endroit plus sécuritaire". Et comme j'avais déjà commencé cette construction, j'ai terminé ce qu'il fallait pour pouvoir occuper la maison, et j'ai déménagé (R1-1).

Aujourd'hui, il affirme sortir rarement, et n'apprécie au sein de la région d'AlphaVille que l'ensemble résidentiel où il réside, « parce que tu peux sortir te promener, si tu décides de faire une promenade à l'intérieur de la communauté fermée à minuit, tu sors tranquillement, sans te préoccuper avec la violence » (R1-1).

Une autre résidente, originaire de Rio de Janeiro, tient des propos similaires :

On a été victime d'une attaque à Rio... on était à Rio, on visitait mes parents et on s'est fait abordés dans la voiture, dans le trafic, avec une arme, et après ce moment qui nous a fait vraiment peur, Dieu merci il n'est rien arrivé, mais on a vraiment pensé... l'endroit où on veut vivre avec les enfants ce n'est pas Rio, ni São Paulo. C'est un lieu... c'est une ville plus petite, c'est une ville de l'intérieur, un lieu où on trouve la sécurité. Et ensuite on a connu AlphaVille, et on a décidé de s'installer à AlphaVille (R11-2).

Pour Chevalier et Carballo (2004), le refuge qu'on trouve à la maison et au sein de la communauté de semblables relève d'une illusion : celle de la disparition des conflits et des tensions au sein des rapports sociaux. À l'opposé, il y aurait également une désillusion associée à la création de l'entre-soi : « La désillusion vient lorsque certains prennent conscience, à la manière du héros du *Truman Show*, qu'ils vivent dans un décor et un monde social factice » (2004 : 334). Cette désillusion est exprimée clairement et consciemment par certaines résidentes. Elles expliquent en effet comment le fait de vivre au sein d'un ensemble résidentiel sécurisé d'AlphaVille revient à fuir la réalité :

Mais les inégalités sont à notre porte, alors on se protège, c'est-à-dire qu'on s'enferme, on emmure, on installe de la sécurité, *pour feindre qu'on vit dans un endroit plus tranquille*. La grande vérité c'est celle-là, parce que, ce n'est pas uniforme, tous ne sont pas égaux. Tu sors d'ici et tu vas... là-bas près de l'autoroute, à Carapicuíba²⁵, tu vois déjà des gens dans des conditions de pauvreté absolue, juste à côté, c'est très difficile de vivre avec cette inégalité. D'un autre côté, si ta situation financière le permet, tu veux donner le meilleur à ta famille, alors *tu cherches à fuir la réalité*, c'est ce qui se produit à São Paulo de façon radicale, tu sais [...]

²⁵ Carapicuíba est une municipalité de la région métropolitaine de São Paulo.

Les gens sont vraiment plus séparés n'est-ce pas, ils demeurent marginalisés, ils vivent autour, et on cherche à maintenir un standard de vie très élevé, mais toujours entourés de sécurité... parce que sinon ils envahissent n'est-ce pas, on va dire ça comme ça (18D-1).

La majorité des femmes d'AlphaVille ne travaille pas, la grande majorité, alors c'est réellement un endroit différent, c'est une... *c'est une communauté un peu en dehors de la réalité* je crois. Parce que, *le monde n'est pas comme ça, des maisons magnifiques, des piscines, personne ne travaille* (C-1).

En somme, un tel réalisme porte à croire que si le chez-soi représente un lieu de refuge, c'est une fuite consciente que décrivent plusieurs répondants. Ils réalisent que choisir d'habiter en communauté fermée signifie en quelque sorte abandonner, ou laisser derrière soi une « réalité », réalité qui ne disparaît pas pour autant. D'ailleurs, AlphaVille constitue souvent un choix d'habitat par défaut : si le chez-soi idéal y revit dans une certaine mesure, la nostalgie de ce qu'on a laissé derrière, des maisons et de la ville du passé, est encore bien présente. Cependant, devant les mutations de cette réalité instable qui angoisse, on choisit la fuite.

Conclusion générale

L'objectif poursuivi au fil de ce travail était de saisir la place que revêt le chez-soi dans la construction des identités géographiques individuelles d'habitants de communautés fermées. En effet, les écrits sur la notion d'habiter d'une part et sur la construction des identités géographiques d'autre part nous ont amenée à approfondir une dimension spécifique de la relation entre ces deux notions, à notre sens négligée jusqu'à maintenant. Nous avons donc cherché à savoir, au-delà de la figure d'enveloppe protectrice et de nid propice au repli sur soi, quel rôle pouvait jouer le chez-soi en tant qu'entité qui *place* l'individu à son milieu, à l'altérité, au monde extérieur. S'intéresser à son importance dans la construction des identités géographiques, c'est se demander si l'identité se fonde sur cet espace intime, ou si au contraire des appartenances se déploient à partir du centre qu'il constitue vers des lieux et territoires divers. Le contexte d'apparente introversion de l'habitat que constituent les communautés fermées nous est apparu comme particulièrement pertinent pour une telle démarche de recherche.

Pour saisir cette relation, nous nous sommes intéressée au cas du très large développement résidentiel que constitue AlphaVille São Paulo, composé de près d'une quinzaine d'ensembles résidentiels sécurisés et situé au nord-ouest de la région métropolitaine brésilienne. Les entretiens menés auprès de 11 habitants, dont les résidences se situent dans 8 communautés fermées différentes de ce même développement, ont permis d'établir de multiples relations entre les parcours géographiques, la construction de l'idée de chez-soi – faite d'expériences des lieux habités et d'imaginaire – et finalement les aspirations habitantes.

Au terme de l'analyse des résultats, nous sommes en mesure de confirmer l'importance du chez-soi dans la construction des identités géographiques des habitants d'ensembles résidentiels sécurisés rencontrés. Une telle conclusion se base principalement sur trois constats qui émergent de la parole des habitants interrogés. Tout d'abord, le chez-soi en communauté fermée apparaît comme l'aboutissement d'un parcours géographique. Il s'inscrit pour plusieurs dans la volonté de retrouver un idéal perdu, le monde mythifié des

expériences habitantes de l'enfance. Toutefois, ce chez-soi s'inscrit dans un contexte de territorialités contraintes : dans une large mesure, l'espace des pratiques et des sociabilités se limite à AlphaVille, à son club, à ses restaurants. Face à une ville désormais hostile, où il n'est plus possible de vivre en liberté comme à l'époque de l'enfance des individus rencontrés, le chez-soi prend la forme d'un lieu de fuite.

Si nos conclusions ne peuvent faire l'objet d'une généralisation, elles ouvrent la porte à de nouvelles perspectives. Deux dimensions nous semblent en effet importantes. Premièrement, les résultats de cette enquête permettent de repenser la place du mythe en géographie – notamment en ce qui a trait au rôle de la « communauté perdue » dans le statut d'idéal dont jouit le chez-soi en communauté fermée –, mais également l'importance que détient le mythe dans la construction des idéologies territoriales contemporaines (Berdoulay, 1985). Pour Gilbert, les idéologies territoriales constituent « un système d'idées et de jugements, organisé et autonome, qui sert à décrire, à expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité dans l'espace » (1986 : 60). Il apparaît pertinent de s'attarder à l'élaboration de telles idéologies afin d'approfondir la compréhension des parcours géographiques et du choix d'habitat des individus et des groupes, que ce soit celui de s'établir en communauté fermée ou dans un autre contexte, mais également pour définir de façon plus large le rapport au territoire d'une communauté. Plus encore, la réalisation d'une étude comparative analysant les biographies résidentielles d'individus ayant connu le même territoire de l'enfance mais qui ont réalisé des choix distincts (c'est-à-dire différents de la communauté fermée) pourrait s'avérer très intéressante. Par ailleurs, sonder les idéologies territoriales à une échelle plus vaste, à l'instar des travaux de Gilbert (1986), ne pourrait que venir enrichir la compréhension que nous avons actuellement du territoire urbain brésilien, ainsi que du territoire de façon plus générale.

Deuxièmement, les discours des répondants mettent bien en évidence la tension entre illusion et désillusion qui caractérise leur rapport à leur milieu de vie. D'un côté, la communauté fermée semble correspondre à un idéal, tant en raison de la qualité de vie

qu'elle propose que du paradis communautaire ou du terreau où peut renaître un paradis perdu qu'elle représente. Toutefois, cet idéal, les résidents le perçoivent bien comme factice, se situant en dehors de la réalité. Tous n'y sont d'ailleurs pas si heureux : pour certains, il s'agit d'un milieu où l'on a fui, mais qu'on a du mal à s'approprier. L'illusion que constitue l'univers protégé des communautés fermées se voit d'ailleurs parfois rattrapé par la réalité qu'il cherche à fuir : il ne garantit pas toujours la sécurité qui le rend attractif. À cet égard, Bonduki (2010) rapporte dans un article de la revue *Carta Capital* les nombreuses effractions dont plusieurs ensembles résidentiels de luxe et centres commerciaux sont la cible à São Paulo. Depuis le début de 2010, 15 centres commerciaux ont été pris d'assaut, faisant des morts et des blessés, et 11 ensembles résidentiels ont été envahis par des individus armés, qui ont pris le contrôle des systèmes de sécurité interne pour effectuer des vols systématiques des tours de logements. De tels faits soulignent que les communautés fermées ne constituent pas un modèle durable de développement résidentiel. Cela apparaît encore plus évident lorsqu'on s'attarde aux conséquences collectives de ce choix d'habitat, qui appréhendé à l'échelle individuelle, peut sembler légitime et rationnel. Comme le souligne Bonduki (2010), à mesure que se construisent des ensembles résidentiels de ce genre, la ville devient de plus en plus déserte et devient de moins en moins sécuritaire. Pour Lemanski et Oldfield (2009), le choix de plus en plus d'individus de s'établir dans ces communautés fermées aurait également pour conséquence une fragmentation spatiale et civique accrue.

Le réalisme qui caractérise l'attitude des résidents face à ces développements semble mettre en lumière un choix par défaut pour plusieurs, une fuite face à ce que la ville est devenue, et pas uniquement la volonté de se retrouver entre membres d'une même élite pour valoriser un statut social. Cela traduit, en somme, un désir de « recréer un sanctuaire à l'abri d'un monde perçu comme instable et angoissant » (Thuillier, 2006 : 157). Thuillier affirme également, en référence à son étude du cas de Buenos Aires :

les quartiers enclos procèdent aussi d'une volonté de l'individu de se réinventer des limites, se réapproprier un territoire pour finalement se forger une identité (Lacarrieu et Thuillier, 2004), ce qui pour certains apparaît au fond comme une réponse légitime à un besoin de re-sécurisation individuelle qui n'est que la conséquence des pressions délétères exercées par la

société sur les individus modernes (Charmes, 2005). Il reste que le résultat indéniable du processus est une fragmentation urbaine renforcée, et une ville qui a du mal à faire cité (Thuillier, 2006 : 157).

Toutefois, les habitants d'AlphaVille sont bien conscients de l'existence de cette cité en dehors des murs de leur communauté fermée. Il convient donc, à notre sens, d'interroger leur volonté de s'engager envers elle pour changer les choses. Dans quelle mesure sont-ils prêts à mobiliser leur énergie pour un changement social? Selon Bonduki (2010), la conscience qu'il est nécessaire de renverser le processus de clôture de rues, d'équipements de loisirs, de quartiers, commencerait à émerger au Brésil. Cette conscience doit également apparaître au sein des pouvoirs publics, qui pour le moment au Brésil, tout comme dans d'autres pays d'Amérique latine, s'inscrivent largement dans une logique du laissez-faire (Thuillier, 2006). Les *condomínios fechados* détiennent d'ailleurs un statut tout à fait ambigu dans la législation²⁶, mais les pouvoirs publics, peu impliqués dans leur implantation, les tolèrent. Certains avancent que de telles constructions s'inscrivent dans une certaine mesure dans l'occupation informelle, au même titre que les occupations spontanées. Lemanski et Oldfield (2009) soulignent d'ailleurs la pertinence de ne pas concevoir les villes du Sud de façon étroite comme des foyers de prolifération de bidonvilles ou à l'opposé comme des « citadelles postcoloniales fragmentées », mais plutôt comme les sites complexes et contradictoires où se côtoient des populations et des processus d'urbanisation multiples, dans un contexte de désengagement de l'État. Pour Low (2005), le contexte latino-américain se caractérise particulièrement par le retrait des pouvoirs publics, et cela ne serait pas sans lien avec l'affaiblissement du sentiment de citoyenneté qu'on y observe aussi. Il n'en demeure pas moins qu'à notre sens, il serait intéressant de se pencher sur la volonté des habitants des communautés fermées à s'engager pour le changement dans la cité à une échelle plus large.

²⁶ Certains avancent que les *condomínios fechados* brésiliens (condominiums fermés) sont en fait des *loteamentos fechados* (lotissements fermés). Hors, une parcelle de terrain divisée en lots, un lotissement, ne peut être fermé selon la législation brésilienne. Plusieurs auteurs se sont attardés à ce flou au niveau juridique, voir par exemple Teixeira de Campos Júnior et Bergamim (2007).

Bibliographie

- Agier, Michel. 2009. *Esquisses d'une anthropologie de la ville : Lieux, situations, mouvements*. Louvain-la-Neuve : Academia Bruylant.
- Álvarez-Rivadulla, María José. 2007. « Golden Ghettos : Gated Communities and Class Residential Segregation in Montevideo, Uruguay ». *Environment and Planning A*. Vol. 39, p. 47-63.
- André, Yves. 1998. *Enseigner les représentations spatiales*. Paris : Anthropos.
- Ascher, François. 1998. « La fin des quartiers ». In *L'urbain dans tous ses états : faire, vivre et dire la ville*, sous la dir. de Nicole Haumont, p. 183-201. Paris : L'Harmattan.
- Atkinson, Rowland et Flynt, John. 2004. « Fortress UK? Gated Communities, the Spatial Revolt of the Elites and Timespace Trajectories of Segregation ». *Housing Studies*. Vol. 19, no. 6, p. 875-892.
- Bachelard, Gaston. 1964. *La poétique de l'espace*. Paris : Presses universitaires de France.
- Bédard, Mario. 2002. « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 46, no. 127, p. 49-74.
- Bédard, Mélanie et Fortin, Andrée. 2004. « Intimité et mobilité et urbanité en 1978 et 2000 ». *Recherches sociographiques*. Vol. 45, no. 3, p. 493-519.
- Berdoulay, Vincent. 1985. « Les idéologies comme phénomènes géographiques ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 29, no. 77, p. 205-216.
- Berque, Augustin. 2004. « Milieu et identité humaine ». *Annales de géographie*. No 638-639, p. 385-399.
- Berque, Augustin. 2007. « Lieu et authenticité ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 51, no. 142, p.49-66.
- Billard, Gérald et Madoré, François. 2010. « Une géographie de la fermeture résidentielle en France. Quelle(s) méthode(s) de recensement pour quelle représentation du phénomène ? ». *Annales de géographie*. No. 675, p. 492-514.
- Blakely, Edward J. 2007. « Guest's Editor's Introduction : Gated Communities for a Frayed and Afraid World ». *Housing Policy Debate*. Vol, 18, no.3, p.475-480.
- Bonduki, Nabil Georges. 1994. « Origens da habitação social no Brasil ». *Análise social*. Vol. 29, no. 127, p. 711-732.

- Bonduki, Nabil. 2010. « Uma cidade aberta e segura ». *Carta Capital* (São Paulo), 18 août. En ligne. <<http://www.cartacapital.com.br/sociedade/uma-cidade-aberta-e-segura>>. Consulté de 18 août 2010.
- Bonvalet, Catherine et Dureau, Françoise. 2000. « Modes d'habiter : des choix sous contraintes ». In *Métropoles en mouvement*, sous la dir. de Françoise Dureau et al., p. 131-153. Paris : Anthropos.
- Bonvalet, Catherine et Bringé, Arnaud. 2010. « Les trajectoires socio-spatiales des Franciliens depuis leur départ de chez les parents ». *Temporalités*. No. 11. En ligne. <<http://temporalites.revues.org/index1205.html>>. Consulté le 15 juillet 2010.
- Brais, Nicole et Luka, Nick. 2002. « De la ville à la banlieue, de la banlieue à la ville ». In *La banlieue revisitée*, sous la dir. de Andrée Fortin et Carole Després, p. 151-180. Québec : Nota Bene.
- Breux, Sandra. 2009. « Propositions taxinomiques pour une compréhension du lieu d'habitat ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 53, no. 149, p. 167-176.
- Caldeira, Teresa P. R. 2000. *City of Walls: Crime, Segregation and Citizenship in São Paulo*. Berkeley : University of California Press.
- Capron, Guénola. 2004. « Les ensembles résidentiels sécurisés dans les Amériques : une lecture critique de la littérature ». *L'Espace géographique*. 2004/2, p. 97-113.
- Capron, Guénola et al. 2006a. *Quand la ville se ferme : quartiers résidentiels sécurisés*. Rosny-Sous-Bois : Boréal.
- Capron, Guénola. 2006b. « Territorialités urbaines et territorialisation en Amérique latine : les résidences sécurisées ou fermées et la fragmentation sociospatiale ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 50, no. 141, p. 499-506.
- Carlos, Ana Fani Alessandri. 2003. « A questão da habitação na metrópole de São Paulo ». *Scripta Nova: Revista electrónica de geografía y ciencias sociales*. Vol. 7, no. 146. En ligne. <[http://www.ub.edu/geocrit/sn/sn-146\(046\).htm](http://www.ub.edu/geocrit/sn/sn-146(046).htm)>. Consulté le 22 septembre 2009.
- Carlos, Ana Fani Alessandri. 2007. « Metamorfoses urbanas ». *GeoTextos*. Vol. 3, no. 1-2, p. 187-200.
- Carpentier, Samuel. 2007. « Une analyse exploratoire des liens entre mobilité quotidienne et ancrage résidentiel ». *Artículo - revue de sciences humaines*. 3. En ligne. <<http://articulo.revues.org/619>>. Consulté le 15 juillet 2010.

- Casey, Edward S. 2001. « Between Geography and Philosophy: What Does It Mean to Be in the Place-World? ». *Annals of the Association of American Geographers*. Vol. 91, no. 4, p. 683-693.
- Chevalier, Jacques et Carballo, Cristina. 2004. « Fermetures résidentielles et quête de l'entre-soi, entre Nord et Sud des Amériques ». *L'Espace géographique*. No. 4, p. 325-335.
- Claval, Paul. 1985. « Idéologie et sciences sociales: quelques points de vue ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 29, no. 77, p. 185-192.
- Coy, Martin et Pölher, Martin. 2002. « Gated Communities in Latin American Megacities: Case Studies in Brazil and Argentina ». *Environment and Planning B: Planning and Design*. Vol. 29, p. 355-370.
- Coy, Martin. 2006. «Gated Communities and Urban Fragmentation in Latin America: The Brazilian Experience». *GeoJournal*. No. 66. p. 121-132.
- Debardieux, Bernard. 2003. « Territoire ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la dir. de Jacques Lévy et Michel Lussault, p. 910-912. Paris : Belin.
- De Villanova, Roselyne. 2002. « Logement et immigration ». In *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 262-267. Paris : Armand Colin.
- Del Rio, Vicente. 2004. « Urban Design and the Future of Public Space in the Brazilian City ». In *Focus*. Vol. 1, p. 34-42.
- Di Méo, Guy. 1996. «Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d'Aspe (Pyrénées occidentales) ». In *Les territoires du quotidien*, sous la dir. de Guy Di Méo, p. 51-85. Paris et Montréal : L'Harmattan.
- Di Méo, Guy. 1999. « Géographies tranquilles du quotidien : Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales ». In *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 43, no. 118, p. 75-93.
- Di Méo, Guy. 2003. « Territorialité ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la dir. de Jacques Lévy et Michel Lussault, p. 919. Paris : Belin.
- Di Méo, Guy. 2004. « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités ». *Annales de géographie*. Vol. 113, no. 638-639, p. 339-362.

- Di Méo, Guy. 2007. « Identités et territoires : des rapports accentués en milieu urbain? ». Métropoles. 1, *Varia*. En ligne. <<http://metropoles.revues.org/document80.html>>. Consulté le 20 mars 2009.
- Droseltis, Orestis et Vignoles, Vivian L. 2010. « Towards an Integrative Model of Place identification: Dimensionality and Predictors of Intrapersonal-Level Place Preferences ». *Journal of Environmental Psychology*. Vol. 30, p. 23-34.
- Eckert, Cornelia. 2002. « Cultura do medo e as tensões do viver a cidade : narrativa e trajetória de velhos moradores de Porto Alegre ». *Illuminuras*. Vol.3, No. 6. En ligne. <<http://seer.ufrgs.br/illuminuras/article/viewFile/9141/5251>>. Consulté le 15 juillet 2010.
- Feldman, Roberta M. 1990. « Settlement-Identity: Psychological Bonds with Home Places in a Mobile Society ». *Environment and Behavior*. Vol. 22, no. 2, p. 183-229.
- Fourny, Marie-Christine. 2002. « Représentations et nouvelles territorialités : à la recherche du territoire perdu ». In *Ces territorialités qui se dessinent*, sous la dir. de Bernard Debarbieux et Martin Vanier, p. 31-41. Paris : Éditions de l'Aube.
- Frey, Jean-Pierre. 2002. « Formes du logement et mots de la maison ». In *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 186-191. Paris : Armand Colin.
- Füzesséry, Stéphane. 2009. « Peter Zumthor : un architecte a-contemporain? ». *La vie des idées*. En ligne. <<http://www.laviedesidees.fr/Peter-Zumthor-un-architecte-a.html>>. Consulté le 30 mai 2009.
- Gervais-Lambony, Philippe. 2004. « De l'usage de la notion d'identité en géographie. Réflexions à partir d'exemples sud-africains ». *Annales de géographie*. Vol. 113, no. 638-639, p. 469-488.
- Gieryn, Thomas F. 2000. « A Place for Space in Sociology ». *Annual Review of Sociology*. Vol. 26, p. 463-496.
- Gilbert, Anne. 1986. « L'idéologie spatiale : conceptualisation, mise en forme et portée pour la géographie ». *L'Espace géographique*. No. 1, p. 57-66.
- Grant, Jill et Mittelsteadt, Lindsey. 2004. « Types of Gated Communities ». In *Environment and Planning B: Planning and Design*. Vol. 31, p. 913-930.
- Grant, Jill. 2005. « Planning the (Dis)Connected city: Why Gated Projects Get Approved? ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 49, no. 138, p. 363-376.

- Guérin-Pace, France. 2006. « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires ». *L'Espace géographique*. No. 4, p. 298-308.
- Guibert, Joël et Jumel, Guy. 1997. *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin.
- Gustafson, Per. 2001. « Meanings of Place: Everyday Experience and Theoretical Conceptualizations ». *Journal of Environmental Psychology*. Vol. 21, p. 5-16.
- Haesbaert, Rogério. 2005. « Da desterritorialização á multiterritorialidade ». *Anais do X Encontro de Geógrafos da América Latina* (20 au 26 mars 2005). Universidade de São Paulo.
- Heidegger, Martin. 1971. « Building, Dwelling, Thinking ». In *Poetry, Language, Thought*, New York: Harper & Row.
- Hoyaux, Anne-Frédéric. 2003. « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter ». *Cybergeog: European Journal of Geography*. En ligne. <<http://193.55.107.45/ehgo/hoyaux/hoyaux102.pdf>>. Consulté le 15 octobre 2010.
- Jacobs, Jane. 1961. *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Liège: Mardaga.
- Koci, Simon. 2008. « Paysage clos ou les modalités d'habiter des grands ensembles de France ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 52, no. 147, p. 507-522.
- Lahmini, Naji. 2002. « Grand ensemble ». In *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 208-209. Paris : Armand Colin.
- Lazzarotti, Olivier. 2004. « Franz Schubert était-il Viennois? ». *Annales de géographie*. Vol. 113, no. 638-639, p. 425-444.
- Lazzarotti, Olivier. 2006. « Habiter, aperçus d'une science géographique ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 50, no. 139, p. 85-102.
- Le Scouarnec, René-Pierre. 2007. « Habiter Demeurer Appartenir ». *Collection du Cirp*. Vol.1, p.79-114.
- Lefebvre, Henri. 1970. *La Révolution urbaine*. Paris: Gallimard.
- Lemanski, Charlotte et Oldfield, Sophie. 2009. « The parallel claims of gated communities and land invasions in a Southern city: polarised state responses ». *Environment and Planning A*. Vol. 41, p. 634-648.

- Lévy, Jacques. 1994. *L'espace légitime : sur la dimension géographique de la fonction politique*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- Low, Setha. 2001. « The Edge and the Center: Gated Communities and the Discourse of Urban Fear ». *American Anthropologist*. Vol. 103, no.1, p. 45-58.
- Low, Setha. 2003. *Behind the Gates: Life, Security, and the Pursuit of Happiness in Fortress America*. New York: Routledge.
- Low, Setha. 2005. «Towards a Theory of Urban Fragmentation: a Cross-Cultural Analysis of Fear, Privatization and the State». *Cybergeo: European Journal of Geography*. En ligne. <<http://cybergeo.revues.org/index3207.html>>. Consulté le 10 juillet 2010.
- Lussault, Michel. 2003. « Habitat ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la dir. de Jacques Lévy et Michel Lussault, p. 437-438. Paris : Belin.
- Mace, Gordon et Pétry, François. 2000. *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Madoré, François. 2004. « Géographie et modalités de la fermeture des espaces résidentiels en France ». *L'Information géographique*. Vol. 68, no. 2, p. 155-172.
- Mallet, Shelley. 2004. « Understanding Home: a Critical Review of the Literature ». *The Sociological Review*. Vol. 52, no. 1, p. 62-89.
- Maricato, Erminia. 2006. « Housing and Cities in Brazil and Latin America: Globalization, Poverty and Some reasons for Hope ». In *International Seminar Housing and Cities* (Juin 2006). Rome, Facoltà di Architettura L. Quaroni / Università degli studi di Roma La Sapienza.
- Mercier, Guy. 2006. « La norme pavillonnaire : mythologie contemporaine, idéal urbain, pacte social, ordre industriel, moralité capitaliste et idéalisme démocratique ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 50, no. 140, p. 207-239.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1976. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merlin, Pierre et Choay, Françoise. 2005. « Moderne ». In *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, p. 513-519. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mondada, Lorenza. 2000. *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*. Paris : Anthropos.
- Moore, Jeanne. 2000. « Placing Home in Context ». *Journal of Environmental Psychology*. Vol. 20, p. 207-217.

- Morel-Brochet, Annabelle. 2007. « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes ». *Norois*. Vol. 4, no. 205, p. 23-36.
- Murray, Martin J. 2004. « The Spatial Dynamics of Post-Modern Urbanism: Social Polarisation and Fragmentation in Sao Paulo and Johannesburg ». *Journal of Contemporary African Studies*. Vol. 22, No. 2, p. 139-164.
- Paquot, Thierry. 2005. «Habitat, habitation, habiter. Ce que parler veut dire... ». *Informations sociales*. 2005/3, no. 123, p.48-54.
- Popke, E. Jeffrey et Ballard, Richard. 2004. « Dislocating Modernity: Identity, Space and Representations of Street Trade in Durban, South Africa ». In *Geoforum*. No. 35, p. 99-110.
- Ramadier, Thierry et Després, Carole. 2004. « Les territoires de mobilité et les représentations d'une banlieue vieillissante de Québec ». *Recherches sociographiques*. Vol. 45, no. 3, p. 521-548.
- Rapoport, Amos. 1972. *Pour une Anthropologie de la Maison*. Paris et Montréal : Dunod.
- Roitman, Sonia. 2005. « Who Segregates Whom ? The Analysis of a Gated Community in Mendoza, Argentina ». *Housing Studies*. Vol. 20, No.2, p. 303-321.
- Rollero, Chiara et De Piccoli, Norma. 2010. « Place Attachment, Identification and Environment Perception: an Empirical Study ». *Journal of Environmental Psychology*. Sous presse, p. 1-8.
- Savoie-Zajc, Lorraine. 2009. « L'entrevue semi-dirigée ». In *Recherche sociale : De la problématique à la collecte de données*, sous la dir. de Benoît Gauthier, p. 337-360. Québec : Presses de l'Université du Québec, 5^e édition.
- Sennett, Richard. 1970. *The Uses of Disorder : Personal Identity and City Life*. New-York: W.W. Norton.
- Serfaty-Garzon, Perla et Condello, Montagna. 1989. « Demeure et altérité : mise à distance et proximité de l'autre ». *Architecture et comportement*. Vol. 5, no.2, p. 161-173.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2002a. « Le chez-soi : habitat et intimité ». In *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 65-69. Paris : Armand Colin.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2002b. « Cocooning ». In *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 74-75. Paris : Armand Colin.

- Serfaty-Garzon, Perla. 2002c. « Habiter ». In *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, sous la dir. de Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, p. 213-214. Paris : Armand Colin.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2006. *Un chez-soi chez les autres*. Paris et Montréal : Bayard.
- Simard, Martin. 2000. « Communautés locales et espace-monde : les processus identitaires de la post-modernité ». *Géographie et cultures*. No. 36, p. 3-20.
- Somers, Margaret R. 1994. « The Narrative Constitution of Identity: A Relational and Network Approach ». *Theory and Society*. Vol. 23, p. 605-649.
- Sposito, Maria Encarnação Beltrão. 2009. « Nouveaux habitats urbains dans des villes moyennes paulistes – Brésil ». *Espaces et sociétés*. 2009/1-2, vol. 136-137, p. 173-188.
- Staszak, Jean-François. 2001. « L'espace domestique : pour une géographie de l'intérieur ». *Annales de géographie*. Vol. 110, no. 620, p. 339-363.
- Stock, Mathis. 2004. « L'habiter comme pratique des lieux géographiques ». *EspacesTemps.net*. En ligne. <<http://espacestems.net/document1138.html>>. Consulté le 30 mai 2009.
- Struzynska, Ewa. 2006. « Les maisons de notre enfance : les lieux qui nous ont faits ». *Enfances Psy*. Vol. 4, no. 33, p. 8-14.
- Teixeira de Campos Júnior, Carlos et Bergamim, Márcia Cristina. 2007. « Condomínios fechados na região serrana do Espírito Santo, Brasil ». *Scripta Nova: Revista electrónica de geografía y ciencias sociales*. Vol. 11, no. 245(09). En ligne. <<http://www.ub.edu/geocrit/sn/sn-24509.htm>>. Consulté le 15 décembre 2010.
- Tizon, Philippe. 1996. « Qu'est-ce que le territoire? ». In *Les territoires du quotidien*, sous la dir. de Guy Di Méo, p. 51-85. Paris et Montréal : L'Harmattan.
- Thuillier, Guy. 2006. « Les quartiers enclos à Buenos Aires: la ville privatisée? », *Géocarrefour*, vol. 81, no. 2, p. 151-158. En ligne. <<http://geocarrefour.revues.org/index1892.html>>. Consulté le 1^{er} décembre 2010.
- Tuan, Yi-Fu. 1975. « Place : an Experiential Perspective ». *Geographical Review*. Vol. 65, No. 2, p. 151-165.
- Tuan, Yi-Fu. 1977. *Space and Place : the Perspective of Experience*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Vanier, Martin. 2008. *Le pouvoir des territoires : essai sur l'interterritorialité*. Paris : Economica : Anthropos.

- Vassart, Sabine. 2006. « Habiter ». *Pensée plurielle*. No. 2, p. 9-19.
- Vesselinov, Elena. 2010. « Gated Communities in the United States: From Case Studies to Systematic Evidence ». *Sociology Compass*. Vol. 4, no. 11, p. 989-998.
- Villechaise, Agnès. 1997. « La banlieue sans qualités : absence d'identité collective dans les grands ensembles ». *Revue française de sociologie*. Vol. 38, no. 2, p. 351-374.
- Woessner, Martin. 2003. « Ethics, Architecture and Heidegger ». *City*. Vol. 7, no. 1, p. 23-44.
- Young, Iris Marion. 1990. « City Life and Difference ». In *Justice and the Politics of Difference*, p. 226-256. Princeton : Princeton University Press.

ANNEXE 1 : Localisation des municipalités de São Paulo, Barueri et Santana de Parnaíba au sein de la région métropolitaine de São Paulo



Source : Wikipedia, adapté par l'auteur, 2010.

ANNEXE 2 : Photographies du cas d'analyse



Principal noyau de services : « Caméra vidéo, nous filmons ».
(photographie prise par l'auteure, août 2010)



Principal noyau de services : café, marché et tours résidentielles au fond.
(photographie prise par l'auteure, août 2010)



Secteur de tours résidentielles (en face de l'accès au *Residencial 1*).
(photographie prise par l'auteure, août 2010)



Travailleurs en attente pour l'accès au *Residencial 1*.
(photographie prise par l'auteure, août 2010)



Vue vers l'intérieur du *Residencial 11*.
(photographie prise par l'auteure, août 2010)



Vue vers l'Avenue Takaoka et le *Residencial 9*.
(photographie prise par l'auteure, août 2010)

ANNEXE 3: Guide d'entretien (versions française et portugaise)

GUIDE D'ENTRETIEN – Le chez-soi et la construction des identités géographiques individuelles : Habiter en communauté fermée à São Paulo (Brésil)

Prénom :

Âge :

Profession :

Habite AlphaVille depuis _____ ans et la résidence actuelle depuis _____ ans.

PREMIÈRE PARTIE – PARCOURS GÉOGRAPHIQUE ET RÉSIDENTIEL

- 1. Quel est votre lieu de naissance? Pouvez-vous le décrire?**
- 2. Avez-vous habité d'autres villes, d'autres régions par la suite? Quels sont ces autres endroits où vous avez vécu? Pouvez-vous les décrire?**
- 3. Pouvez-vous décrire votre résidence à la naissance? De quel type s'agissait-il? Une maison? Un appartement?**
- 4. Dans les différentes villes où vous avez habité par la suite, quel type de résidence avez-vous occupé? Pouvez-vous les décrire?**

DEUXIÈME PARTIE – PRATIQUES SPATIALES

- 5. Quels sont les lieux que vous fréquentez couramment? Pour les sorties? Les loisirs? Les achats quotidiens? Le travail? Où se situent-ils? Est-ce dans un autre quartier?**
- 6. Est-ce que ces sorties pour les loisirs, les achats ou autres sont fréquentes?**
- 7. Quels sont les lieux que vous aimez le plus au sein de la ville? Y a-t-il des lieux que vous n'aimez pas, que vous évitez de fréquenter? Pour quelles raisons?**

- 8. Fréquentez-vous les équipements partagés au sein de la communauté fermée?
Lesquels? Est-ce que vous les utilisez souvent?**

TROISIÈME PARTIE – RÉSIDENCE ACTUELLE

- 9. Pouvez-vous décrire votre résidence actuelle?**
- 10. Pourquoi avez-vous choisi d’habiter ici?**
- 11. Passez-vous beaucoup de temps à la maison?**
- 12. Passez-vous beaucoup de temps à vous occuper de la maison? Est-ce que cela implique une part importante de votre budget?**
- 13. Est-ce que vous recevez beaucoup à la maison? Est-ce que vous recevez des voisins, qui habitent ici dans l’ensemble résidentiel? Est-ce que vous visitez vos voisins?**

QUATRIÈME PARTIE – RÉSIDENCE ET IDÉAL

- 14. À quel type de résidence êtes-vous attachés? Quels types de résidences aimez-vous particulièrement? Pour quelles raisons?**
- 15. Y a-t-il des types de résidence vous n’aimez pas? Pour quelles raisons?**
- 16. Comment décririez-vous la résidence idéale? Pour quelles raisons?**
- 17. Si vous pouviez déménager, le feriez-vous?**

QUESTIONÁRIO – A casa e a construção das identidades geográficas individuais: o habitar em condomínio fechado em São Paulo, Brasil.

Como foi brevemente explicado no formulário, a pesquisa tem como objetivo entender a importância que tem a residência, a casa, no desenvolvimento do sentimento de pertencer aos lugares. Mais precisamente, se trata do caso dos condomínios fechados, e por isso estou entrevistando moradores do AlphaVille.

Nome:

Idade:

Profissão:

Morando no AlphaVille desde _____ anos, e nessa casa desde _____ anos.

A primeira parte do questionário tem como foco os seus percursos residenciais e geográficos, as diferentes casas, cidades, regiões onde viveu anteriormente na sua vida.

PARTE 1.

- 1. Qual é seu lugar de nascimento? Pode descrevê-lo?**
- 2. Morou em outras cidades, outras regiões, outros países depois? Quais são esses outros lugares onde morou? Pode descrevê-los?**
- 3. Pode descrever a residência onde nasceu? Qual era o tipo de residência? Casa? Apartamento?**
- 4. Nas cidades que morou posteriormente, qual era o tipo de residência? Pode descrever essas residências?**

A segunda parte do questionário trata dos lugares da sua vida cotidiana, e do valor, da apreciação desses mesmos lugares.

PARTE 2.

- 5. Quais são os lugares que frequenta, usa com mais frequência? Para sair? Para se divertir? Para as compras do dia a dia? Onde são localizados esses lugares? Em qual parte da cidade? Longe do seu lugar de residência?**
- 6. Essas saídas para fazer compras, para trabalhar e outras coisas são frequentes? Diárias? Semanais?**
- 7. Quais são os lugares que mais o/a agrada na cidade? Por que?**
- 8. Tem lugares que não gosta, que evita? Por que?**
- 9. Usa os equipamentos disponíveis dentro do condomínio? Quais? Usa com frequência? Semanalmente? Mensalmente?**

A terceira parte do questionário trata da residência atual, dos motivos da escolha dessa residência e do uso da mesma.

PARTE 3.

- 10. Pode descrever sua residência atual?**
- 11. Por que escolheu morar aqui? Por que escolheu uma casa em condomínio fechado?**
- 12. Passa muito tempo em casa? Por dia? Por semana? Por fim de semana?**
- 13. Passa muito tempo cuidando da casa? (Atribui uma grande importância a cuidar da casa?) Implica uma parte importante das despesas? Qual porcentagem aproximadamente?**
- 14. Recebe muitas pessoas em casa? Amigos, família? Recebe vizinhos em casa? Visita seus vizinhos na casa deles?**

A quarta e última parte busca entender o que é a sua casa ideal, quais tipos de residências mais valoriza.

PARTE 4.

- 15. Com qual tipo de residência mais se identifica? Quais tipos de residência particularmente gosta? Por que?**
- 16. Tem uns tipos de residências que não gosta? Por que?**
- 17. Em sua opinião, qual é a residência ideal? Por que?**
- 18. Se estivesse totalmente sem limitações, se pudesse, queria mudar de casa?**

ANNEXE 4: Formulaires de consentement à la participation à la recherche (versions française et portugaise)

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre de la recherche : *Le chez-soi et la construction des identités géographiques individuelles*

Chercheure : Catherine GINGRAS, étudiante à la maîtrise, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

Directrice de recherche : Sandra BREUX, professeure adjointe, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

A) RENSEIGNEMENTS AUX PARTICIPANTS

1. Objectifs de la recherche

La recherche vise à étudier la place que détient la maison dans la construction identitaire des individus résidant en communauté fermée. L'objectif est donc de saisir l'importance que détient le chez-soi par rapport aux autres lieux de vie à l'échelle de la ville. L'étude se concentre plus précisément sur le cas de l'ensemble résidentiel Alphaville, dans la région métropolitaine de São Paulo.

2. Participation à la recherche

La participation à l'étude consiste à rencontrer la chercheure pour une durée d'environ 45 minutes, à un moment et dans un endroit de votre choix. La chercheure mènera avec vous un entretien, au cours duquel elle vous posera des questions sur vos différents lieux de vie, en portant une attention particulière aux différentes habitations que vous avez occupées. D'autres questions porteront sur les lieux que vous fréquentez au quotidien. Avec votre accord, cet entretien sera enregistré, puis transcrit par la suite.

3. Confidentialité

Les renseignements que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Les entrevues seront transcrites et les enregistrements effacés. Chaque participant à la recherche se verra attribuer un numéro et seule l'étudiante chercheure aura la liste des participants et des numéros qui leur auront été attribués. De plus, les renseignements seront conservés dans un classeur sous clé situé dans un bureau fermé. Aucune information permettant de vous identifier d'une façon ou d'une autre ne sera publiée. Ces renseignements personnels seront détruits 7 ans après la fin du projet. Seules les données ne permettant pas de vous identifier seront conservées après cette date.

4. Avantages et inconvénients

En participant à cette recherche, vous ne courez pas de risques ou d'inconvénients particuliers et vous pourrez contribuer à l'avancement des connaissances, à une meilleure compréhension de l'habitat contemporain et du sens qu'il revêt pour les individus.

5. Droit de retrait

Votre participation est entièrement volontaire. Vous êtes libre de vous retirer en tout temps sur simple avis verbal, sans préjudice et sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de la recherche, vous pouvez communiquer avec le chercheur, à l'adresse courriel indiquée ci-dessous. Si vous vous retirez de la recherche, les renseignements qui auront été recueillis au moment de votre retrait seront détruits.

6. Indemnité s'il y a lieu

Aucune compensation financière ne sera versée pour votre participation à la présente recherche.

7. Diffusion des résultats

Si vous le désirez, un courriel, décrivant les conclusions générales de cette recherche, vous sera envoyé au cours de l'année prochaine – lorsque les analyses auront été effectuées.

B) CONSENTEMENT

Je déclare avoir pris connaissance des informations ci-dessus, avoir obtenu les réponses à mes questions sur ma participation à la recherche et comprendre le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de cette recherche. Après réflexion et un délai raisonnable, je consens librement à prendre part à cette recherche. Je sais que je peux me retirer en tout temps sans aucun préjudice, sur simple avis verbal et sans devoir justifier ma décision.

Signature : _____ Date : _____
 Nom : _____ Prénom : _____

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages, les risques et les inconvénients de l'étude et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature du chercheur
 (ou de son représentant) : _____ Date : _____
 Nom : _____ Prénom : _____

Pour toute question relative à la recherche ou pour vous retirer du projet, vous pouvez communiquer avec Catherine GINGRAS, étudiante à la maîtrise en urbanisme, à l'adresse courriel : x (ou, jusqu'au 10 août 2010 au numéro de téléphone: x). Vous pouvez également contacter le professeur João Sette WHITAKER FERREIRA du LabHab, FAU-USP, au courriel : x ou au numéro de téléphone : x.

Toute plainte relative à votre participation à cette recherche peut être adressée à l'ombudsman de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone (514) 343-2100 ou à l'adresse courriel suivante: ombudsman@umontreal.ca (l'ombudsman accepte les appels à frais virés). Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis au participant.

FORMULÁRIO DE CONSENTIMENTO

Título da pesquisa : *A casa e a construção das identidades geográficas individuais*

Pesquisadora : Catherine GINGRAS, mestranda, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

Orientadora da pesquisa : Sandra BREUX, professora, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

A) INFORMAÇÕES AOS PARTICIPANTES

2. Objetivos da pesquisa

A pesquisa trata do lugar que ocupa a casa na construção identitária dos indivíduos que residem em condomínio fechado. Assim, objetivo é entender a importância que tem a casa em relação aos outros lugares da vida cotidiana, na escala urbana. O foco principal da pesquisa é o condomínio AlphaVille, localizado nas cidades de Barueri e Santana de Paranaíba, na região metropolitana de São Paulo.

2. Participação da pesquisa

A participação da pesquisa consiste num encontro entre o entrevistado e a pesquisadora por aproximadamente 45 minutos, no momento e no lugar que o primeiro preferir. A pesquisadora conduzirá a entrevista na qual serão feitas perguntas sobre os diferentes lugares onde viveu, atribuindo uma atenção particular para as diferentes residências que ocupou. Outras perguntas tratarão dos lugares que frequenta na sua vida cotidiana. Se permitido pelo entrevistado, a conversa será gravada, e depois transcrita.

3. Confidencialidade

As informações que o entrevistado fornecerá serão confidenciais. As entrevistas serão transcritas e as gravações apagadas. Um código será atribuído a cada entrevistado da pesquisa, e só a estudante pesquisadora terá acesso à lista dos participantes e dos números atribuídos a cada um. Além disso, as informações serão conservadas dentro de um armário trancado localizado em local fechado. Nenhuma informação que permita identificá-lo de qualquer forma será publicada. Essas informações pessoais serão destruídas 7 anos após a conclusão do projeto. Somente os dados que não permitam identificá-lo serão conservados depois dessa data.

4. Vantagens e desvantagens

A sua participação não implica riscos ou inconvenientes específicos. Participando dessa pesquisa, também poderá contribuir para o avanço do conhecimento, de um melhor entendimento do habitat contemporâneo e do sentido que ele tem para o indivíduo.

5. Direito de retirar-se da pesquisa

Sua participação é completamente voluntária. O entrevistado fica livre de parar ou cancelar a entrevista para o projeto em qualquer momento, simplesmente por aviso oral, sem prejuízo e sem dever justificar a sua decisão. No caso decida se retirar da pesquisa, pode comunicar com a estudante pesquisadora, pelo email indicado embaixo. Caso decida cancelar a participação no projeto, as informações recolhidas serão destruídas.

6. Indenização (nos casos aplicáveis)

Nenhuma compensação financeira será entregue pela sua participação à pesquisa.

7. Difusão dos resultados

Se quiser, um email descrevendo as conclusões gerais dessa pesquisa será mandado durante o próximo ano – quando a análise dos resultados for concluída.

B) CONSENTIMENTO

Declaro ter conhecimento das informações mencionadas, ter recebido as respostas às minhas perguntas sobre minha participação da pesquisa e entender o objetivo, a natureza, as vantagens, desvantagens e riscos dessa pesquisa. Depois de um tempo razoável para refletir, aceito livremente participar dessa pesquisa. Sei que posso me retirar em qualquer momento, simplesmente por aviso oral, sem prejuízo e sem dever justificar a minha decisão.

Assinatura : _____ Data : _____
Sobrenome : _____ Prenome : _____

Declaro ter explicado o objetivo, a natureza, as vantagens, desvantagens e riscos da pesquisa e ter respondido da melhor forma possível às perguntas que foram feitas.

Assinatura da pesquisadora: _____ Date : _____
Sobrenome : _____ Prenome : _____

No caso tiver qualquer pergunta em relação à pesquisa ou para se retirar do projeto, pode comunicar com Catherine GINGRAS, mestranda em urbanismo, por email : x ou até o dia 10 de agosto de 2010 por telefone: x. Também pode entrar em contato com o professor João Sette WHITAKER FERREIRA do LabHab, FAU-USP, por email : x ou por telefone : x.

Toda reclamação em relação a sua participação da pesquisa pode ser feita ao ombudsman da Université de Montréal, por telefone: (514) 343-2100 ou por email: ombudsman@umontreal.ca (o ombudsman aceita as ligações a cobrar). Uma cópia do formulário de informação e de consentimento assinado deve ser entregue ao participante.

ANNEXE 5 : Carte des régions géographiques du Brésil



Source : Wikipedia, adapté par l'auteure, 2010.